Basset René

HISTOIRE

DE

L'EXPÉDITION D'AFRIQUE.

TOULON, IMPRIMERIE DE BAUME,
RUE DE L'INTENDANCE, N° 3.

HISTOIRE

DE

L'EXPÉDITION

D'AFRIQUE

EN 1830, OU

MÉMOIRES HISTORIQUES

SUR TOUS LES ÉVÉNEMENS QUI ONT SIGNALÉ LA MARCHE DE NOTRE ARMÉE DEPUIS SON DÉPART DE TOULON JUSQU'A L'OCCUPATION D'ALGER,

suivie des

TROIS JOURNÉES AFRICAINES,

POÈME;

Par H. Lauvergne,

Auteur *des Souvenirs de la Grèce.*

A PARIS,

CHEZ Mme Ve BÉCHET, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS;

A TOULON, CHEZ BAUME, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue de l'Intendance, n° 3.

A Monsieur

L'AMIRAL ET PAIR DE FRANCE

DUPERRÉ.

LAUVERGNE.

Le moment d'écrire l'histoire de notre expédition en Afrique n'est point encore venu, nous sommes trop voisins de l'événement, trop éblouis d'une gloire si noblement acquise, pour que nous voyons autre chose après le triomphe, hors le prix de la conquête et le champ des lauriers.

Sans parler de ceux qui en présence des dangers ont si bien combattu pour les vaincre, la courte et glorieuse campagne d'Alger n'a-t-elle point paru tenir du miracle à ceux qui, loin du théâtre de la guerre, recevaient tous les jours des bouches de la renommée, le bulletin de nos succès quotidiens? Ce prestige qui s'attache aux actions extraordinaires n'est point évanoui, il dure en France et chez l'étranger, l'enthousiasme pour le peuple vainqueur des barbares d'Afrique, parcourt l'Europe et semble éloigner les esprits de ce doute philosophique si nécessaire pour entendre et concevoir la vérité.

Nous ne sommes point étonnés de cette fièvre d'admiration dont la France a frappé les contemporains; pouvait-il en être différemment, lorsque dans une période trimestrielle, elle a résolu le problême dont la solution a suffi dans tous les

temps pour placer un peuple au faîte de ces grands noms, dont les siècles gardent à jamais la mémoire.

Cette espèce d'admiration superstitieuse qui accompagne le succès aventureux des expéditions lointaines, devait surtout s'attacher à celle qui, considérée de prime-abord comme chanceuse, et peut-être fatale à ceux qui la tentaient, poussa sous les murs d'une métropole redoutée du monde entier, les vaisseaux, les soldats, les trésors, en un mot la fleur de notre puissance militaire et maritime. Placée entre la défaite et le doute des succès, ayant tout à perdre ou tout à gagner, jouant sa destinée contre les élémens, la fortune et cent mille barbares, la France s'est levée guerrière et impassible; elle a suivi sur les mers la route que lui traçaient les promoteurs de la guerre, et vingt-un jours ont suffi pour renverser le colosse qui jadis avait écrasé la fortune de Charles-Quint.

Ce prodige militaire a été conçu, opéré avec tant de bonheur, tant de célérité, que l'envie européenne, lassée de son premier enchantement, commence à analyser la cause de nos exploits africains; instruite après l'événement de ce qu'elle était loin de soupçonner avant l'exécution, elle conçoit la possibilité d'un fait d'armes aussi éclatant, en posant les garanties de ce qu'elle avance sur la nullité stratégique du peuple que nous avons subjugué. Que nous importent ces clameurs jalou-

ses et intéressées? La France a-t-elle d'autre réponse à donner aux siècles à venir, hors celle du plus grand des Romains, je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. Mais l'histoire d'une conquête n'est point le panégyrique outré des hommes qui l'ont entreprise, des choses qui l'ont conduite à si bonne fin. L'écrivain louangeur et mensonger ne trompe personne, et s'il ne trouve point de contradicteurs contemporains, c'est que plaidant la cause du pouvoir, des préjugés, de la naissance, celui qui voudrait éclaircir la vérité des fausses assertions, n'aurait point à lutter contre l'historien qui a écrit, mais bien contre ceux pour qui il avait écrit. Heureusemsnt ces plaideurs à gages n'ont qu'un succès éphémère, le temps balaye les vapeurs d'un encens hypocrite, et la vérité toute nue apparait tôt ou tard. Ainsi le vainqueur de l'Italie trouva des panégyristes pour ses expéditions les plus injustes, les plus hasardeuses; le héros passe, quelques années s'écoulent, et l'histoire reprenant ses droits, marche indépendante et libre dans les champs de la gloire et des revers, distribuant le blâme ou l'éloge à celui pour qui jadis de toutes les chaires retentirent des paroles de servage et d'admiration.

L'expédition d'Afrique attendra encore quelques années son véritable historien; non point que le droit de parler ne soit un droit acquis, mais parce

que pour parler ; il faut asseoir ses preuves sur des documens incontestables. Pouvions-nous flatter notre bonne volonté d'une telle prétention ? Avons-nous assisté dans le conseil des puissans, où se sont débattues les questions litigieuses des motifs de la guerre ? Ces motifs sont-ils justes ou injustes ? Nous aurions dû commencer le narré de l'expédition, par l'exposé clair et concis des causes qui ont armé la France contre la régence barbaresque, il fallait opter entre plusieurs versions, et la plus naturelle dont nous avons donné un exposé succinct à la fin de l'ouvrage et comme hors d'œuvre dans une note explicative, est encore enveloppée des ténèbres d'une politique cachée, trop mystérieuse, pour ne point la croire indigne de servir de protocole au récit d'une aussi belle conquête. Ainsi lorsque la France guerrière marchait comme à une croisade d'outre-mer pour venger l'outrage fait par un barbare au pavillon national, peut-être ne servait-elle qu'une minime fraction d'individus qui voulaient à tout prix étouffer les réclamations fondées d'un chef de nation, demandant avec chaleur vis-à-vis deux, l'extinction d'une ancienne créance. Mais en supposant même la véracité de cette dernière assertion, il est consolant de dire que les fonds nécessaires à l'acquittement de la dette étaient sortis des caisses du trésor, que s'ils en avaient été distraits pour une autre fin, l'armée

devait l'ignorer, ce qui la rendra pure de toute violation du droit des gens aux yeux de la postérité.

Après avoir fait l'examen critique des motifs de la guerre, il eut été convenable d'approfondir la grande question des résistances auxquelles on devait s'attendre, et parconséquent la nature des préparatifs à faire pour les vaincre en peu de temps. Ceux-ci ont été immenses, et au dire des juges en cette matière, le luxe de prévoyance qu'on a déployé surpasse de beaucoup celui que la France, alors malheureuse, pût fournir à l'expédition d'Égypte. Il est beau de calculer les moyens sur les résultats qu'on veut obtenir; mais d'un autre côté le trop n'est-il pas onéreux au peuple qui paie? L'emploi du superflu n'est-il pas d'une application difficile, souvent même dangereuse? L'excès des ressources générales ne nuit-il pas à l'excès des moyens particuliers qui sont d'une utilité commune et de tous les instans? Ces diverses propositions soulèveraient des incidens du plus haut intérêt et d'une application majeure dans les guerres à venir: traitées aujourd'hui d'une manière impartiale, elles trouveraient des défenseurs trop intéressés à en consacrer l'importance et la nécessité, pour qu'un historien osât entrer en lice et pût jouter contre d'aussi rudes champions. Néanmoins le mal a été vu et probablement ne sera point oublié; chacun a pu se convaincre que

l'exhubérance des hommes et des choses dont l'utilité est pour le moins problématique, ne servent qu'à entraver, gêner et étouffer le développement des hommes utiles, des choses indispensables, de telle sorte que l'armée aurait pu répéter avec raison aux hommes prodiges qui, à l'abri des dangers, lançaient dans les journaux leurs bulles philantropiques : « Sait-on gré du superflu à qui nous prive du nécessaire. » Mais ce n'est point envain que l'expérience aura prononcé; comme ces anciens soldats qui se crurent invulnérables sous le poids d'une armure épaisse, et qui furent décimés parce qu'ils étaient trop prémunis; la France courant aux armes déposera plus tard ce luxe dangereux, vu que dans une armée comme dans l'organisme humain, il faut que chaque partie circonscrite dans sa position, puisse développer ses moyens, balancer les efforts des autres organes, et obéir harmoniquement aux ordres émanés de la tête. L'armée une fois parvenue sous les frêles bastions de Torre-Chica, prit terre et chaque pas qu'elle fit en avançant vers Alger, fut marqué par un succès non douteux, puisque dans la ligne droite qu'elle suivit pour arriver promptement au terme de ses travaux, jamais les forces de la régence liguées contre elle, ne purent la forcer à la cession d'un demi mètre de terrain. Nous avons suivi à la piste cette course glorieuse; spectateur paisible de cette

représentation martiale, nous aurions voulu, dans le récit que nous publions, insérer une foule d'anecdotes qui dessinent en traits pittoresques la conduite des chefs, et que des témoins scrutateurs nous transmettaient périodiquement; nous nous sommes abstenus pour le moment de cette espèce de biographie africaine, renvoyant à plus tard cette licence historique, dont au reste nous ne pourrions justifier l'emploi trop prématuré. Humble acteur de l'arrière-scène, j'ai beaucoup entendu parler, mais aussi j'ai un peu vu, et ce peu a suffi pour me convaincre combien la persuasion, commune à l'erreur et à la vérité, porte des hommes prévenus à adopter des jugemens faux ou injustes, sur des hommes dont l'opinion, la naissance ou les dignités, exhaspérant l'envie ou bien forçant les limites de la bienveillance, ont été proclamés tour à tour sous le ciel de l'Afrique et selon la couleur des partis, des héros sans peur ou des incapacités titrées. C'est ce qui nous a rendu sobres de toute citation trop personnifiée, c'est ce qui nous a arrêté, lorsque suivant une inspiration heureuse, nous avons refusé de charger le journal historique qu'on va lire, d'une foule de jugemens critiques qui nous furent donnés par des hommes d'ailleurs fort estimés, sur l'ensemble et l'appréciation des mesures stratégiques prises dans les différentes journées. L'avenir, mieux que nous éclaircira les doutes et

consacrera la vérité. Ce que nous pouvons affirmer aux yeux de la patrie, peut-être inquiète de ses destinées futures, c'est l'ardeur martiale, la bravoure chevaleresque, l'infatigable constance de ce qu'on nomme depuis quelque temps, et sans en avoir une idée bien précise, soldats de la jeune France. Si le fer des piques et des hommes capables d'en hérisser nos frontières peuvent rendre inviolable le sol de la patrie, vingt journées de la jeune France en Afrique, ont prouvé ce qu'on doit encore attendre d'elle, si l'Europe conjurée nous appelle à d'autres combats.

Enfin après avoir tracé la marche de nos troupes, après avoir vu l'armée d'Afrique victorieuse sous les murs d'Alger, il restait à examiner quels étaient les fruits de la conquête et ceux que nous devons en attendre. Nous avons esquissé à grands traits cette partie intéressante de notre sujet, en nous promettant d'y revenir plus tard, lorsque nous livrerons à l'impression le complément et la preuve de ce que nous n'avons fait qu'ébaucher.

HISTOIRE

DE

L'EXPÉDITION D'AFRIQUE.

Nous relatons avec franchise et vérité, dans cet écrit, tous les événemens que notre position, durant la guerre d'Alger, a pu nous permettre de recueillir. Lorsque des détails plus circonstanciés nous ont été fournis par des témoins oculaires et non prévenus, nous avons cru devoir les consigner, laissant à l'impartiale histoire le soin d'analyser l'ensemble et d'en séparer l'alliage que nous aurions pu y introduire.

Une armée jeune de service et brûlante d'enthousiasme, à peine arrivée au littoral du midi de la France, se rendit à Toulon et on procéda à son embarquement. Le nombre total de l'armée s'élevait à 32,000 hommes. Elle fut répartie sur les divers vaisseaux de l'escadre et sur une foule de navires de commerce frêtés par l'état. Le nombre des vaisseaux de ligne était de 11, celui des frégates ne dépassait pas 22. Nous ne mentionnons

point ici les bâtimens du Roi de troisième ordre, dont la quantité d'ailleurs, très supérieure à celle des autres, n'entrait dans l'expédition que comme élément secondaire : trois vaisseaux de ligne seulement étaient armés en guerre, et cette disposition, supposée contraire à notre défensive sur la côte d'Alger, qu'on disait hérissée de canons, fut justifiée plus tard, lorsque le débarquement s'opéra. Nous attendions avec impatience les vents du nord, et cette contrariété, jointe aux bruits de suspension d'armes qu'on jetait sourdement parmi nous, sans relâcher la vigueur morale, suggérait toutefois des réflexions dont un militaire, peu fait à la juste appréciation des rumeurs intéressées des partis, ne peut s'affranchir. C'est le 25 du mois de mai, à deux heures de l'après-midi, que le vaisseau amiral hissa l'ordre de se disposer à l'appareillage. Le vent de nord-ouest, sans être d'une force ordinaire aux parages de Provence, était assez frais pour les navires de toute dimension, de sorte que la flotte entière pouvait tenir la mer sans crainte d'accident ou de trop long retard. En un instant les manœuvres du départ furent exécutées; cette rapidité fut partout l'ouvrage des communs efforts du marin et du soldat, qu'une même ardeur unissait pour la moderne croisade. Les ancres furent bientôt à fleur d'eau et les voiles soudain larguées, annoncèrent à la foule qui bordait le ri-

vage, le mensonge des prédictions négatives de la guerre qui, chose singulière, avaient acquis ce jour-là plus de consistance que jamais. Les bricks et corvettes du roi, les navires marchands et ceux à vapeur ouvrirent la marche et défilèrent les premiers, vinrent ensuite les grands bâtimens de ligne; à huit heures du soir, l'horison du fort Lamalgue présentait une forêt de mâts qu'un vent propice dirigeait contre la régence ennemie. Si une conception supérieure avait organisé l'ordre de marche, il faut dire qu'une volonté vigilante présidait à l'exécution. Toutes les divisions défilèrent avec ordre, et ce spectacle, que le coucher du soleil éclairait de ses derniers feux, a été d'un grandiose inexprimable. Je me rappelai que Charles-Quint lutta un mois sur sa flotte contre la fortune du vent, au contraire, une brise propice soufflait pour nous; malgré la naïveté d'une inspiration soudaine, j'avoue que je caressais le prestige d'un heureux augure. Nous laissâmes dans Toulon la troisième division composée de toute la flotille; elle nous rejoignit trois jours après non loin des parages de l'île de Minorque. J'étais embarqué sur le vaisseau le Marengo armé en flûte, que commandait le chevalier Duplessis Parseau. Nous faisions partie de la seconde divisions et à ce titre, nous étions en dernier rang de marche dans l'ordre des colonnes. Le sort nous avait départi comme

passagers à bord, le général Clouet, le colonel du 20ᵉ de ligne et neuf compagnies de son régiment.

Le général était destiné au commandement de la brigade d'avant-garde, dont le 20ᵉ faisait partie. Si les mérites que ma faible compétence accorde à ce régiment doivent s'étendre au reste de l'armée, nul doute que les soldats d'Afrique ne soient à leur retour salués comme les premières troupes du monde.

Au milieu des entraves que leur entassement à bord opposait à l'observance des règlemens militaires, on a toujours entendu leur voix de présence à leur poste dans les divers appels auxquels ils ont été assujétis. Le mal de mer les a fatigués, la nourriture du bord les a physiquement changés, leur nombre les a souvent condamnés à un repos absolu, par le défaut d'espace, et néanmoins ils n'ont proféré qu'un seul cri, n'ont formé qu'un vœu, celui de descendre au plutôt sur la plage algérienne. Leur dernière garnison était à Bordeaux, c'est là qu'ils ont répondu au choix qu'on avait fait de leur coopération dans la guerre d'outre-mer. Ils partirent pour la frontière et nulle désertion n'a éclairci leurs rangs durant plusieurs jours de marches forcées. Le génie belliqueux de la France a échauffé tous les cœurs : un jour l'histoire de notre époque signalera aux contemporains, parmi

ses plus belles pages, celle d'une armée de la veille qui, au nom de guerre se leva vaillante et calme, pareils aux vieux soldats de Frédéric, et comme eux demandant à leurs chefs : « Où sont-ils? » Le colonel Haurric de la Motte est à la tête du 20e. Son éloge est dans ses services et la tenue de son régiment. Les guerres de l'Empire, celles de la restauratiou ont en lui un champion brave, impartial et désintéressé.

Notre flotte parcourait donc la Méditerranée citérieure et rien d'abord ne nous augurait un retard impromptu. Les chefs, les officiers comme les généraux de Scipion, sans s'exagérer les difficultés de l'entreprise, en raisonnaient avec connaissance des hommes et des localités. Les soldats chantaient en fraternisant avec les matelots, et cette fusion jadis impossible entre ces deux classes de défenseurs de l'état, prouve un point d'un problème que le temps résoudra, savoir que le moral de la nation a pris un mouvement ascensionel vers un ordre meilleur.

Lorsque nous fûmes en vue des Baléares, nous vîmes pointer à l'horison le sommet des mâts de la flotille. Nouveau motif de se réjouir; les vivres, les chevaux, le reste du matériel avait rallié, chacun crut voir en cela un des effets inexplicables de l'étoile qui marchait devant nous. Ce dernier point mérite une explication. Le choix de M. Duperré fit, j'ose dire, tressaillir la marine de joie et d'espérance; le vieux Mazarin l'eût toujours mis à sa place

dans les entreprises hasardeuses, parce que, suivant l'expression du cardinal-ministre, il était *heureux*. Traitant cette question d'une manière moins vaporeuse, l'amiral est réellement le Doria du 19e siècle; comme marin, son nom occupera toujours une des sommités des fastes honorables de notre époque. L'armée de terre devait moins le connaître; mais lorsque son caractère d'amiral de l'expédition l'eût impatronisé, officiers et soldats se confièrent à sa bonne fortune, selon eux la mer et le vent devaient lui obéir, rien en effet n'a manqué pour le faire croire; aussi depuis le débarquement, le général a changé parmi eux son nom terrestre en celui d'étoile Duperré (1).

Notre navigation marchait au gré de toutes les espérances, lorsque l'armée reçoit l'ordre de changer de direction et de se diriger vers l'île de Palma. Pourquoi changer de route? murmurait-on tout bas: la seule question qu'on se permît alors, c'était l'absence des bateaux bœufs, qu'on s'attendait à rencontrer dans la mer des Baléares. Deux ou trois jours réveillèrent les mêmes questions et les mêmes réponses, soit qu'une existence inaccoutumée changeât le mode d'émotion des troupes, soit qu'une sorte de désappointement dût aussi leur suggérer, ce qu'improprement on nomme des raisons.

Ils étaient plus calmes, et ces hommes naguères

pénétrés du feu sacré, paraissaient la plupart des instrumens livrés à la seule force d'inertie.

Ceux d'entre nous qui voulaient à toute force une explication, prétendaient qu'il ne serait pas extraordinaire qu'un motif politique n'arrêtât notre marche. Cette opinion, selon eux, était reconfortée par la circonstance suivante : le lendemain du départ une frégate turque portant un pavillon d'amiral, parut dans nos eaux et se dirigea vers le vaisseau la Provence, que montait le général Duperré. Tahir-Pacha vint à bord et fut salué au taux de son caractère et de son rang, sa frégate rendit le salut; après cette réciprocité de déférence, la frégate turque piqua vers l'horison de Toulon et une frégate française se détachant de l'armée, suivit les traces de Tahir. Cet événement inaperçu resta sans commentaires; mais lorsque cinq jours de croisière, loin des parages d'Alger, eurent ouvert le champ des conjectures, chacun remit en jeu le parlementaire turc, et l'hypothèse d'un arrangement diplomatique agita toutes les ambitions.

L'armée croisait en vue de Palma avec un ordre admirable; les yeux fixés sur le vaisseau amiral, on pensait toujours, dans les signaux nombreux qui se succédaient, trouver enfin celui qui devait nous remettre en route. Quand le jour baissait nous prenions la bordée du large, et lorsque la nuit était close, des fanaux hissés de l'avant et de l'arrière des navires,

assuraient la position de chacun. Du reste le spectacle d'une illumination nocturne arrêta long-temps nos passagers sur le pont; c'était pour eux un phénomène nouveau qui d'ailleurs, n'était point indigne d'une longue attention.

Cependant il était à craindre que des maladies épidémiques ne surgissent tout à coup du fond de ces espaces étroits, où des centaines de soldats, pressés les uns contre les autres, respiraient avec un atmosphère chaude, les miasmes azotés des transpirations. Plusieurs fois le ciel orageux nous avait inondé d'une pluie tantôt tamisée, tantôt épaisse; pour se soustraire à ce fléau on se blotissait dans les batteries, ou bien l'on essuyait les averses sur le pont. Le thermomètre marquait alors de 18 à 21 degrés réaumuriens; dans la batterie de trent-six, on l'a vu, à dix heures du soir, monter jusqu'à vingt-cinq et l'humidité chaude qui en résultait suggérait des craintes en diminuant les garanties de santé. Les ventilateurs, les sabords ouverts, la propreté sévèrement observée, les fumigations guytomiennes ont mitigé les influences d'un air incessamment vicié; jamais les résultats de leur emploi n'ont obtenu un triomphe plus complet. Relativement aux miasmes dégagés des corps vivans trop nombreux, trop tassés, nous avons expérimenté à bord du Marengo, que le fameux anti-sceptique et désinfectant, en un mot le chlorure de calcium, administré en lavage, en

lotion contre le mur ou le pont des batteries, démontrait la propriété de les absorber et d'annuller leur odeur nauséabonde. Nul doute qu'à bord du vaisseau amiral on ne conçut des inquiétudes sur l'état sanitaire de l'armée; on doit même l'admettre, puisqu'un soir la flotte répondit à un signal par lequel on demandait le nombre des malades existans sur chaque navire. Les plus gros, ceux dont les ressources higiéniques étaient plus étendues, n'en accusèrent point ; toutefois il est probable que parmi ceux même qui en signalèrent un certain nombre, on ne fit entrer en ligne de compte une foule de convalescens ou de demi malades que nulle mesure d'isolement ne devait atteindre. A bord du vaisseau le Marengo, les soldats du 20e de ligne furent frappés de la rougeole et de la scarlatine; leur nombre croissant fit même craindre un jour que ce fléau ne fût épidémique. Le mot seul fut prononcé. Ces maladies, beaucoup plus particulières à l'enfance, furent ici d'une bénignité consolante; en un mot l'air et surtout la nature, luttèrent toujours et avec gain de cause contre le mal.

Le champ des conjectures fut bientôt transporté dans le port de l'île Palma : il est vrai qu'on avait surpris en suivant la conversation télégraphique de l'amiral avec le contre-amiral Rosamel, que l'absence des bateaux bœufs était l'unique empêchement à la mission. Ces mots répétés de bouche

en bouche, devinrent aussi la propriété du soldat qui, les commentant dans leur vrai sens, resta convaincu de sa future destinée, celle de débarquer enfin sur un rivage où germaient déja les espérances de l'ambition et de la valeur. Le vaisseau la Provence entra dans Palma, le but de cette éclypse momentanée était visiblement la convocation en un conseil de tous les chefs de l'armée, puisque tous les navires portant des lieutenans-généraux, furent appelés au rendez-vous du chef de l'expédition. Nous ignorons quels intérêts y furent discutés; ce que nous savons bien, c'est que le lendemain de cette réunion, le soleil, plus radieux que jamais, nous montra l'horison bordé de voiles latines et vers la darse du port, tous nos vaisseaux prenant le large et venant reprendre leur rang de bataille.

Soudain l'ordre est donné de changer de route, un vent propice se lève comme au commandement d'un chef, nous marchons, Alger est devant nous; en faut-il davantage pour épanouir toutes les physionomies? On se presse, on se félicite comme s'il était question d'une crise déja jugée; enfin lorsque la nuit vint et qu'elle ne changea rien à la direction de l'armée, les cris de joie des soldats, l'enthousiasme bruyant, leurs chants de guerre, nous montrèrent le Français dans toute la nudité de son ame.

Le surlendemain l'amiral communiqua par si-

gnaux avec le chef de station devant Alger; dans cette conversation le mot *Anglais* fut prononcé, nous sûmes plus tard qu'un brick de cette nation était mouillé devant la ville ennemie. Sa présence, du reste, avait quelque chose d'amphibologique; était-il là comme témoin de nos préludes d'hostilités, ou bien...? Nous nous taisons, quels que soient les motifs de son apparition, il dira de notre armée ce que l'histoire a gravé dans les annales des soldats de Charles-Quint. Nos premiers pas sur les sables d'Afrique devaient commencer par le débarquement de nos troupes; opération d'une importance telle, que dans la pensée même des plus sceptiques, ce premier pas heurtait contre un mur d'airain qu'il fallait renverser. Deux obstacles hérissaient la côte d'Alger, l'un résidait dans le secret du ciel, cétait l'état du vent, celui de la mer; l'autre n'était rien moins que l'instinct de défense d'une peuplade barbare, dont les masses armées couvrant peut-être la rive, pouvaient sans soustraction évidente de leur nombre, payer de vingt de leurs têtes, celle d'un seul Français. Il est vrai que le récit des guerres ne nous a point dit que ces vautours connussent d'autre allure, hors celle de courir par bandes. L'univers, la France, l'armée l'eussent peut-être cru, mais la monomanie de certains journalistes qui présage toujours un revers, lorsque une renommée vénale signale un Anglais dans les

rangs ennemis, avait enraciné le mensonge ou la vérité chez quelques officiers sans emploi, partis de Gibraltar pour la régence algérienne et dont l'influence déja colossale avait transformé les bédouins en soldats d'Austerlitz. Ces propositions ainsi énoncées donnaient encore au débarquement un caractère grave que l'officier seul avait bien saisi, mais dont le soldat n'eût point tardé à s'apercevoir en abordant la plage. S'il m'est permis de donner cours à mes humbles conceptions à ce sujet, je dirai qu'il est étrange d'avoir supposé qu'une centaine d'Anglais, quel que fût leur portée d'intelligence, pussent être les moniteurs d'une fourmillière de sauvages, dont l'organisation physique ne repousse point, il est vrai, l'idée de toute civilisation; mais qui, en état de guerre, hors de comparaison avec l'Européen, se placera toujours entre l'instinct du combat et du pillage, et le sentiment de sa conservation individuellle. Aux yeux de l'homme des forêts ce dernier sentiment l'emporte toujours et l'on verra le bédouin fuir encore devant une aggression audacieuse qu'ils ne concevront point et qui décimera leurs rangs. Mais leur religion..... Oui, leur religion ou plutôt les promesses de leurs scheiks, de leurs imans, ne les exalteront qu'autant que le permettra la force de leur croyance et ils fuiront devant l'obus prêt d'éclater, de même que devant la foudre, dont les cavernes les plus

profondes les rassurent à peine contre ses terribles effets.

N'anticipons point. Le 13 au matin l'armée fut en présence des côtes d'Alger. A travers l'horison souvent brumeux du littoral d'Afrique, on saisissait confusément la crête ondulée des monts, et sur leurs versans, les maisons champêtres dont les murs blancs semblaient les détacher de ce fond rembruni. Cependant la mer était belle, le vent propice, c'était presque le garant d'un ordre de choses mieux approprié au système convenu d'aggression, une fois parvenus à une petite distance de la plage. L'ordre de se préparer au branlebas de combat fut donné à onze heures du matin; au cas d'approche à portée de canon des forteresses ennemies, les militaires devaient occuper la batterie basse, afin de laisser aux marins l'espace nécessaire pour exécuter les ordres de la manœuvre ou ceux du canonnage. En attendant que cette réclusion fût commandée par le chef du navire, les officiers et soldats, en costume de parade, occupaient en masses les gaillards du vaisseau et les regards attachés sur un point, cherchaient à distinguer les édifices de la cité rivale. Bientôt une colline littorale se présente avec une coupée d'un blanc grisâtre et à mesure qu'elle s'élève au dessus du niveau de la mer, elle circonscrit sur les flancs d'un coteau un vaste triangle. C'est Alger, c'est l'*el jezair gazi* des vautours

de la Méditerranée. La flotte entière put bientôt distinguer à l'œil nu ses innombrables maisons à terrasses, ses longs minarets, ses dômes, ses murailles bardées de triples rangs de batteries, enfin cette acropole de nouvelle espèce, le redoutable *Cassabas* qui domine la ville et dont les canons braqués contre des sujets souvent révoltés, protègent la longue retraite du hussein. Les environs d'Alger s'offraient à nous en panoramas lointains ; ce n'était point ces retraites délicieuses imitées des jardins d'Antinoüs qui occupaient les esprits, un objet plus sérieux inspirait nos commentaires ; la carte calquée sur celle du colonel Boutin devant nous, chacun voulait assigner sur la côte, le gisement des postes défensifs de l'ennemi.

L'idée dominante était alors que les Algériens, instruits par les résultats des invasions antécédentes, avaient encore ajouté aux nombreuses fortifications dont sont flanqués tous les points accessibles de leur territoire. Il n'en fallut pas davantage pour fasciner des observateurs prévenus, et j'avoue avoir fixé la vue sur des terres fraîchement éboulées, transformées en batteries nouvelles qui se fondaient à mesure que nous en approchions. Quoiqu'il en soit, la carte originale de Boutin, au dire des autorités en cette matière, est d'une exactitude scrupuleuse. Pourquoi faut-il qu'on ne l'ait pas reproduite avec ses reliefs pris sur les lieux, et qu'on

ait substitué des courbes différentes de celles du voyageur. Ce reproche que j'ai entendu plus tard dans les postes avancés et par un chef éclairé, prouve la bonté d'un adage ancien : « Un seul qui « a vu, doit l'emporter sur mille qui commentent. »

La flotte se rangea en files de bataille et devait imiter la manœuvre du général. Ainsi le vaisseau la Provence parvenu à la hauteur d'Alger, longeait la côte et venait aboutir à *Torre-Chica*, lieu fixé pour le débarquement. Nous suivions notre étoile, et déja le moment approchait où le secret probable de la première résistance allait se découvrir. Mais sous quelle forme devait-il nous apparaître? J'étais sur le pont, je revoyais des lieux qui, un an auparavant, passaient tous les jours devant moi, et je ne m'expliquais point les changemens que mon imagination prévenue croyait apercevoir. Il est de fait qu'on s'attendait à ce qui n'a point été, et lorsqu'on sait avec quelle facilité on peut élever des remparts de sable sur une côte et y improviser des batteries, on ne pouvait reculer devant l'idée que sans nul doute, ces falaises interrompues de distance en distance, ne fussent les abris des bédouins apostés contre nous.

Enfin à l'Ouest Nord-Ouest d'Alger, s'avance une presqu'île terminée dans la mer par une traînée rocheuse inégale, et coupée de telle sorte que durant la houle de l'Est, les eaux de la petite baie que

ces roches circonscrivent de ce côté, sont fortement agitées. Cette presqu'île, désormais célèbre par l'événement dont elle est devenue le théâtre, porte le nom de *Torre-Chica* en langue espagnole, à cause d'une tour mesquine qu'on y voit; les naturels du pays l'appellent *Sidi-Ferrutch*, et à leur exemple les Français de l'expédition ne la désignent pas autrement. Cette langue de terre de quatre mille toises carrées d'étendue, d'un mille dans sa plus grande largeur, et d'une lieue de circuit, semble marquée par la nature pour être un des boulevarts extérieurs d'Alger. *Shaler*, consul-général des États-Unis avait déja signalé dans son ouvrage *Sidi-Ferrutch* comme une position militaire d'une haute importance; tout le monde l'a compris, excepté les Algériens qui étaient le plus intéressés à l'entendre. Du côté de l'Ouest Nord-Ouest, non loin du mamelon sur lequel est bâtie la tour, la plage s'enfonce et se trouve abritée des vents; ici le flot toujours plus maniable qu'ailleurs, s'oppose rarement aux approches du rivage et si un jour on nivelait, par une jetée de roches, la coupée des massifs avancés de la presqu'île, nul doute que ce mouillage ne fût plus fréquenté.

Torre-Chica avec ses trois pierriers rongés de rouille, occupe le point culminant et domine par conséquent les deux baies que sépare le bras de terre dont nous avons fait mention. Les ennemis

avaient dressé une batterie de huit pièces de canon au dessus de *Torre-Chica*, dans le but de défendre les points est et ouest de la presqu'île, ainsi que les terres adjacentes au cas que nos troupes vinssent à les occuper. Le génie fixera sur la carte la position absolue de cette butte armée; aucun plan n'en avait fait mention et si nous la désignons ici, c'est dans l'intention d'expliquer plus tard une circonstance du débarquement. Enfin l'aspect de la baie de *Sidi-Ferruch*, examiné du côté de la mer, présente un premier plan littoral sabloneux, dénudé, grisâtre et quelquefois amoncelé en dunes; à celui-ci succède une série de collines d'une végétation d'un vert uniforme que nous signalerons plus tard; enfin au dernierp lan sont des montagnes élancées, dont les pentes garnies de maisons champêtres, appartiennent aux riches de la régence. Voilà pour le moment ce qu'il suffit de savoir; si nous nous sommes bien expliqués, je crois que l'intelligence de ce qu'on va lire en sera plus facile. La flotte en branlebas de combat marchait sous petite voile vers son poste de bataille; l'amiral déja embossé était en premier rang aux lieux même où la résistance devait être la plus opiniâtre. Comme on supposait de la part des Turcs une connaissance plus approfondie de la guerre, il avait été arrêté que la marine balaierait le littoral et ouvrirait au débarquement des troupes une voie large et facile. En

arrivant au mouillage l'armée se déployait sous trois lignes; nous ne parlons pas d'une quatrième occupée par les navires du convoi. L'honneur des premiers coups appartenait de droit aux vaisseaux de ligne, ils vinrent successivement ceindre la côte, leurs batteries menaçaient tous les points, on n'attendait plus qu'un signal pour commencer le feu. Les frégates, les bricks et corvettes occupaient la seconde et troisième ligne.

Le 13 juin, à deux heures et demie, un premier coup de canon, parti des embrasures de *Torre-Chica*, fut interprêté de deux manières; les uns ont dit que le boulet s'adressait à la Syrène, d'autres ont prétendu que les ennemis n'avaient eu d'autre intention hors celle d'assurer leur pavillon. Quoiqu'il en soit la frégate la Syrène commandant la croisière, qui avait piloté le vaisseau amiral au mouillage, se trouvant à portée de répondre à cette insignifiante aggression, resta paisible. Un bateau à vapeur jeta deux ou trois boulets dans *Torre-Chica*; ils produisirent un merveilleux effet, puique depuis ce moment, on n'a plus rien à ajouter à l'histoire de cette facile occupation. Il est hors de doute que l'ennemi ait oublié *Sidi-Ferruch* dans ses combinaisons de défense, il eut été si facile d'en faire une position inexpugnable; il ne fallait pour cela que suivre les indications naturelles, en couvrant de ses bandes armées et de quelque artillerie ces mê-

mes hauteurs, dont ils ne se sont postérieurement servis, que comme des lieux de retraite et de sureté individuelle. Mais pourquoi discuter plus long-temps une question si facile à résoudre; l'art de la guerre n'a-t-il pas aussi son mouvement dans la marche des nations qui se civilisent? Un effet rétrograde et stationnaire doit-il étonner chez un peuple, dont l'acte le plus sacré de sa croyance, consiste dans l'immuabilité de ses institutions.

Deux heures environ après notre embossage dans la baie de Sidi-Ferruch, l'amiral convaincu des dispositions peu hostiles contre le débarquement, fit cesser le branlebas de combat. Qu'on juge de l'étonnement général, lorsqu'au lieu d'un rivage hérissé de canons et de fusils, la baie au contraire offrait l'aspect d'une belle rade couverte de navires portant le pavillon national. Assis sur le gaillard, je cherchais au milieu du vert glauque des broussailles, les traces d'une maison habitée, le silence et l'uniformité régnaient partout, excepté peut-être aux points ou gisaient les tombeaux de quelques marabouts, caste des prédestinés chez les Turcs et qu'ils honorent comme les principaux saints de leur légende. C'est ici le cas de réfuter ce qu'on a, dit ou écrit; touchant ces légions de bédouins qui lors de notre mouillage, couvraient les flancs de *Torre - Chica*. Il est faux que l'habitant du désert ait été vu par nuées, contemplateur indiffé-

rent de nos manœuvres, je crois probable que cette erreur n'a pu sortir que des navires éloignés de Sidi-Ferruch, et qu'on aura pris pour maures ou bédouins, des *agave américana*, formant une barrière naturelle ; lorsque plus tard je vis à terre la disposition de ces *cactiers*, je m'expliquai sans peine cette illusion d'optique. Après le branlebas tout le monde sur le pont, put être témoin de quelques bombes qui éclataient en l'air ; un seul éclat blessa au mollet un matelot du Breslaw ; quelques détonations de canon partirent aussi de la même batterie. Un bateau à vapeur fut mandé pour opposer ses feux à ceux de la côte ; il paraît que deux ou trois boulets déterminèrent les Algériens à abandonner cette position. On a pu distinguer une bombe qui, éclatant à sa sortie du mortier, tourna ses coups contre ceux qui l'avaient lancée. Rassuré sur l'état pacifique de la plage, l'amiral ordonna les apprêts du débarquement : chaque navire suivit en son particulier les instructions générales qu'on avait dressées pour les commandans, suivant la nature du matériel et du personnel dont ils étaient chargés. On devait commencer par les troupes et, à cet effet, on leur distribua des vivres pour cinq jours ; ainsi chaque soldat avant de descendre sur la terre d'Afrique, portait avec lui et pour quelques temps, les élémens de sa défense et de sa conservation.

A bord de nos vaisseaux, une seule idée occupa

les officiers et soldats; c'était le désir de procéder à l'opération qui devait ouvrir la campagne avec ordre et discipline. Malgré le conflit de tant d'individus armés dans un étroit espace, jamais peut-être on n'obtint davantage avec aussi peu de moyens d'assurer la rapidité de l'exécution. Le colonel Haurric passa la revue des compagnies sous le rapport de l'armement de guerre; les capitaines vinrent ensuite et présidèrent spécialement à la distributions du pain, vin, viande, etc. Le brave 20ᵉ de ligne, dans une attitude grave et impatiente, gardait ses rangs soit sur le pont, soit dans les batteries; l'enthousiasme avait pris un autre genre de démonstration extérieure; au lieu d'un cri national, chaque section était devenue une sorte d'école où l'on répétait les dernières instruction du général en chef. Comme nous nous efforçons de ne rien taire sur tout ce qui a fixé notre attention, il n'est point indifférent de savoir que M. de Bourmont, un peu avant la nuit du 13 juin, avait envoyé un écrit à tous les colonels, pour les instruire d'une information secrète du camp ennemi, et surtout des ruses que les Turcs avaient ourdies pour épouvanter nos milices. Il leur recommandait ce que l'événement a justifié d'une manière presque littérale, entr'autres choses, de ne point abandonner leurs compagnies pour s'aposter isolément; ensuite, de se prémunir contre l'épouvantail illusoire

des chameaux lancés au milieu d'eux, portant des fascines embrasées. On lira plus tard combien les partis de bédouins cachés dans les hasiers, furent de fâcheuse rencontre pour les maraudeurs ou les curieux de notre armée.

A onze heures et demie, par une nuit digne du ciel équatoréal, on commença l'embarquement des troupes. Le principal moyen de transport, était une invention mieux conçue que celle des bateaux plats du camp de Boulogne, avec l'avantage qu'en abordant à la plage, un pont qui se projetait sans difficulté à terre, jetait en un instant tous les soldats à leur poste de bataille.

A une heure du matin la première division de l'armée, six milles hommes environ, était en marche pour la rive africaine. Des embarcations commandées par les officiers de la marine, traînaient les chalans, et leurs chaloupes, munies d'un pierrier sur pivôt, devait assurer l'endroit de leur descente. On s'était décidé à hâter l'heure du départ, vu que l'on supposait qu'il fallait au moins deux ou trois heures de marche avant de prendre pied à terre. Il paraît aussi qu'on avait prévu qu'en accostant les bords, on avait à lutter contre l'exhaussement du fond de la mer et des plantes marines, qui, pour le dire en passant, devaient abonder dans un fond de baie abrité des grosses vagues qui gênent et contrarient leur accroissement.

Vers les quatre heures du matin nos troupes abordèrent entre Torre-Chica et une batterie surnommée Blanche, que nous n'avons point mentionné à cause de son abandon. Toutefois son silence absolu ne pouvait être expliqué affirmativement que dans la journée du 14 juin. De quel nom appeler l'imperturbable immobilité des Turcs, lorsque du haut des mornes voisins, ils aperçurent le chrétien immonde, fouler en profane armé, l'héritage des enfans du prophète? Je ne puis mieux trouver l'analogue de ce débarquement, qu'en rappelant le simulacre qu'on en fit à Toulon quelques jours avent le départ. Nos soldats, touchant à peine les sables numides, s'écrièrent d'une commune voix avec l'accent de Scipion : « Je te tiens enfin. » Grenadiers et voltigeurs marchèrent en tirailleurs; les troupes réglées se placèrent à quelques pas du rivage en ligne de bataille, ensuite s'organisant sur trois colonnes, on les vit s'avancer vers les postes ennemis. Ces différentes manœuvres semblaient l'ouvrage d'une volonté individuelle, tant l'ordre, l'harmonie, et la discipline serraient les rangs pour les rendre impénétrables; ils investirent, sans coup férir, la batterie Blanche entièrement évacuée; elle ne donnait aucun signe de vie, mais elle parla le langage de l'honneur national à nos troupes, lorsque, par la volonté d'un matelot, elles aperçurent au haut de

la tour du signal, un drapeau d'embarcation que le marin avait arboré comme preuve de son occupation.

Après avoir disposé un premier chargement, les chalans poussèrent au large et vinrent à bord des divers vaisseaux pour le renouveler. Cette opération de la marine dura toute la journée; je crois que le zèle et l'activité des officiers dût être remarqué; plus tard on lira que tout ce qu'elle a pu dans le sens de l'occupation et de la défense, elle l'a exécuté avec une rapidité admirable que les élémens seuls pouvaient ralentir.

Au point du jour et peu après le débarquement de six mille hommes, on éprouva le feu d'une batterie placée sur un mamelon dont les pièces d'artillerie peu distantes du rivage, pouvaient faire beaucoup de mal à nos troupes, alors que touchant la plage, elles cherchaient à se rallier à leur drapeaux. Quelques boulets atteignirent plusieurs hommes soit durant leur pause sur la rive, soit pendant qu'ils en approchaient dans les chalans. La marine eût aussi quelques hommes blessés. Le bateau à vapeur, le Nageur, se porta avec la célérité de l'aigle vis-à-vis le point défendu, et quelques coups de canon firent taire ce poste ennemi. Une compagnie de voltigeurs investit cette batterie où elle trouva cinq canons et un obus, le même pro-

bablement qui la veille, trompa si cruellement l'attente de ceux qui le tournaient contre nous.

La division qui avait pris terre marchait à grands pas dans la presqu'île, chassant devant elle des bédouins cavaliers, dont toute la tactique consistait à venir en galopant contre nos soldats, leur lâcher un coup de fusil et s'enfuir ensuite à toutes brides. Les bandes éparses qui combattaient à pied non moins légères à la course, prenaient aussi leur vol comme des nuées de vautours, lorsque nos voltigeurs étaient sur le point de les dépister. Une apparition de quelques minutes sur le terrain ennemi, donna la juste mesure de leur capacité belliqueuse; il nous restait prouvé que le maure bédouin, ne nous présenterait point des colonnes compactes susceptibles de résister aux plus habiles manœuvres. Une circonstance malheureuse qui fut notée de prime abord, c'est que ces barbares étaient porteurs de très longs fusils avec lesquels ils atteignaient nos rangs, tandis que les nôtres, d'un champ moins étendu, ne pouvaient leur riposter d'une manière égale. On reconnut encore que partout où un Turc assiste de sa présence la bravoure équivoque d'un bédouin, celui-ci, par la crainte du supplice réservé aux lâches, marche au combat avec moins de prudence, que lorsque loin de son maître il se borne à un simulacre de résistance.

Disons encore un mot de Torre-Chica. Ce château très bien nommé, ne dût point fixer un instant l'œil des chefs, toutefois sa prise était importante pour la conservation et la défense de la presqu'île. On avait vu un maure en sortir sans armes et s'enfuir vers un poste voisin et très bien défendu. Les moyens extrêmes sont naturels aux Turcs, et l'on admettait comme probable que Torre-Chica aurait bien pu avoir été miné de longue main, afin que les Français rencontrassent, dès leurs premiers pas sur la terre d'Afrique, un avant-coureur épouvantable de leur future destinée. Des soldats mineurs furent mandés sur les lieux, les portes en étaient fermées, il fallut les enfoncer; on y procéda avec prudence, et les cavernes souterraines éloignèrent tout soupçon à cet égard. Torre-Chica fut désigné comme devant renfermer le quartier-général qui s'y rendit le jour même.

Vers les sept heures du matin nos troupes essuyèrent inopinément, le feu de la batterie que nous avons dit plus haut pouvoir tourner ses feux dans la baie de l'est et sur toute la presqu'île. Elle était forte de dix pièces de canon, et d'autant plus redoutable que les canonniers qui la dirigeaient, méritèrent de la part des nôtres, la réputation d'être bons pointeurs. Ce contre-temps mit hors de combat quelques fantassins. Il est probable que

leur nombre se fût accru, si trois bâtimens de guerre ne se fussent embossés dans la baie de l'est et ne l'eussent mitraillée jusqu'à ce qu'elle fut hors de combat. Alors un ordre supérieur fit taire les bricks, et quelques compagnies d'une brigade, marchant bayonnette en avant, entrèrent dans la batterie et ne firent aucun quartier. Tel est le narré succinct du premier succès qui ouvrit la campagne (2).

A dix heures du matin vingt mille hommes avaient été mis à terre, et dès ce moment aussi le problème du débarquement, sous le rapport des contrariétés qui pouvaient naître de la mer ou du vent, fut tout-à-fait hors de discussion. La presqu'île n'était plus alors défendue que par des bandes tantôt épaisses, tantôt clairsemées, qui fuyaient devant nos tirailleurs lorsque leurs balles venaient les inquiéter de trop près. On les poursuivit tant que leur présence put gêner les opérations de l'établissement du camp. Enfin la nuit vint et le maure, semblable à l'oiseau de proie que les ténèbres attristent, rentra dans sa hutte jusqu'au lendemain.

La journée du 14 juin sera mémorable dans l'histoire de notre expédition : sans doute elle n'est point destinée à transmettre un brillant fait d'armes, notre nation qui, à cet égard, n'a rien à envier aux annales des peuples conquérans, y a bien plus gagné

qu'une fumée de gloire ; elle n'a point vu le sang de ses fils rougir les rochers de l'Afrique, quand tout lui présageait des préludes sanglans. Dieux! par quels flots de sang n'eussions-nous pas acheté ce premier pas, si ce peuple à qui la nature n'a point refusé une aptitude à la civilisation et aux lumières, eût pu concevoir dans l'intérêt de sa défense, les avantages militaires de Sidi-Ferruch? Comment le dey et les personnages diplomatiques qui l'entourent, n'ont-ils point appris par la lecture des journaux européens le secret depuis longtemps éventé de notre point de débarquement? Comment enfin depuis trois ans que la régence est menacée, le dey ne s'est-il pas mieux prémuni contre les probabilités évidentes d'une fin tragique? La solution de ce problème réside dans la forme d'un gouvernement despotique, ignorant et cruel; dans Alger même, une caste privilégiée, opposée au reste de la nation par son origine, ses mœurs, ses richesses et surtout ses prétentions aristocratiques, pèse de tout le poids de l'oppression sur le souverain qu'une émeute peut déposer et sur la plèbe que les sckeiks tiennent courbées sous la verge des serviles adeptes de Mahomet. Un dey est quelque chose lorsqu'il traite avec un souverain; veut-il geuverner son peuple selon ses prévisions, il trouve un obstacle insurmontable dans la caste turque, toujours armée contre sa trop longue puissance.

C'est celle-ci qui constitue donc réellement ce qu'on nomme ailleurs le *pouvoir*; seule elle fait exécuter, suspendre ou annuller, ce que du haut de sa prison de Casaubah, le dey peut ordonner en maître absolu. Ainsi il demeure évident qu'il a projeté sur Torre-Chica un système de défense qui nous eût coûté cher pour le renverser; ceux qui furent chargés d'en poursuivre l'exécution, ne concevant rien à un projet inutile en apparence à la sureté de la ville, attendirent l'événement pour juger de son importance.

Si le despotisme peut être considéré comme le plus haut degré d'un égoisme exigeant et cruel, les preuves de notre assertion nous sont fournies par les premiers pas de notre invasion en Afrique. Quelques jours avant notre descente, Hussein dey avait arrêté son plan d'opposition à la marche de nos troupes de la manière suivante. Les fantassins et cavaliers composant les populations foraines et voisines de la côte, devaient se ranger en face du lieu du débarquement, les cavaliers étaient destinés à les appuyer, à les forcer même à une résistance mortelle si leur courage les abandonnait; mais ce qui dût être d'une bien plus haut importance dans le but des combinaisons hostiles du dey, c'était la présence d'un escadron de Turcs, de quelques imans qui, disséminés dans l'arrière plan de la presqu'île, avaient reçu la mission, les uns d'ex-

terminer les fuyards, les autres de proclamer la loi du prophète en faveur de quiconque aurait coopéré de toutes ses forces à l'extermination des chrétiens. Il est probable que lors de Charles-Quint, l'exécution d'un tel système n'eût éprouvé aucune entrave; aujourd'hui les temps sont changés; les esclaves sont encore aux caprices du maître, seulement ceux-ci plus insoucians ou moins généreux de leur sang pour le triomphe de Mahomet, sont restés paisibles spectateurs d'une lutte inégale et n'ont éveillé leur courage que lorsque nos armes victorieuses ont menacé d'envahir sa maison, ses femmes, son verger, en un mot les seuls dieux auxquels sacrifie le Turc algérien.

Ainsi donc un gouvernement dont le souverain n'a qu'un roseau pour sceptre, où la tyrannie patricienne formée par une immense minorité, faisant de la religion ses titres de servage et sacrifiant à ses voluptés terrestres les sueurs de plusieurs millions d'indigènes abrutis, doit constituer en morale et en politique un immense délit dont la répression est offerte aux nations civilisées. Leur intérêt a trop souvent justifié leur tolérance, mais alors le mouvement des choses qui entraîne malgré les oppresseurs une mutabilité dans les causes et les effets de ce qu'ils ont cru impérissable, prépare et soulève ces révolutions critiques, dont les fruits tardifs sont l'harmonie régénérée des élémens sociaux que

naguère ils troublaient encore. Revenons à Sidi-Ferruch.

Tandis que l'armée gagnait du terrain, les ingénieurs militaires avaient déja circonscrit les délimitations de la place où les nombreux objets du matériel devaient être déposés. C'est ici qu'il faut commencer l'éloge des soldats ouvriers; il n'y avait pas une heure qu'on les avait retirés des navires du convoi, que déja les preuves de leurs opérations sur le terrain étonnaient par leur étendue. Lorsque nous relaterons notre promenade dans la presqu'île, alors on suivra mieux les grands travaux qui y furent éxécutés avec une promptitude telle, que les fortifications de la veille suffisaient déja pour arrêter le torrent des bédouins. La journée du 13 juin se passa presqu'en entier à débarquer une partie du personnel et surtout du matériel dont les vaisseaux de l'état étaient encombrés; l'orle de la plage offrait le coup d'œil d'un quai animé par la présence et les cris des équipages, travaillant au transport des marchandises. Les hostilités qui pouvaient inquéter ne pouvaient les atteindre, vu que la place était investie et que nous avant-postes étaient au-delà de sa circonscription.

Nos troupes étaient, j'ose dire, rassurées sur les dispositions guerroyeuses de nos ennemis, ils crurent trop facilement qu'un peu d'audace de leur

part suffisait pour les mettre en fuite : cette première impression dégénéra bientôt en imprudence et nos tirailleurs peu avisés en ont été trop souvent les victimes. Le fait suivant tiré de la journée du 15 juin, vient à l'appui de ce que nous avançons. Non loin des avant-postes coulait une eau limpide dans un ravin peu étroit : nos soldats y allaient remplir leurs bouteilles sans s'inquiéter de quelques bédouins qui venaient les provoquer ; lorsque ceux-ci eurent reconnu la confiance des nôtres, ils vinrent en grand nombre les surprendre avec la certitude du succès. Il fallait recourir à la force et quelques compagnies détachées, marchant de front contre deux ou trois mille Africains jetés sans ordre, les dispersèrent comme des moutons dans les sentiers qu'ils avaient naguères abandonnés. Cet incident, en apparence d'aucune valeur, témoignait déja combien ces êtres habitués à ne voir dans la guerre que la force du nombre, sauraient en user libéralement toutes les fois qu'en masse ils pourraient investir une poignée des nôtres. C'est de cette journée que date encore la connaissance d'un moyen de combattre, que ces hommes de la nature manquent rarement d'employer quand la position des lieux le permet. Ainsi d'un point culminant aperçoivent-ils un tirailleur embusqué ? la précision du regard et le relèvement des environs les guident vers lui, et les barbares, à l'abri d'un ha-

sier et sans courir aucune chance, assassine le chrétien en s'écriant : Gloire à Allah ! La nuit qui survint termina ces petites scènes d'avant-garde ; de part et d'autre on regagna son gîte, et le feu du bivouac, comme une illumination nocturne, nous montra les nôtres oubliant les fatigues du jour sous le toit de feuillage, qui remplaçait momentanément les tentes encore emballées hors du camp.

Je regagnai ma couche et, suivant mon habitude, je ne manquai point de consulter le baromètre et le thermomètre, pour noter leurs indications. J'éprouvai une sorte d'anxiété en voyant le premier marquer 27 pouces et 7 lignes. Ce n'était point la première fois que je voyais le ciel d'Alger ; un an s'était écoulé, depuis qu'à pareille époque je m'étais convincu des certitudes qu'un bon instrument pouvait fournir. Mon tableau météorologique du climat africain consigné dans les annales maritimes de 1829, porte en effet que par une température de 27 à 30 degrés réaumuriens, quand le baromètre s'annonce trois lignes au dessous du variable, il est rare qu'un orage ne surgisse point de quelque côté du ciel, variable du nord-est au nord-ouest. Alors tous les élémens de l'orage se déchargent avec fureur, et comme si un équilibre rompu entre les températures, ou mieux encore entre les courans électriques, l'avaient suscité, on voit le plus souvent dans ce conflit effroyable,

les vents parcourir sans fixité toutes les gradations du compas, et appaiser ainsi par degrés les fureurs de la tempête. Cette dernière observation est du plus heureux présage, puisqu'elle promet une courte durée à ce qui apparaît aux voyageurs sous les couleurs les plus effrayantes. Tel fut l'état du ciel durant la nuit qui précéda le 16 juin 1830. Ce jour-là il n'y eut point d'aurore, mais une ceinture noire enveloppait l'atmosphère, et le limbe livide de ce vaste nuage s'arrêta sur les sommets qui dominaient le camp; bientôt ses flancs s'entr'ouvrirent et un déluge d'eau tomba par torrens sur nos soldats, campés sur la plaine du confluent. Il était indubitable que si le fléau continuait, nos troupes ne renouvelassent le triste tableau des milices de Charles-Quint, lorsque les pieds enfoncés dans une mare diluviale, ils luttaient encore contre un ennemi acharné, qui voyait dans le courroux du ciel, l'accomplissement des prières du scheik, pour l'extermination des infidèles. Il est de fait que les contrariétés du climat ont presque toujours mieux défendu ces barbares, que leur cent bastions et leurs nombreuses phalanges. Je ne doute point que la journée du 16 n'ait été pour les Algériens un sujet inépuisable de vœux et d'holocaustes; que les mosquées, plus solennelles que jamais, n'ajent retenti des versets du Coran; qu'enfin, outre-

passant leur croyance, ces stupides ennemis n'aient encore battu les flots avec un os, pour prolonger le cours de ce qu'ils appelaient une vengeance céleste.

Dirons-nous aussi que la providence combattait pour nous... quel avenir était réservé à nos armes, si leurs légions fanatisées et convaincues de notre impuissance, se fussent précipitées contre nos soldats marchant sur un terrain délayé et glissant, affublés de vêtemens trempés, et se défendant avec des armes dont la pluie avait annullé les moyens de les faire valoir? Qu'auraient pu nos trente mille bayonnettes contre les bédouins montés sur des chevaux arabes, dont les jambes grêles semblent mieux appropriées au sol mobile des déserts? Il est de fait que la rapidité de nos opérations n'avait point encore permis de s'occuper des moyens préservatifs d'une longue pluie. La saison semblait en éloigner l'idée, quoique d'ailleurs les climats chauds, durant les jours caniculaires, soient le théâtre des transitions atmosphériques les plus opposées. C'est effectivement ce qui arriva : vers le milieu de la journée le ciel se déclara pour nous, et un changement de vent balaya en peu d'heures les masses nuageuses que les raffales de l'est avaient amoncelées sur nos têtes. Cette mutation s'opéra par une saute de vent du côté du nord nord-ouest. L'indolence des bédouins les retint loin de nos

avant-postes durant le jour et la nuit du 16 juin, nous reconforta encore davantage dans ce que nous avons dit touchant l'influence des commotions du globe, sur le moral des hommes livrés aux seules déterminations instinctives de la nature. Qu'on se rappelle l'histoire de la conquête du Mexique, on verra que Fernand-Cortez fit la même observation sur les Indiens du bassin de Tenochitlan. Ainsi partout où la civilisation n'a point perfectionné les races sous le rapport des acquisitions scientifiques, un niveau de barbarie signale au voyageur le même degré d'abrutissement, d'ignorance et de misère. La journée du 17 fut marquée par une affaire d'avant-poste sur laquelle nous nous expliquerons bientôt.

Les travaux entrepris pour fortifier la presqu'île se poursuivaient avec une ardeur incroyable ; on pouvait même assurer que dans le cas d'une déroute, l'armée retranchée dans Torre-Chica, pouvait, sur la seule foi des bouches à feu dont les parapets étaient garnis, repousser toutes les milices du dey. On songeait alors à ouvrir la grande route destinée au transport des convois, en cela les hommes destinés à dépouiller le terrain, étaient toujours plus avancés que ne le comportait la position de l'avant-garde ; à peine avait-elle pris quelques mètres de bruyères sur l'ennemi, que la pelle et la pioche avaient déja déraciné les touffes épais-

ses d'arbustes long-temps respectés, et augmenté d'autant la grande route, que nos soldats nommèrent *Chemin de Paris à Alger*. Il est de fait qu'il pouvait rivaliser avec le grandiose des routes royales de France; je ne doute point que dans quelques jours, un coche arrivé en Afrique, ne roulât de Sidi-Ferruch à Alger, avec plus de sécurité que de Paris à Lyon.

Tandis que le quartier-général recevait toutes les garanties qui pouvaient le rendre inexpugnable, les Arabes le considérant comme une possession de peu d'importance, ne firent aucun mouvement qui pût faire supposer des intentions hostiles pour sa reprise. On les voyait disséminés sur le versant des élévations du second plan, et leur nombre, quoique difficile à évaluer, devait alors monter à trente mille. Les positions qu'ils occupaient n'étaient guère que les postes avancés d'une fourmillière de leur espèce, campés dans l'enceinte d'une vaste plaine, dont nous nous sommes emparés plus tard, et où quarante mille hommes attendaient le moment d'une affaire décisive.

Les tirailleurs arabes favorisés par un fourré inextricable de ce qu'en Corse les gens de la campagne appellent *makis*, firent une reconnaissance exacte de la position et de la force de notre avant-garde. Celle-ci était formée par la 3e brigade de la 1re division, sous le commandement du général

Clouet. Le 20ᵉ et le 28ᵉ de ligne eurent leurs tirailleurs subitement attaqués par douze mille bédouins qui, dans l'élan de leur choc, croyant pouvoir emporter notre avant-garde d'un coup, dédaignèrent bientôt de s'attacher à une aussi chétive proie que celle de quelques tirailleurs. Le général Clouet avec sa brigade sortit en ordre de colonnes; les bédouins encore une fois aperçurent ces remparts mobiles et hérissés de bayonnettes; le phénomène qu'ils ne pouvaient concevoir arrêta leur fougue et soudain oubliant leur première impulsion, ils retournèrent en désordre dans le camp dont nous devions bientôt rester maîtres. Douze mille hommes repoussés par une brigade, énorgueillit encore les soldats, au point que ne songeant plus à la puissance du nombre, ils ne se plaignaient nullement des milliers de maures que la renommée avait mis en marche du fond de l'Afrique. Leur seul motif de mécontentement, j'ai presque dit de dépit, était de ne pouvoir fusiller long-temps, un ennemi qui à peine à portée de charge, fuyait à toutes jambes et se refusait à joncher de son cadavre le champ de bataille. Ce qui les désappointait après une affaire, c'était de ne point compter de prisonniers ni de bédouins tués là où un feu continu avait dû en étendre ou en laisser bon nombre. Ce motif de réjouissance leur tardait à saisir, la journée du 19 juin leur donna cette volupté, si c'en est une de comp-

ter après une battaille les cadavres de ses ennemis. Quoiqu'il en soit, durant nos premières marches sur la terre d'Afrique, les Arabes fuyaient par le motif légitime qu'ils craignaient en tombant vivans dans nos mains, de perdre non la vie, car le fanatisme la donne sans sourciller, mais de mourir la tête tranchée, de telle sorte que pour monter au paradis, l'ange Azraël chercherait en vain sur un tronc sans tête, la touffe mystérieuse des cheveux que conserve pour cet officc tout religieux mahométan. Ce dogme absurde est le plus grand frein des Turcs d'Alger, contre les Arabes convertis à leur foi ; on les a tellement convaincus des délices sans fin d'un autre monde et de la nécessité d'une mort avec la tête sur ses épaules pour pouvoir y parvenir, que le pauvre sauvage est par avance dévoué à tout ce qu'on exige de lui, pour peu qu'on le menace du redoutable atagham. S'il marche au combat pour soutenir le droit de son sultan, quel que soit le sort qui l'y attend, il volera sans crainte sur un champ de bataille, pourvu qu'il soit assuré que son cadavre sera soustrait aux outrages de l'ennemi, qui ne manquerait point par une mutilation capitale, de prolonger éternellement sa vengeance. Voilà, en partie, le secret de leur fuite, lorsqu'ils voient nos soldats les approcher, ainsi que celui de leur disparution, quand frappés de mort à quel-

ques toises d'un tirailleur, on s'enquiert en vain après l'affaire du gîte de leur dépouille.

Mais par un raffinement de barbarie mahométane, les docteurs de leurs lois ont étendu les terribles résultats de la décapitation sur les giaours eux mêmes : les priver de la vie et les repousser à jamais du séjour éternel des élus, achèvent le cercle des vengeances turques. Nous lirons bientôt le sort de nos prisonniers et de nos hommes tués en combattant. On verra ce que peut la perfection des cruautés algériennes, pour assouvir cette soif de haine qui les animait contre ceux dont les armes se sont levées contr'eux, après que toutes les voies de la négociation furent repoussées ou méconnues.

La journée du 18 juin ne fut employée qu'aux préparatifs d'une affaire sérieuse, et aux rudes travaux du débarquement. Il paraît que le général en chef ne souhaitait point un engagement trop prématuré, non qu'il fût certain du sort de nos armes, mais voulant remporter une victoire pour en profiter, il fixait envain l'horison pour y reconnaître deux cents voiles latines qui transportaient en Afrique les instrumens d'investiture des forteresses, les chevaux du train, les mulets des convois, et l'équipement des cavaliers. En attendant leur arrivée, les corps du génie et de l'administration réglaient l'état intérieur de la presqu'île de Sidi-Ferruch : vivres, munitions, parcs divers,

hôpitaux, boulangerie, recevaient dans leur emplacement respectif et très bien délimité, une sorte de perfection stable, qui ne s'alliait point avec l'idée d'un campement de deux mois. Une peuplade africaine, nomade et guerrière, qui serait campée comme nos troupes l'on été en six jours, serait indubitablement regardée par leurs tribus rivales, comme un phénomène que nulle conception mortelle ne saurait concevoir. Qu'on juge la stupéfaction d'un bédouin prisonnier, lorsque promené dans la place du quartier-général, il apperçut en pleine activité toutes ces inventions nécessaires aux besoins de la vie, que les Français traînaient avec eux dans une région dont les indigènes n'ont pu encore s'élever aux notions banales de la fabrication d'un bon pain. Toutefois hâtons-nous d'ajouter que si l'expédition d'Afrique reste à la France comme un monument historique de sa puissance militaire, par le luxe de prévoyance qu'elle à déployé pour le bien-être et la conservation du soldat, elle prouvera encore qu'elle a été en 1830, la nation la plus rare du sang de ses sujets. Je voudrais bien décrire succinctement tout ce que j'ai vu à Sidi-Ferruch, peut-être même le tableau d'une caravane armée de notre nation sur les sables numides, serait mieux placé ici que dans les détails du dix-neuf, mais c'est ce jour-là que nous

l'avons visitée et c'est ajouter à la vérité, que de marquer nos récits par l'heure et le temps.

Cependant le calme et le silencc régnaient dans les postes ennemis, on n'avait point couru aux armes pour repousser par les seules détonations des fusils, les bravades grotesques et prudentes de quelques milles Arabes poussés hors de leur camp pour nous harceler. Cette manœuvre souvent répétée eût pu devenir funeste à nos troupes en les tenant sans relâche dans une activité défensive. De quelle terrible influence ces cent mille mercenaires eussent été dans la balance de nos revers, si moins épouvantés de nos bayonnettes, ils eussent répété à toute heure du jour et de la nuit leur charge au galop contre des ennemis inférieurs en nombre, supérieurs en bravoure, mais enfin tout-à-fait impuissant contre la privation absolue du repos et du sommeil. Les Arabes par ces alertes multipliées, voulaient sans nul doute remplir une indication que quelques têtes mieux organisées leur avaient sans doute inculqué, mais en oubliant le but, en manquant de courage, il a toujours suffi d'un simple régiment de veille pour couvrir toute l'armée d'une protection inviolable.

Pour le moment l'arme des vedettes restait au repos; c'était une fête dans le camp turc; l'Arabe converti quoique loin de la mosquée, observe ri-

gidement tous les rites de sa croyance, fût-il tout d'un coup transporté sous les pôles du monde. Les armes chrétiennes liguées contre le fidèle Osmenlis, ne peuvent l'arracher aux obligations de son culte et ce qui le prouve mieux que toutes les phrases de nos voyageurs, c'est l'heure à laquelle nous écrivons ces lignes, où nous voyons à quelques centaines de toises, soixante mille Mahométans, jeunant, priant, attendre la nuit pour manger, boire, s'exciter à combattre; et, surs de l'efficacité de leurs prières, nous attaquer avec confiance au lever du soleil.

Les chefs de notre armée en avaient été instruits et surent disposer les troupes à remplir les vœux de leurs chefs et de la nation. Comment en furent-ils informés? On l'ignore... Les uns ont dit que des prisonniers Arabes, dans leur naïve déposition avaient laissé percer l'aveu de l'attaque présumée, voir même les promesses des imans aux malheureuses victimes du combat. Le jeune et les prières de la veille n'avaient point d'autre but, hors celui de fanatiser cent peuplades accourues des déserts pour la boucherie du lendemain.

Vers le milieu de la nuit le quartier-général fut en éveil: on renforça nos troupes d'avant-garde et nous eûmes à opposer deux divisions complètes. Heureuse inspiration que celle de mettre en marche par la fraîcheur du matin, des troupes aguer-

ries et reposées, qui devaient trouver après une heure et demie de course un ennemi confiant dans son nombre, et qui ne s'attendait point à voir tromper si cruellement la prophétie de ses scheiks. C'était un beau soleil que celui du 19 juin et à son aurore plus enflammé que jamais, il semblait réfléchir les vapeurs du sang des plaines de *Staouli*. Ce nom sera dans la mémoire de nos triomphes en Afrique. En parcourant un jour cette plaine je ne sais quel pressentiment me saisit, il me sembla que la nature avait marqué ce lieu pour être le théâtre de quelque tragique événement. J'y retrouvai presque l'arêne sanglante où s'épuisèrent les luttes d'Annibal contre le colosse romain, jusqu'au *sanguinetto* de Thrasimènes, torrent d'une onde limpide, dont les cadavres comblèrent le lit. Abordons le récit de la journée.

La première division de l'armée occupait dès avant l'aube du jour, en ordre de bataille, une série de monticules séparés les uns des autres par une légère excavation du terrain. Elle devançait l'emplacement de la dernière batterie enlevée le quatorze, d'une espace de deux cent toises environ. Les troupes algériennes avaient leurs avant-postes vis-à-vis des nôtres et en étaient séparées par un vallon de deux mille mètres de large. Dans la nuit du 18 juin les ennemis avaient établi sur la crète des hauteurs qu'ils occupaient, deux batteries qui selon toutes

les vraisemblances devaient supporter huit à dix pièces de canon. A quatre heures du matin on vit se déployer une ligne de troupes composée de trente mille hommes dont un seul quart était en infanterie. A notre aspect ces hordes épaisses s'animèrent d'un élan d'audace et d'impétuosité, ils fondirent rudement sur nous et vinrent planter leurs drapeaux à une demi portée de fusil de nos avant-postes. Le plan d'attaque qu'ils voulaient suivre était bien conçu et pouvait nous tourner à mal s'ils avaient été assez forts pour l'exécuter. Leur intention était de forcer notre ligne par la droite et la gauche, car leur premier choc vint s'exercer sur ces deux points extrêmes de notre armée. Plusieurs de nos compagnies furent, j'ose dire, sur le point d'être accablées par leur nombre et leur ténacité; la puissance de la bayonnette fut seule capable de les repousser. C'est dans ce moment de crise qu'un bataillon du 28e de ligne, après avoir lutté corps à corps contre une masse d'Africains énivrés par un espoir de triomphe, fut sur le point de voir son drapeau souillé par une main barbare. Le colonel s'en empara : « à moi mes amis, sauvons le drapeau ! » ces mots électriques vibrèrent dans l'ame des soldats, et groupés autour de leur chef comme les trois cent six Fabius de Rome, ils opposèrent leurs armes et le bouclier de leur corps, aux attaques d'un ennemi dont le nombre grandissait toujours. Le colonel

Haurric mesurant d'un regard le champ de bataille, aperçut son brave collègue repoussant la horde sacrilège ; à la tête de deux compagnies du 20ᵉ de ligne il vint le dégager. Ils les chargèrent la bayonnette à la main, l'effroi s'empara de la masse et ils opérèrent un mouvement en arrière. A six heures du matin l'engagement fut général, le 20ᵉ, 28ᵉ, 27ᵉ, 14ᵉ, 4ᵉ, légers et le 49ᵉ, repoussèrent les tirailleurs ennemis d'autant plus redoutables que le plus grand nombre d'entr'eux était d'origine turque. A huit heures l'armée reçut l'ordre de se porter en avant ; on la vit s'avancer sur une seule ligne formée en colonnes par régiment et cette évolution rapide arrêta un instant la fougue des Algériens. L'artillerie non moins admirable poursuivit avec vigueur le même mouvement ; ses manœuvres promptes comme l'éclair, déciment l'ennemi ; le plus grand désordre, les cris d'une confusion sans rappel nous en transmettent les preuves.

A huit heures et un quart les voltigeurs du 14ᵉ de ligne commandés par M. D'armaillé, pénètrent de vive force dans la première batterie et l'enlèvent. Il était écrit quenotre armée devait ce jour-là échelonner tous les postes offensifs et défensifs de l'ennemi. A huitheures et vingt minutes on vit le drapeau arboré au faîte de la seconde batterie, où par parenthèse on trouva un bu-

tir de grosse artillerie. A neuf heures moins un quart toutes les hauteurs que la veille on apercevait de la mer, qui toutes étaient garnies de tribus rivales, sont soudain dépeuplées et bientôt nos lignes s'y déploient, chassant devant elles la majeure partie des troupes de la régence. Dès ce moment ce ne sont plus des ennemis qu'on présente au courage du soldat, mais des êtres sans pudeur qui cherchent la vie dans les hasards de la fuite.

A peine sur les plateaux de cette occupation, on découvre la magnifique plaine de Staouli ou Sidi-Kalec, (car l'on n'est point fixé à ce sujet). Nos milices poussent un cri de joie en reconnaissant au dessous d'eux les innombrables tentes arabes, dont la possession prochaine sera la conséquence de leur victoire. On reconnaît sans peine le camp du Turc au soin qu'il prend par un sybarisme naturel, de le placer dans un site parsemé de citronniers, orangers, figuiers, oliviers; n'oublions pas deux ruisseaux riches d'une eau limpide et fraîche, dont le voisinage dans les champs brûlés de l'Afrique après une bataille, était sans doute la plus pressante récompense du soldat. L'armée par un mouvement spontané se porte en avant; quelques volées de mitraille la devancent; l'ardeur l'emporte sur les dangers d'une tentative prématurée, et à neuf heures et demie un colonel plante lui-même son drapeau au centre commun des tentes al-

gériennes. D'autres régimens entament le camp de leur côté, la plaine de Staouli est envahie par les troupes et nous voilà désormais abrités et nourris par l'imprévoyance coupable des Algériens, qui d'avance, nous avaient abandonné leur matériel, puisqu'ils n'eurent pas même l'idée de le transférer ailleurs avant la bataille.

Cette journée sera une des plus mémorables dans l'histoire de l'expédition d'Afrique; elle fut, j'ose dire, depuis la restauration, l'épreuve la plus brillante dont le soldat français ait triomphé; elle donna la juste mesure de ce que peuvent des milices de la veille, animées par l'exemple de chefs courageux et compatissans. Je sais que des Anglais et Autrichiens, témoins de leur fanatisme audacieux pour la cause qu'ils défendaient, ne purent taire le lendemain de cette journée, leur admiration inquiète, en entendant un vieux sergent décoré de 1809, leur dire avec naïveté: « il y avait hier à Staouli, du Wagram, du Marengo, etc. » Jignore si l'assertion du sergent mérite qu'on s'y arrête, dans tous les cas elle prouverait que la guerre est un des élémens vitaux de la nation; c'est loin des foyers et sur un champ de bataille que le Français sera toujours l'épouvantail de ses ennemis et le plus grand peuple du monde. Je ne puis passer sous silence qu'un colonel qui a assisté aux plus grands événemens militaires de l'époque, m'écrivit en ces

termes : « Nous avons eu hier une affaire qui a duré sept à huit heures, etc. » plus loin : « ce que l'on peut affirmer, c'est que nos soldats sont intrépides et plus *résolus* que nous. »

En vain on nous objecterait que nous serons toujours au dessous du tableau que nous voulons imiter; ce n'est point un parallèle que nous établissons, c'est un narré de faits et de conséquence qui peuvent trouver encore dans l'avenir, alors que le Français aura à combattre d'autres ennemis, une utilité d'autant plus précieuse, que l'expérience du passé doit servir de correctif aux épreuves du présent. Enfin c'est une ère nouvelle que nous commençons; il est bon de prouver à toutes les nations rivales, que malgré nos institutions pacifiques et sociales, le feu des batailles, pareil à celui de Vesta, se conserve toujours en France; que nous saurons en faire usage contre nos ennemis, si le sort nous réserve encore des combats.

Oui la bravoure de nos jeunes milices approche souvent de la témérité; le général *** ayant épuisé les cartouches de sa brigade, ne put empêcher le torrent de se porter avec la bayonnette levée en avant des lignes, cette brigade forcée de s'arrêter, demeura immobile en face des bédouins armés, mais bientôt à leur approche une ardeur impatiente les poussa de nouveau contre les sauvages, et l'arme blanche fut plus fatale dans leurs mains que

4

la poudre et le plomb. Le même général qui comparait l'élan de sa brigade et l'impuissance momentanée de son commandement, aux oscillations inévitables d'un arc que l'on vient de détendre, pense avec raison que ce serait presque un écueil de la bravoure, en présence d'une milice passivement obéissante aux ordres d'un chef éclairé.

Là journé du 19 commença les préludes de nos prises. Le soldat, (j'entends celui qui n'avait jamais vu un feu ennemi), éprouva toutes les émotions de cette scène nouvelle. Il me semble les voir groupés autour d'un troupeau de deux cents chameaux, s'essayer déjà à mettre en œuvre l'immense utilité de cette mule infatigable des déserts. Encore un jour, et le chameau reconnaissant la voix d'un nouveau maître, figurera dans notre armée comme un élément docile et approprié à tous les genres de services dont son organisation le rend susceptible.

Parmi les tentes des maures on remarqua surtout celles de deux chefs de tribus, véritables palais des camps. Leur distribution intérieure atteste la perfection du genre, autant que la beauté du drap et la richesse des décorations, parlent en faveur du luxe asiatique dont elles sont la copie fidèle. L'une d'elles, à larges broderies argentées fixa de prime-abord l'attention du général en chef, qui la désigna comme un trophée digne d'être offert au souverain.

L'autre, non moins remarquable, échut momentanément au général Berthezène, c'est là que je l'ai vue une première fois. Ces deux tentes appartenaient à deux beys malheureux ; nous apprîmes plus tard que la fatalité de la guerre était venue les frapper au milieu des bandes qui les couvraient, comme par une sorte de prédestination.

Chaque soldat tenait à cœur un souvenir de cette journée : la possession d'une pièce de monaie, d'un fusil, d'une pipe, étaient l'objet d'une orgueilleuse ostentation ; c'était tout autant de preuves qui devaient un jour mettre en rumeur le village et le hameau. Le redoutable atagham, éxécuteur du fameux axiôme turc : *Taillar testa*, fut surtout l'objet des plus longs commentaires. La plupart de ces lames teintes encore d'un sang plus pur que le leur, enflammaient les soldats d'une rage impatiente de vengeance.

Le dey qui dans sa forteresse de Casaubah, calculait nos pertes par le nombre des têtes que chaque soir le *fellah* roulait devant lui, payait, dès le principe, deux cents gourdes, chaque trophée enlevé au tronc des chrétiens, plus tard il amoindrit une générosité trop coûteuse. Il est affreux de dire sans doute, que plusieurs maraudeurs payèrent du rapide supplice de la décapitation, leur désobéissance au premier ordre du jour du général en chef ; mais ce qui milite encore plus en faveur de la va-

leureuse énergie de nos troupes, c'est que la perspective d'une horrible fin en cas de revers ou de surprise, les embrasa de cette indignation qui centuple les forces et les moyens; aussi ne suis-je point éloigné d'admettre que le reproche qu'on leur fit d'une ardeur qui souvent les élança hors du joug d'une sévère discipline, prenait sa source dans une ardeur de représailles presque individuelle. Le colonel H..... me gratifia d'un ataghan; je note ici comme fait historique, la très haute ancienneté des courbures de sa lame; les bas reliefs que les temps modernes ont ressuscités dans la haute Égypte, offrent déjà le modèle de cette dague. Il paraît qu'elle à été imitée, dès le principe, de la feuille aciniforme d'un typha, fort commun dans certaines rives du Nil.

La plupart des Arabes tués sur le champ de bataille, avaient plutôt une figure résignée que convulsive: le temps qui analyse les choses et les hommes, nous dira un jour le secret du fanatisme qui les arracha de leurs familles, pour venir présenter un front sans désespoir au plomb des chrétiens. Si l'on se rappelle ce que nous avons dit ailleurs, touchant les exigences turques sur les servilités indigènes, il est facile d'en conclure la ténacité, je ne dirai point héroïque, mais désespérée des Osmanlis. Ceux-ci se sont fait hacher à leur poste, plutôt que de l'abandonner; les tribus

ont fui quand elles ont pu, et jamais leur mort ne fut le dernier acte d'une résistance que j'appellerai patriotique. Mais quel mobile sur-humain a pu déterminer le paisible habitant de l'intérieur à courir en armes sur la frontière? Nous avons déja prononcé le mot de religion..... promesses des scheiks..... Il est de fait qu'on a trouvé dans l'armement de guerre des bédouins, un grand nombre d'exemplaires écrits à la main, de certains livres du Coran. Peut-être que ces manuscrits nous révèleront un jour ce que nous ne fesons que supposer, savoir une sorte de manifeste, de landwur mahométan, contre les plus grands réprouvés de Dieu et de Mahomet. « Coupez les têtes, leur a-t-on dit, sans crainte de représailles; si le chrétien vous surprend, il n'osera vous tuer, votre caractère de vrai croyant vous rend inviolable. » Il est de fait que ce troupeau d'esclaves a dû trouver grâce devant l'homme civilisé, qui n'a vu en lui que son prisonnier; mais quelle a dû être la pensée d'un maure, assassin respecté, lorsque dans sa fanatique conception, il s'est vu au milieu des tentes françaises, entouré d'une sorte d'inviolabilité; voici le fait: Un bédouin, dans la journée du 19, est blessé par un de nos soldats, il tombe sur le sable et ses gestes de pardon, autant que son langage de pitié, demandent la vie au vainqueur. Celui-ci s'approche du blessé pour le se-

courir, et nouveau Polynice, un trait d'ataghan dans la poitrine, lui arrache la vie. Le maure fut conduit au camp de Sidi-el-Ferutch, et malgré que sa présence éveillât l'indignation des soldats, il fut isolé sous une marquise et pansé. Un factionnaire gardait l'assassin et repoussait de sa crosse de fusil les curieux trop irascibles, tout en avouant qu'il était indigne de sa protection. J'ai vu ce maure l'avant-veille de son départ pour Mahon, avec les autres blessés ; une férocité calme endormait tous les traits de sa figure, son œil était dédaigneux et résigné. S'il était permis de faire une application des lois cranioscopiques, il serait curieux de démontrer sur cette tête la prédominance des sens grossiers et l'atrophie des points cérébraux prédestinés aux nobles facultés de l'intelligence et du sentiment. Quoiqu'il en soit, ce maure aussi indifférent sur sa vie comme sur sa future mort, a répondu à celui qui le menaçait de la peine du talion, qu'il avait si déloyalement encourue : « C'est ma tête que tu veux, tiens, dit-il froidement en découvrant son cou, tranche-la. »

La journée du 19 en nous livrant l'abondance au milieu d'un champ de victoire, rendit à nos drapeaux un des trophées que Charles-Quint leur avait ravi (3). Une pièce de canon aux armes de France, vieux butin des Espagnols à la malheureuse journée de Saint-Quentin, fut trouvée parmi les cap-

tures de Staouli. Echappée de nos mains dans un désastre, nous l'avons restituée à la France, et la conquête nous l'a rendue précieuse dans nos souvenirs d'Afrique; on l'expédia sur le champ pour Toulon. Ne parlons point ni des morts ni des blessés, plût à Dieu que la victoire ne fût jamais payée du sang de quelques victimes! Toutefois il est juste de dire que des flots n'en ont point été répandus. Nous pouvons affirmer que Staouli n'a point été un champ de carnage pour nos braves. Le 14ᵉ de ligne a eu trente-neuf blessés et un grenadier tué. Le 37ᵉ, qui a été le plus maltraité, compta après l'affaire cent cinquante blessés et sept hommes tués.

Les beys de Constantine, d'Oran, de Titteri, trois colonnes du gouvernement algérien, ont maudit cette fatale journée; peut-être leurs imprécations ne sont plus de ce monde, supposition probable à l'heure présente, mais dont les événemens sanctionnèrent plus tard la réalité.

Laissons les fuyards à l'encontre de leur étoile et ne disons point avec les *laudator temporis acti*, que notre armée serait avec eux dans Alger depuis la déroute de Staouli, si on avait voulu marcher sur leurs traces (4).

Le 20 juin au soir je descendis à terre pour visiter en détail la presqu'île de Sidi-el-Ferutch. Je relevai les deux ou trois massifs rocheux qui s'avancent

en traînée dans la mer; je les vis formés par des schystes calcarifères, mêlés de gros fragmens de quartz amorphe et qui composent en géologie les derniers chaînons des formations granitiques primitives. Ces îlots dénudés, rocailleux, battus des vents du nord, gisent en avant du morne de Sidi-el-Ferutch, sans un atôme de végétation. Quelques *sedum* percent les fentes humides de leur surface.

A un quart d'encablure du lieu de débarquement, la mer est envahie par une végétation sous-marine qui en relève le fond. Il y a toutefois un chenal où cette exhubérance d'algues et de fucus permet aux canots d'arriver sans peine au môle, que les chalans entassés ont improvisé sur la rive.

On descend à la plage et l'on marche en s'élevant un peu sur un plan sablonneux mêlé de terreau, qui doit être un sol de transport et parfois d'alluvion. Les vents d'ouest nord-ouest, soulèvent ailleurs ces molécules quartzeuses en telle abondance, que la vue et l'odorat en sont irrités. Enfin nous avons été témoins d'un orage, et dans les montagnes du littoral, les pluies torrentueuses qui en descendaient, on donné la juste mesure du transport des terres et de l'inondation des bas-fonds.

La partie littorale de Sidi-el-Faructh s'élève et forme le cap de même nom. Nous l'avons gravi de prime-abord pour découvrir, dans son entier dé-

ploiement, l'esplanade sur laquelle gisait le matériel de l'armée. Le mamelon qui supporte la tour mauresque et le marabout, est entouré comme par une espèce de demi ceinture de plusieurs rangs d'*agave americana*, d'assez belle venue, végétal origine du Mexique où il remplace par le suc qu'on en retire, le vin et l'alcool, au point que les indigènes l'appellent *vigne du Mexique*. Il est fort singulier du reste, d'avoir vu une sorte de régularité dans cette plantation ; aurait-on eu l'idée en les disposant ainsi, de circonscrire une barrière naturelle sur les flancs de la tour. Le fourré de ces agaves est entremêlé de plans extrêmement serrés d'un cactus, nommé en raison de sa forme, patte du diable. La jusquiame noire et blanche, une fort jolie *plumbaginée*, le *xanthium-spinosum*, l'*étatérium-momordicum*, un *chenopodium-minor*, quelques figuiers, un mûrier noir, tels furent la végétation que nous avons notée durant notre courte ascension au marabout.

Quel nom donner à Torre-Chica? Est-ce une forteresse ou un lieu de dévotion? Des murailles sans compacité, trois petits canons rongés de rouille, ne peuvent constituer un lieu de défense militaire. Je parcourus cet intérieur formé de quelques trous, où probablement ont vécu naguère les bédouins commis à la garde, et où on ne peut bien tenir qu'accroupi à la façon des Orientaux.

Comme un lieu de pèlerinage, ce marabout est remarquable. On y voit une salle spacieuse divisée en deux parties, dont l'une renferme deux monumens funéraires, et certaines décorations sur lesquelles nous dirons un mot. Sidi-el-Ferutch a été un saint personnage, vivant retiré dans les solitudes de la presqu'île, et faisant son métier de prier et de chercher la vertu des plantes. Il était bon Mahométan et du nombre de ceux qui ont franchi le désert pour venir à la Mecque, mériter les titres de parenté avec le prophète. Il parlait beaucoup des pays lointains, car il avait beaucoup vu, et le bon paysan des bourgades voisines trouvait toujours en lui la pureté des conseils d'un patriarche, et les soins entendus d'un médecin. Après sa mort, le souvenir du bien qu'il fit lui mérita l'honneur d'une espèce de canonisation turque. Ses restes sont déposés dans un ossuaire élevé en forme de carré long, que toute l'armée d'Afrique a pu considérer dans l'enceinte que nous décrivons en ce moment. Un respect superstitieux a décoré le monument avec des lustres symboliques, des insignes de piété, des lettres mystiques. Il paraît que le marabout de Sidi-el-Ferutch est aussi l'objet d'un vœu spécial; les pèlerins et pèlerines y accourent en foule pour obtenir de son intercession, l'abondance et la fécondité des femmes. Comme il faut laisser au saint personnage

un témoin vivant de sa visite, un memento des graces qu'on invoque, il a été d'usage d'étendre un objet quelconque autour de son cercueil en guise de bannière. Ces *exvoto* sont religieusement conservés, et une fois l'année le pèlerin qui a mis sa foi sous la protection du marabout, ou qui par son aide a obtenu un fils long-temps désiré, vient encore dans la presqu'île réchauffer le zèle du prédestiné par quelque consécration. A côté du tombeau de Sidi-el-Ferutch, il existe un autre caveau dont on ignore l'histoire. Toutefois ici l'ivraie ne serait point placée à côté du bon grain, et il est à supposer que ce partenaire des hommages rendus au marabout, n'est point indigne de cette participation.

L'autre moitié de la salle, opposée à celle que nous venons de décrire, est orientée d'après le plan invariable des mosquées. A ce titre, elle n'offre rien de bien particulier à décrire, sinon un parquet en carreaux de fayence vernissés, de couleur variée, et établissant dans leur mode de placement une simétrie que je crois symbolique. C'est ici que M. le général en chef a établi le quartier-général de l'armée; le temple de Mahomet fut un moment le sanctuaire de Bellone; c'est des combles de la mosquée que le général dominait une vaste et longue étendue de terrain, au point que jusqu'à la journée du 17, il put suivre,

sans aucun secours hors celui de la vue, les moindres accidens du sol qui nous séparaient de l'ennemi.

En quittant le Torre-Chica, nous devons mentionner le système télégraphique de l'amiral Saint-Haouen, dont le fils aîné, en Afrique, était le directeur. Il fut établi sur la tour du signal, et communiquait avec le général des avant-postes, à l'aide de plusieurs vigies, placées sur les points culminans de la route d'Alger. Les services qu'il a rendu soit pendant le jour, soit dans les nuits les plus ténébreuses, demeurent une opinion cent fois avouée. On se rappellera que la journée du 19, par laquelle les Algériens avaient déployé tous les moyens d'une affaire décisive, fut annoncée la veille et pendant la nuit; que le général en chef put mettre en marche, quelques heures avant la bataille, des troupes suffisantes pour lutter avec certitude de succès, contre un torrent de barbares qui s'avancèrent au point du jour avec toute l'insolence d'une victoire anticipée. Le système télégraphique a toujours transmis les ordres et les besoins de l'armée à Sidi-Ferruch, avec la rapidité de l'aigle. Il faut bien que ses avantages aient été jugés d'une importance nationale, pour que M. le général en chef ait témoigné le désir, à son retour en France, d'introduire dans nos rangs des télégraphiers, chargés spécialement d'éclairer les lignes

disséminées, de tout ce qui peut intéresser le salut et la gloire d'une armée qui couvre une grande étendue.

Après vous être isolé du mamelon qui supporte la tour de Sidi-el-Feructh, une superbe esplanade occupant toute la largeur de la presqu'île, se découvre et circonscrit l'espace destiné aux divers établissemens, tels que boulangerie, parcs à canon, poudre et boulets, hôpitaux, pharmacie, écuries, fourgons, etc. Ces divers objets sont classés avec ordre et l'on pourrait presque en dresser une carte pour les nouveaux venus, de telle sorte qu'ils ne sauraient chercher long-temps leur placement.

Les cuisiniers, cantiniers et marchands de comestibles s'étaient emparés des bords de mer, autrement dit la marine; les Toscans et Minorquains surtout, furent les premiers en possession de cette branche lucrative du commerce.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, les fossés et les remparts étaient finis et fortifiés; c'est probablement ce que nos ingénieurs en Afrique ont produit de plus remarquable. Nous en avons parlé ailleurs.

Le sol de la presqu'île est plutôt un terrain de transport que d'alluvion; les sables plus compacts sont entremêlés d'un détritus calcaire et marneux; à quelques pieds de profondeur, ce dernier terreau prédomine et retient fortement l'humidité: quant

aux sables de la superficie sans cesse échauffés par un soleil d'Afrique, ils ne pourraient favoriser l'évolution d'aucune espèce végétale, si leur rayonnance ne s'opposait point à la non pénétration des torrens de feu dont le thermomètre, au mois de juillet, nous donnera bientôt une idée. Cet instrument placé à un pied au dessous de la première couche, nous a prouvé que la fraîcheur propre au terrain sablonneux, peut suppléer, jusqu'à un certain point, à l'arrosage et à l'humidité. La presqu'île de Sidi-el-Ferutch constituant une des terminaisons littorales des grands sommets de l'Atlas, et présentant une structure minéralogique analogue, a dû aussi devenir une des voies de filtration, par lesquelles les eaux des hautes régions tendent à rentrer dans l'immense réservoir des mers. A ce titre elle a dû fournir de l'eau en abondauce, pour peu qu'on se fût donné la peine de creuser à quelques mètres de profondeur. Lors du débarquement on trouva quelques puits entourés d'abreuvoirs auxquels la vanité nationale attribua une origine romaine. Rien ne peut le faire admettre, sinon ce que j'ai vu sur plusieurs lieux de campement de ces maîtres du monde, où j'ai rencontré ces formes grossières de construction, beaucoup mieux appropriées à la rapidité d'une station militaire. Quoiqu'il en soit, leur nombre m'a fait admettre qu'ils en creusèrent plusieurs pour en trouver un

de réellement potable. Ces eaux crues et séléniteuses, chargées sans nul doute de molécules animales dissoutes, sont dédaignées de temps immémorial par la garnison qui la fait venir à dos de chameau des montagnes qui dominent Alger. Lorsque nous traiterons des maladies de l'armée, on sera peut-être de l'avis de celui qui leur attribua en partie le fléau de la dyssenterie.

La presqu'île lors du débarquement n'était qu'un champ semé de *tricum-durum*, ou froment d'Afrique, il était mûr et fut abandonné par les Arabes à nos soldats, qui en peu d'instans l'eurent moissonné en entier. Nous mentionnerons à peine quelques artichauts, plusieurs cucurbitacées potagères, qui servaient d'alimens aux gardes de la tour. On voyait aussi épars sans ordre ni choix, le palmier dattier, non avec son élancement vigoureux et couronné de son faîte, mais déchu de ses proportions majestueuses, tel qu'on le voit dans le midi de la France. Les soldats en coupèrent les troncs pour procéder à la construction de leurs cabanes de feuillage; un seul fut respecté de la cognée, parce que, placé à un espèce de point central, il servait de reconnaissance à tous ceux qui s'orientaient dans leurs courses de Sidi-Ferruch à Alger, ou aux innombrables canots qui venaient à la plage débarquer les objets du matériel.

Le lendemain de cette journée je descendis à

terre au point du jour ; j'accompagnai le commandant Duplessis-Parscau, qui devait se rendre au camp de Staouli, aux instances réitérées d'un général et du colonel du 20ᵉ de ligne. Nous avions deux bonnes lieues de chemin à traverser, c'était sur un sol poudreux, et par un soleil de la canicule. D'un autre côté, j'allais parcourir la magnifique route que nos pionniers avaient ouverte et dont je croyais, d'après les déterminations qui guidèrent ailleurs les Romains pour cet usage, retrouver encore ici quelques vestiges de leur antique occupation. En effet, partout où existe une voie romaine, on peut s'assurer qu'ils témoignaient une sorte de prédilection, pour les ouvrir suivant le cours des vallées.

C'est précisément ce que nous avons constaté en Corse, où une voie pareille, quoique envahie comme à Sidi-Ferruch par un fourré inextricable, devait traverser un vallon qui mène, sans trop de tortuosités aux eaux de *fiu morbo*.

En Corse on appelle *makis* une des plantes qui dominent dans le nombre des végétaux parasites qui dévorent les trois quarts de son sol vierge; par la suite le nom de *makis* est resté à tout le système végétal de ces vastes solitudes. Sur le littoral d'Afrique nous avons noté une presque identité de végétation, avec cette différence que d'après la distribution géographique des espèces, on y

voit le commencement de ces plantes, qui bientôt sur les escarpemens de l'Atlas, acquerront une physionomie spéciale et serviront de type à la flore de cette brûlante contrée. Ainsi des deux côtés de la route que nous parcourions, le cyste de Montpellier, nommé en Corse, *moukio* ou *makis*, le lentisque, le thérébinthe, l'arbousier, le genet épineux, le marrube vulgaire, la petite centaurée à jolies fleurs roses, enfin le chamerops en très grande abondance, constituent la forte végétation des champs abandonnés de Sidi-el-Ferutch. C'est en arrachant leurs racines long-temps respectées, que nos travailleurs parvinrent à niveler la route par laquelle tout le matériel devait passer. S'il faut en juger par l'exemple de ce que nous avons vu en Corse, nul doute que ces champs stériles ne pussent être transformés en plaines fertiles; il ne faudrait pour cela que les brûler, les déraciner avant de leur confier des grains. La route de Staouli quoique assez découverte, présente néanmoins de distance en distance, à droite et à gauche, des exhaussemens de terrain qui étaient les postes militaires des Arabes, dont on les chassa dans les diverses affaires des journées précédentes. Des compagnies d'infanterie les occupaient, et suivant leur consigne, elles étaient destinées à protéger les piétons et surtout les convois de tout genre qui se rendaient à toute heure aux avant-postes.

Nous marchions avec le sentiment d'une promenade nationale dans les campagnes de Provence; ce qui nous confirmait presque dans notre illusion, c'était la fréquente rencontre des nombreuses femmes de régiment qui, montées sur des ânes, semblaient suivre la route d'une ville voisine, pour venir étaler sur son marché les produits du jardin et de la basse-cour. Il est vrai que la rencontre non moins commune des fantassins montés sur des chameaux, n'était point propre à prolonger la durée d'un agréable souvenir. Une circonstance qui nous arrêtait quelquefois sur la route, c'était de voir un chameau accroupi malgré la volonté de son maître, qui le rossait pour le mettre en marche. L'animal criait à tue-tête, et néanmoins semblait avoir besoin de quelque chose. Je me permis de dire à l'un des conducteurs que l'animal pouvait avoir soif : « Bah ! » répondait-il avec une conviction ironique, « un chameau ne boit jamais. » C'était pourtant là tout le secret de leur entêtement à ne vouloir point trotter; peut-être encore le rude commandement de leurs nouveaux maîtres, comparé aux gestes silencieux et expressifs de l'Arabe, y entrait-il pour quelque chose.

Enfin nous étions en vue du camp français, qui couvrait la plaine de Staouli, plaine magnifique sur laquelle cent mille hommes peuvent s'entre-gorger avec aisance et liberté. Que veut dire le

mot *Staouli?* on l'ignore ; il est ainsi marqué sur la carte, et les maures cependant ne vous comprennent pas du tout, lorsqu'on leur demande de ce nom le lieu du camp français. Nous aperçûmes d'une hauteur, quelques éminences de la droite couvertes par la division Loverdo ; nous avions nos affaires dans celle du général Berthezène ; il fallut appuyer sur la gauche, pour reconnaître un ruisseau ombragé de myrthes, de palmiers, des mêmes plantes énumérées plus haut, qui devait nous guider lui-même au 20ᵉ de ligne, où devait se trouver la tente du général. Nous passâmes le ruisseau dans un lieu guéable, et interrogeant un soldat qui y lavait son linge, sur le point précis auquel il fallait aboutir, il nous désigna deux palmiers élancés au milieu des tentes, comme annonçant au loin le lieu du rendez-vous.

Nous vîmes une tente magnifique, on nous la désigna comme une brillante capture du 19 juin, mais on ne put nous dire lequel de deux généraux en était possesseur. Le commandant Duplessis-Parscau y pénétra pour s'informer du général des avant-postes, qui sortit lui-même lorsqu'il apprit notre visite, et nous présenta au général Berthezène.

Notre déjeuner ne pouvait être plus modeste, et comme nous n'étions pas attendus, il nous fut très agréable de reconnaître dans nos hôtes, la

bravoure des preux et la sobriété des anachorètes. En revanche nous fûmes initiés dans les détails de la journée de Staouli, et tout-à-fait fixés sur le mérite intrinsèque de plusieurs officiers. S'il faut en croire l'écho de l'armée, quelques réputations naguère brillantes auraient pâli, et d'autres qu'on avait préjugées devoir être à jamais ternies, ont au contraire grandi dans toutes les proportions. L'éloge du soldat ne fut point oublié; on ne finirait point si l'on racontait toutes les anecdotes de valeur, de générosité dont j'ai chargé ma mémoire. Voyez-vous d'ici le jeune conscrit montrant à son colonel un drapeau ennemi et refusant, avec une indignation respeetueuse, une récompense pécuniaire qui, suivant son expression, déshonorait le courage. Plus loin un grenadier qui s'est débarrassé de trois bédouins, auxquels il n'a ravi qu'un pistolet richement orné; envain son officier lui offre une somme triple de sa valeur pour l'avoir en possession: « Non, dit-il, je l'ai promis à mon vieux père; il faut que tout mon village le voie et le touche. » Il existe dans les souvenirs de Staouli des preuves de valeur individuelle, qu'on pourrait croire fabuleuses. Tel entr'autres le grenadier qui vole à la défense de son camarade frappé à mort, et dont trois maures assassins vont sans doute expolier le fourniment et couper la tête: une balle atteint droit au cœur celui qui le premier dégaine

l'ataghàm pour commencer le sacrifice, le second succombe sous la bayonnette, le troisième dépose ses armes et prend la fuite. Le vainqueur amène sur son dos la victime au camp, qui, quoique mortellement blessée, n'a point tari jusqu'à sa fin, sur l'acte de bravoure dont elle fut le malheureux témoin. Il était rare qu'un soldat n'eût point à lui un souvenir de la bataille; si l'on se rappelle que notre armée était jeune et enthousiaste, on concevra sans peine ces joies bruyantes, leurs exagérations belliqueuses, enfin leur ténacité enfantine pour une arme sans valeur qui aurait naguère appartenu à un africain. Je ne pus m'empêcher de rire en écoutant l'un d'entr'eux dire à ses camarades, en leur montrant un coran qu'il avait pris à un maure : « Ce déquillé était par ma foi musicien, tiens, vois le cahier de chanson que j'ai trouvé sur lui. » Les auditeurs lui répondirent très gravement, ils le sont tous, et par là ils témoignaient en faveur de ce que nous avons dit touchant le nombre infini de livres de prières écrits à la main qu'on a trouvé sur les prisonniers. Notez bien que c'est surtout chez les indigènes qu'on les a rencontré, présomption favorable à l'idée que la lecture ou mieux que savoir lire, est une condition assez commune dans leur mode d'éducation. Un jour viendra peut-être où cette circonstance ne sera point indifférente aux vainqueurs, surtout si

la possession du royaume et l'expulsion des Osmenlis, reste comme une condition avouée par la politique des cabinets.

L'énivrement du triomphe et la confiance dans l'avenir brillaient sur toutes les physionomies. Les affreux récits de décapitation dont plus tard les récidives exaspérèrent l'armée, n'avaient encore qu'une valeur douteuse ; peu importait d'ailleurs au chrétien mort et à ceux qui lui survivaient, qu'on fut enterré avec ou sans tête, pourvu que le glaive ou le plomb vous eût atteint sur le champ de bataille. Nous n'avions que faire des houris de Mahomet ; d'ailleurs on éprouvait, j'ose dire, une sorte de velléité amicale pour ces maures qu'on avait peints au soldat comme les opprimés, dans leurs propres pays, des Turcs leurs vainqueurs. Ensuite les chefs de tribus, parlementaires sans pouvoir, auxquels on prêtait des paroles et des maximes si religieusement édifiantes ; ce vieillard maure qui, dit-on, venait comme une bonne fée avertir charitablement les généraux de se disposer à combattre ; enfin plus que tout cela une victoire et un butin, disposaient les troupes en faveur de ces castes fanatisées. Nous ne donnons point ces détails comme positifs, mais ce que nous affirmons avoir entendu de la bouche d'un vieux maure, la tête la plus classique de cette contrée, c'est son exclamation à l'aspect des médecins donnant des

soins à son fils blessé ; « Qui n'aimera point les Français, qui ne les redoutera point ? ils sont braves comme des lions et vous traitent en frères, quans vous êtes leurs prisonniers. » C'est vraiment de ce couple qu'on eût pu dire : Tel père, tel fils. Ce malheureux jeune homme, sous une tente de Sidi-Ferruch, n'avait point assez de gestes d'admiration et de reconnaissance, pour peindre et nous exprimer tout ce qui éblouissait sa vue autant que son intelligence. Il eût volontiers abjuré Mahomet et le turban, pour avoir un bonnet de police et boire du vin. Je l'ai vu coiffé d'un schakos et tenant en main un rouge-bord, je pense que jamais enfant d'Allah ne fut plus radieux en présence de la plus belle des houris.

Il fut décidé de nous rendre au 14ᵉ de ligne et sous la tente du chef. Avant de quitter celle du premier aga du dey j'en parcourus tous les appartemens ; sallon, salle à coucher, gynécée des femmes, écurie, réçurent successivement nos hommages de curiosité. Je quittai le logement du général, emportant l'idée d'un vaste camp dont les tentes seraient en laine : plus fraîches le jour, plus chaudes la nuit, c'est presque un problème d'hygiène militaire résolu. Nous traversâmes une certaine étendue de terrain pour nous rendre chez le colonel D'armaillé : la plaine de Staouli me parut avoir été semée en orge et froment : toutefois nulle traces

d'habitation, aucun ombrage remarquable et qui indiquât une volonté prévoyante, me confirma dans l'idée que nous étions encore loin d'Alger, là où des jardins délicieux rappellent au voyageur un Eden terrestre. J'aurais bien voulu gravir les hauteurs de la droite de l'armée, afin de pouvoir découvrir le confluent de la rivière Massafratz, il était dangereux de le tenter, vu que d'un moment à l'autre on s'attendait à être attaqué.

Enfin nous quittons Staouli, plaine qui conservera dans l'histoire une certaine teinte de célébrité, puisqu'elle nous a ouvert, au vrai dire des Algériens eux-mêmes, les portes long-temps inaccessibles de leur cité. Chose singulière pour un voyageur qui veut à tout prix des antiquités dans un lieu dont son imagination peuple les solitudes; croira-t-on qu'une fouille faite par hasard, mit au jour les emblêmes long-temps oubliés d'une sépulture romaine. Contre une batterie on voyait un pan de mur en briques, de manufacture ancienne; on veut l'ébranler et sa chute découvre parmi les décombres, une lampe sépulcrale, quelques médailles rongées de rouille, et l'une et l'autre de ces exhumations, portant évidemment les traces distinctives d'une origine romaine. Qui osera, sur des indications aussi fugitives, asseoir une présomption de célébrité dans Staouli? Je demeure toutefois dans l'opinion que

me suggéra la première vue des lieux, on sait que je veux parler d'un beau champ de bataille, sur lequel d'autres champions auraient avant nous cherché la vengeance d'une insulte et le prix d'une conquête.

Les journées des 19, 20, 21, 22, et 23 ne furent marquées par aucun événement remarquable; il est à croire que de part et d'autre on s'occupait de préparatifs. C'est dans cet intervalle que tous les vœux fixés à l'horison de Sidi-Ferruch, appelaient le dernier convoi qui, du reste était chargé des hommes et des choses nécessaires pour se porter en avant, voir même sous les bastions du fort l'Empereur et d'Alger. Les militaires peu initiés dans les secrets de la navigation, ne furent pas toujours exempts d'un jugement téméraire envers une intelligence supérieure qui avait tout prévu, hors l'incurie des assiégés et leur facilité à nous céder le terrain. Qu'auraient dit ces mêmes hommes qui s'arrogent une part dans les opinions du grand conseil, si trois cents petits navires, inutiles avant le siège, eussent péri à la côte de Sidi-Ferruch, par les raffales orageuses que nous avons essuyées trois ou quatre fois, et qui ont ébauché les premiers traits de l'affreux désastre des vaisseaux de Charles-Quint? Il en a péri par la même cause deux ou trois sans mortalité d'hommes, et l'ombre d'un plus grand malheur n'a point changé

5.

leur langage. D'ailleurs ce contre-temps n'aurait eu quelque influence sur nos opérations, que dans le cas où le succès de Staouli eût pu être apprécié à sa juste valeur; certes des émissaires ont dit plus tard que l'épouvante et la trahison nous auraient ouvert le soir même la porte de la Casaubah; mais quel général assez mal instruit, sur de simples indications transmises par des bouches mensongères ou vénales, eût osé souiller les lauriers du jour, du sang de ses soldats égorgés dans la nuit. Peut-être alors ce reterd fâcheux du convoi, aurait pu trouver des hommes qui jugent bien après l'événement; aujourd'hui que tout est connu, il n'y a rien à ajouter à une expédition dont les résultats tiennent du prodige.

C'est dans l'intervalle qui nous occupe, que surgirent de plusieurs provinces, des hordes sans chefs, qui apostées dans les broussailles et guidées par l'appas du gain, firent si cruellement payer aux soldats marrons, à quelques portions de convoi isolées, l'oubli des conseils du général en chef. Les tentes du bivouac naguères joyeuses et prémunies, commencèrent alors à rallier autour d'un auditoire attristé, ceux qui avaient été les témoins encore tremblans de l'horrible supplice de leurs frères d'armes. Il a bien dit, celui qui veut que le sang, se paye par le sang. Ces récits par trop sinistres avaient exaspéré les soldats, au point que

nous ne craignons pas de dire, qu'une rage non moins frénétique les eût assimilé aux plus cruels de leurs assassins, si la voix des officiers ne les eût arrêtés dans leurs sanglantes déterminations. Je vois encore le grenadier de 1809, au teint cuivré, à la barbe grise, à son moignon du bras gauche fraîchement amputé, qui dans un fourgon d'ambulance se rendant à Sidi-Ferruch, avait devant lui deux maures blessés, marchant avec lui à la même source de consolation et de soins. Son œil terne et gris dédaignait les deux monstres de sa compagnie, mais il était encore assez grand pour désarmer deux ou trois soldats de 1828, qui voulaient à tout prix, souiller leurs mains d'une vengeance ignoble, il est vrai, mais qui n'était point injuste.

Il nous reste à développer la marche victorieuse de nos troupes, allant toutes du même pas porter l'étendard de la France sur les tourelles indomptées de la Casaubah. Cette épisode unique dans les fastes militaires, atteste la bravoure de nos soldats et pardessus tout l'immense supériorité des tactiques européennes. Des canons, des fusils sont des masses, l'art de les mouvoir, voilà le vrai secret de la guerre. Ici nous empruntons les propres paroles d'un officier supérieur qui, témoin de toutes les opérations du siège, nous en rendit un compte circonstancié dans la lettre que l'on va lire.

« Le 23 juin, dans l'après midi, les Algériens s'étant réunis en plus grand nombre que les jours précédens, vinrent engager un feu de tirailleurs assez vif, avec les avant-postes des deux premières divisions qui occupaient encore les positions qu'elles avaient prises le 19 en avant de Staouli, (position formant un demi cercle, la droite au sud, la gauche à l'est, et au centre un coude peu sensible, formant la route qui conduit à Sidi-Khalef.) La reconnaissance de l'ennemi, le 23, avait fait pressentir l'attaque du 24. Effectivement, vingt mille Turcs ou Arabes, environ à quatre heures du matin, s'avancèrent sur notre ligne qui était disposée à les recevoir. Aussitôt les tirailleurs s'engagèrent; quelque temps après arriva le général en chef qui fit porter en avant la brigade Clouet, les deux autres brigades Achard et Poret de Monvan de la 1re division, suivirent le mouvement ainsi que la 2e brigade de la 2e division : la brigade Clouet à gauche de la route, les trois autres à droite. A Sidi-Khalef, elles étaient à peu près en ligne, après avoir fait un quart de conversion à gauche. Dans cet ordre et malgré la difficulté du terrain, elles arrivèrent en poussant l'ennemi, à une position qui se trouvait à deux mille mètres environ en avant de Sidi-Khalef. A l'aile droite de l'armée le fils Bourmont fut blessé à mort. C'est là qu'à une heure le général en chef arrêta ses co-

lonnes. Nos tirailleurs formèrent une ligne régulière. A cent mètres en avant et trois cents à gauche de la route, était une maison renfermant les munitions turques. Nous ne tardâmes pas à la voir en face et aussitôt après une explosion terrible de l'artillerie légère qui avait suivi les mouvemens, plusieurs pièces furent mises en batterie et chassèrent l'ennemi du revers opposé. A quatre heures le 28ᵉ régiment de ligne qui était à l'extrême gauche, rétrograda à Sidi-Benedi pour assurer les derrières. L'état-major-général retourna au camp de Staouli.

« Le 26, la 3ᵉ division vint prendre place à la gauche de la 1ʳᵉ; la 2ᵉ brigade de la 2ᵉ division rentra; alors toute la 2ᵉ division fut employée à protéger les communications avec Sidi-Ferruch, à travailler aux chemins et redoutes, qu'on arma en grande partie avec les pièces prises aux Turcs. Le retard du débarquement des chevaux, du matériel de siège, des approvisionnemens de toute espèce, dont une partie seulement était à terre nous força à rester cinq jours dans la même position. L'ennemi voyant notre inaction reprit courage; il amena six pièces de gros calibre et entretint un feu continuel, auquel nous ripostâmes avec avantage, malgré que le terrain nous fut moins favorable; mais nous n'en éprouvions pas moins des pertes sensibles, et nos soldats fati-

guaient beaucoup. Enfin, étant en mesure d'agir le 29, les 1re et 3e divisions, et les 1re et 3e brigades de la 2e division ayant été réunies, ainsi que l'artillerie, à trois heures du matin l'armée prit les armes en silence. Les deux brigades de la 2e division à droite, la 1re division au centre et la 3e à gauche, les colonnes s'ébranlèrent. La carte de Boutin n'avait pas satisfait nos généraux dans les reconnaissances qu'ils avaient faites, le pays devenant très accidenté, la direction fut incertaine ; elle ne l'aurait point été autant si, au lieu d'appuyer inconsidérément à gauche, on avait suivi la trace de la voie romaine qui conduit directement au château de l'Empereur. Après avoir marché long-temps en ordre, la profondeur des ravins en tous sens, la difficulté de les traverser, fit que la 1re division arriva à l'extrême gauche sur le mont Boujareah, la 3e se trouva au centre, et les deux brigades de la 2e, qui avaient suivi d'abord le chemin carrossable du fort de l'Empereur, appuyèrent sur le centre, laissant le 2e bataillon du 49e avec une batterie de campagne, suivre la même direction. Ce bataillon arrivé au dessus de la maison du consulat de Hollande, obliqua à gauche, monta sur un mamelon à l'ouest du fort qui le domine, et qui en est séparé par un ravin assez profond.

« Le général en chef qui s'était d'abord porté à la

droite, découvrit la baie située à l'est d'Alger, sans apercevoir le fort qu'il supposa être beaucoup plus à gauche; il se dirigea donc vers le mont Boujareah d'où il reconnut la ville, le fort et le terrain.

« Plusieurs consuls réunis au consulat d'Amérique se présentèrent au général en chef; ils nous dirent :

1° Que le dey n'avait pas voulu s'opposer à notre débarquement, dans la persuasion qu'il nous battrait et s'emparerait de nos bagages, etc.;

2° Que le 14 l'ennemi avait perdu trois cents hommes;

3° Que le 19 nous avions été attaqués par quarante-cinq à cinquante mille hommes, et que le lendemain trente mille hommes avaient disparus soit par le feu, soit par la désertion; alors l'ennemi ne conserva plus d'espérance;

4° Que le 28 l'ennemi avait eu six cents tués et quatorze cents blessés, et que la confusion régnait dans la ville depuis le 19, jour où l'aga des janissaires y était rentré le soir à pied pour supplier le dey de faire des propositions; il fut disgracié et remplacé par le dey de Constantine. S'il nous eût été possible de poursuivre notre mouvement offensif après l'engagement du 19, la ville se serait soumise, l'alarme et le découragement y étaient à leur comble.

« Nous trouvâmes sur le mont Boujareah plusieurs

familles juives qui avaient été chassées de la ville.

« A midi le général en chef fut à la position occupée par le 2e bataillon du 49e et la batterie de campagne. Il en fit approcher les troupes de la 2e division; la 3e bivaqua à la droite et parallèlement à la route, sa droite appuyée à la maison du consul de Suède; les brigades Achard de la 1re division sur le mont Boujareah, les brigades Poret de Morvan et Clouet, vinrent se placer à cheval sur la route, demi lieue en arrière des 2e et 3e divisions; l'état-major-général, les parcs d'artillerie, du génie, des subsistances et les ambulances s'établirent dans cet intervalle.

« Le général Valazé reconnut les approches du fort, fit tracer des lignes de communications, etc. Dans la nuit du 29 au 30 on commença la tranchée; les troupes exténuées de fatigue et n'ayant rien mangé de la journée fournirent des travailleurs. A quatre heures le fort commença un feu très vif de mitrailles et de bombes; les tirailleurs ennemis inquiétaient beaucoup les nôtres; nous eûmes un assez grand nombre de tués et de blessés (le commandant Chambaud du génie fut blessé mortellement). A huit heures et demie on fit cesser les travaux qui furent poussés avec vigueur les jours suivants; enfin dans la nuit du 3 au 4 juillet, on termina d'armer avec vingt-six pièces de canon, les six batteries qui devaient couvrir de leurs feux

les trois faces du fort : nord, ouest et sud; l'attaque principale était dirigée sur l'angle sud-ouest. Le 23 à 2 heures, la flotte, dans l'intention de diviser les forces de l'ennemi, défila devant les forts de la côte d'Alger en les canonnant. Le 4 à 3 heures et demie le feu commença; de part et d'autre la canonnade fut terrible jusqu'à huit heures; mais la supériorité de notre artillerie se fit alors remarquer d'une manière très sensible : plusieurs pièces des faces ouest et sud furent abandonnées; nos bombes arrivaient comme placées à la main sur un sol de pierres et éclataient au milieu d'une multitude qui ne savait comment éviter la mort : le courage des Turcs devint inutile contre cette pluie de feu. Quelques pièces tirèrent encore servies par deux ou trois hommes. Vers neuf heures la garnison commença à évacuer et à neuf heures et demie une épouvantable explosion eut lieu. Le général baron Hurel, avec les troupes les plus rapprochées, s'élança de la tranchée et disparut aussitôt au milieu d'un nuage épais de fumée et de poussière : une partie des troupes tourna le fort en longeant la face nord, une autre y pénétra en gravissant les décombres sous le feu de la Casaubah. Un soldat ôta sa chemise qu'il mit au bout d'un baton, et l'armée vit un signal de victoire, flotter spontanément sur les ruines du principal boulevart d'une

cité dont l'éxistence était depuis trois siècles une honte pour la chrétieneté.

« Les bataillons de tranchée s'approchèrent. Quelques pièces sur la face est qui n'avaient pas tiré étaient encore sur leurs affûts (la force de l'explosion avait eu lieu vers l'ouest), des officiers d'artillerie les dirigèrent immédiatement sur le fort Bab-Azoum. Un régiment fit un mouvement sur la droite, les tirailleurs s'emparèrent de la batterie de mer qui est au dessous de la campagne du janissaire aga; mais ils ne purent entrer dans le fort Bab-Azoum dont l'ennemi les laissa approcher sans tirer; trois grenadiers furent tués à la porte.

« Le général Valazé suivit les premières troupes qui entrèrent dans le fort, fit déblayer la face du nord, tracer un retranchement en avant, former la brèche ouest avec des gabions. L'activité que l'artillerie et le génie deployèrent dans cette circonstance est digne des plus grands éloges. Deux heures après nos troupes pouvaient déja être couvertes par le retranchement qui avait été élevé du côté de la ville; la partie du fort écroulée était masquée, et celle regardant la Casaubah armée de canons.

« A onze heures un parlementaire arriva, demanda une suspension d'armes. Les propositions du général en chef furent que le dey ouvrirait les portes de la Casaubah, que lui et la ville rendus à discré-

tion subiraient la loi du vainqueur, etc. La conférence avait lieu en arrière du fort où passaient quelques boulets tirés de Bab-Azoum; il fit observer que le feu devait cesser, le général lui répondit: « C'est sur nous qu'on tire; vous n'avez rien à craindre pour vous. »

« Une heure après le départ du premier parlementaire, deux autres se présentèrent et n'obtinrent pas d'autre réponse.

LA CAPITULATION.

« Le 5 à midi nous entrâmes dans la ville.

« M. le colonel Bartillat et le chef de bataillon Trelant, attachés au général en chef, entrèrent les premiers dans la Casaubah; ils y trouvèrent le dey qui, d'après la capitulation qui lui accordait ses propriétés particulières, les faisait enlever par ses esclaves, pour les porter à son palais de ville, où ses femmes étaient déja installées.

« Par suite de la conférence que le dey eut avec le colonel et le chef de bataillon, il se retira, laissant ses gens occupés à enlever les objets qui lui appartenaient. En même temps l'artillerie prenait possession des batteries et du magasin à poudre; cette circonstance, qui effraya les esclaves, mit de la confusion dans les corridors et les ap-

partemens ; ils abandonnèrent plusieurs paquets et coffres, et après en avoir retiré les choses les plus précieuses, ils passèrent au milieu de nos soldats sans être inquiétés ; aussitôt il y eut une apparence de désordre qui s'augmenta encore par la curiosité de nos canonniers ; enfin il devint grand, mais seulement dans trois ou quatre pièces de l'appartement du dey. Sur ces entrefaites arriva le général Tholosé avec plusieurs officiers de l'état-major, qui arrêtèrent le pillage en faisant rappeler chaque militaire à son poste, et chassant de l'intérieur de la Casaubah ceux qui ne devaient pas y être. Un quart d'heure après entra le général en chef accompagné du ministre des finances et du 6e régiment de ligne, qui plaça des postes ; aussitôt le ministre des finances, un gros trousseau de clés à la main, conduisit l'intendant en chef, le général Tholosé et le payeur-général, escortés par des gendarmes, aux différentes pièces renfermant le trésor ; il les ouvrit, les referma, et les scellés furent apposés avec trois cachets. Chacun de ces messieurs en garda un, il en fut de même sur toutes les portes des appartemens qu'on soupçonnait devoir renfermer des objets précieux, de manière qu'à l'exception du général en chef, les généraux et officiers passèrent la nuit comme ils purent et en grande partie dans la cour. Le lendemain on procéda à l'inventaire. Vers le soir quelques

chambres furent libres, et le 7 tout le monde fut logé.

« Le dey et l'aga des janissaires réclamèrent plusieurs effets qu'ils retrouvèrent ; il ne resta donc que des choses de peu de valeur : des habillemens de femme en grande partie, et le mobilier consistant en riches tapis, des divans, des cassettes vides, etc. Dans une chambre étaient des ataghams, une douzaine de beaux fusils, et un magasin de bernous, ceintures et bonnets. Les bernous, ataghams, ceintures et bonnets, furent distribués aux officiers par ordre du général en chef.

« Tandis qu'on prenait possession de la Casaubah, plusieurs compagnies de canonniers descendaient à la marine et aux forts de la côte.

« Le 6 on désarma les janissaires qui étaient dans les casernes ; ceux qui logeaient en ville vinrent déposer leurs armes à la Casaubah. »

Cette lettre écrite sous les batteries du fort l'Empereur, est un narré fidèle et concis de tous les événemens qui ont marqué les pas rapides et victorieux de nos phalanges. Nous n'aurions pu donner ces détails avec cette précision qui caractérise l'homme traçant les choses à mesure qu'elles passent sous ses yeux. Nous reprenons encore le caractère de l'historien, qui souvent ajoute aux documens fournis par les contemporains, une

foule de traits épars, dans le but d'ajouter à l'intérêt de la narration.

Depuis l'affaire du 19 la capacité belliqueuse des Français avait grandi aux regards des Turcs et de leurs auxiliaires. Ceux-ci même, saisis d'une terreur panique, commençaient à se débander pour gagner l'intérieur du pays, ou bien s'ils demeuraient dans la banlieue, c'était non avec le caractère de guérillas, mais plutôt avec celui d'assassins postés pour surprendre nos convois ou les maraudeurs. C'est à Staouli que la régence fut conquise, parce que c'est là qu'échouèrent les projets du dey, de nous envelopper, de nous mettre en fuite et de forçer l'armée à chercher dans la noyade un refuge contre l'inévitable décapitation. Après cette victoire les maures eux mêmes furent désenchantés: le dey qui payait cent francs une tête, baissa considérablement le taux futur, et cette diminution fit languir ce genre hideux d'industrie. Avant cette époque on prévoyait tellement une moisson abondante, que tel Arabe arrivé fraîchement de la veille, mesurait pour le lendemain le montant de sa charge, et comptait la rançon. Enfin je crois que l'atagham était entré depuis quelques mois comme élément d'éducation mauresque; on a vu un jeune enfant qui, à peine dans sa douzième année, armé d'un long couteau espagnol, préludait déjà sur un cadavre demi putréfié

et perdu dans la bruyère, à ses exploits à venir. Ainsi lorsque notre armée n'avait plus a combattre que des Turcs ou quelques esclaves pétris d'une argile digne d'une plus belle cause, il n'était pas étonnant que nos légions les chassassent devant elles comme un troupeau quelquefois rebelle, et jamais capable d'une résistance durable. Quand l'ennemi se vit trompé dans son espoir de conquête turque, c'est-a-dire, d'extinction complète du dernier chrétien, il confia ses veux aux élémens, aux miracles, enfin à quelque catastrophe préméditée, celle par exemple d'un terrain miné dont l'explosion subite ouvrirait un vaste tombeau. Leurs manœuvres dans la journée du 24 juin n'avaient d'autre but, hors celui d'attirer les bataillons lançés à leur poursuite vers quelque embûche dont nulle prévision n'éloigna les soldats qu'un sort heureux a préservé. Quelques masses armées n'opposant à nos tirailleurs qu'une bravoure équivoque, débusqués de tous les points où ils se groupaient, vinrent se retrancher daus une maison crénelée, d'où ils firent mine de résister à nos forces. On chercha quelque temps à les en chasser, ils tinrent ferme; enfin, vaincus d'avance par le sentiment de la bravoure supérieure des Français, ils évacuèrent le poste. Chose particulière, c'est que pour la première fois de la journée, on se lassa de les poursuivre; nos colonnes ralentirent le pas, tandis que les provo-

cations ennemies étaient plus pressantes. J'ignore si cette halte fut l'œuvre d'une intelligence prévoyante ; ce que nous savons bien, c'est l'explosion subite d'une galerie souterraine, qui souleva et engloutit l'édifice, sans qu'un seul des nôtres fût victime de cette ruse sur laquelle les Algériens avaient fondé la fortune de leurs armes.

Après cette vaine tentative, les ennemis ne songèrent plus qu'à flanquer de leurs masses indisciplinées les divers mamelons qui hérissent les approches d'Alger et qui en sont les vrais boulevarts. Leur contenance ne fut pas plus héroïque devant les murs de leur cité, qu'au milieu des broussailles de la presqu'île de Turreta-Chica. Les maures, encore fidèles au drapeau, promirent de tenir bon en présence des réprouvés de Dieu, et s'enfuirent comme les moutons de la fable, au moindre bruit sorti de nos avant-postes. Cette représentation presque illusoire des jeux cruels de la guerre, coûtait toujours la vie à bon nombre de Turcs qui eux-mêmes la vendaient bien chèrement aux nôtres ; car, ainsi que nous le dirons jusqu'à la fin, les vrais adeptes n'ont jamais démenti le beau sang des légions victorieuses de l'antique Byzance. On peut dire en thèse générale, que partout où un Turc a péri durant la campagne, c'est toujours au plus chaud de la bataille que son cadavre est resté. Leur bravoure était devenue proverbiale, malheu-

reusement ils étaient en petit nombre, et ils commandaient à des serfs accourus sous leurs bannières au nom de pillage et d'extermination sans coup férir.

Cependant nous approchions du fort l'Empereur, aux lieux même où Charles-Quint grava en traits de sang sa fatale catastrophe. La destinée d'Alger n'était plus dans ses murs, elle reposait dans cette forteresse qui par sa position, ses bouches à feu et sa garnison, réputée l'élite des soldats du royaume, devaient, selon toute apparence, comprimer l'élan de nos troupes, peut-être attiédi par les fatigues et les privations. Pour découvrir ce *Palladium* de la ville, il restait à occuper un morne défendu par les ennemis, et dont la cime dominait le fort l'Empereur. Nos grenadiers, l'arme au bras, l'escaladèrent et après quelque résistance ils furent en possession de ce poste, d'où l'œil égaré dans une immense étendue embrassait l'horison des mers, les innombrables forteresses disséminées partout où les accidents du terrain ont circonscrit une position militaire, Alger et ses remparts ; enfin la campagne la plus riante du monde, où régnaient depuis si long-temps la paix, la fraîcheur et l'insouciance musulmane. Qu'on juge de l'étonnement de nos jeunes soldats, lorsque du haut de la montagne ils aperçurent à quelques centaines de toises les fameux bastions du fort l'Empereur, ceux du fort

l'Étoile, et non loin de ces boulevarts extérieurs, les dômes, les minarets, les interminables terrasses de la ville? Ils poussèrent un cri, et cette circonstance me rappela le hourras de nos vieilles troupes, lorsqu'elles saluèrent les Pyramides ou les tours resplendissantes de Moscou.

C'est de ce moment que commencèrent les opérations du siège; j'ai entendu dire par les maîtres en cette matière que la plus haute intelligence présida à la direction des travaux. On en a lu ailleurs le récit, nous craindrions d'en affaiblir l'effet, si nous osions toucher à un sujet auquel nous sommes complètement étranger. Quoiqu'il en soit les Turcs savaient si bien que leur destinée en Afrique dépendait de cette dernière victoire, qu'ils n'omirent rien pour détruire les travaux dont à l'œil nu ils suivaient pas à pas les rapides progrès. Le canon algérien ne cessait de détonner, dire qu'ils pointaient à l'instar de nos artilleurs, serait un mensonge, mais quelquefois leurs boulets venaient atteindre les parapets de nos batteries et détruisaient à l'instant les efforts d'un jour ou d'une nuit. Des morts et des blessés durent inévitablement couvrir de quelque deuil les lauriers de Boujareah; combien la France eût déploré davantage les amertumes de ses victoires, si l'ennemi n'eût pas été arriéré de vingt siècles en civilisation? Il est de fait que pour celui qui a vu les lieux et les hommes, Alger est la ville

du monde la plus capable de faire avorter sous ses murs les projets du plus vaste conquérant ; il ne faudrait pour cela que des hommes du 19ᵉ siècle. Impassibles et froids sous le feu de l'artillerie, nos travailleurs éxécutaient les plans de leurs chefs et bientôt en mesure d'opposer leurs boulets à ceux du fort l'Empereur, on les vit hors des parapets, signaler aux pointeurs le but qu'ils avaient atteints. Il fallait démonter les canons ennemis et le moyen d'y parvenir reposait dans le l'art de braquer si bien les bouches à feu, que chaque projectile put heurter directement contre les pièces d'artillerie du fort l'Empereur. Les effets répondirent à merveille aux intentions des assiégeans et du moment où les mortiers et les canons purent être démasqués pour entrer en action, il resta comme une chose rare, qu'un boulet ou une bombe parti de nos batteries n'eût pas atteint le but qu'on s'était proposé.

Atteints jusque dans leurs extrêmes retranchemens, les Algériens déployèrent tout ce que leur faible capacité belligérante leur suggèra. Ils échouèrent avec quelque gloire et sans aucun profit. Leur sortie désespérée leur coûta des victimes ; et, désormais impuissans, ils songèrent à évacuer un poste important devenu inoffensif par le délabrement de son artillerie. On sait que les derniers Osmanlis firent sauter une aile du fort l'Empereur

et cette ressource des vaincus fut comme le cachet d'une courte campagne, où l'Algérien se dépouilla aux yeux de la France, d'un prestige long-temps redouté de bravoure et de domination. Parmi tant d'obscurs défenseurs d'une citadelle qu'on croyait inexpugnable, un seul peut-être fut digne de mêler son nom à celui de nos plus braves grenadiers. Quand le fort chancelait sur ses bases, lorsqu'une large brêche s'ouvrait à l'encontre de nos milices, on vit long-temps à une dernière embrasure du fort, un nègre circoncis chargeant sa pièce, la pointant sur nous et réussissant à merveille. Son opération finie, il attendait la riposte française et venait ensuite s'assurer par lui-même du mal qu'avait éprouvé le bastion qu'il defendait. Lorsque la terre croula sous ses pieds, il s'élança partout où flottait encore un drapeau musulman, les arracha du sol où on les avait planté, et chargé du fardeau glorieux, il sortit de la forteresse armé du tison qui enflamma la mêche d'une mine dont plus tard l'armée française éprouva sans danger l'épouvantable choc. Ainsi, une bombe algérienne qui éclata sur ceux qui la lançaient ouvrit la campagne, et une explosion funeste aux vaincus, dont la fuite n'avait point assuré la vie, termina cette course mémorable en Afrique, sur ce même sable où nos jeunes soldats ressuscitèrent les immortelles journées des phalanges romaines. Je répète encore les pa-

roles avec lesquelles un brave colonel accueillit ma visite au camp de Staouli, qui me les a redites dans une de ses lettres : « Oui, nos soldats sont plus résolus et plus intrépides que nous. » Ces paroles vibreront dans le cœur des vrais appréciateurs de la gloire ; mais ce n'est pas du haut des montagnes Numides que l'Europe doit les entendre, c'est du Panthéon de toutes nos gloires, tant anciennes que modernes. C'est la France et toujours la France qui, personnifiée dans ses enfans, a vaincu à Bouvines, à Fleurus, à Austerlitz et à Alger.

C'est assez parler des opérations militaires sur terre, revenons un moment dans la presqu'île de Sidi-Ferruch, et poursuivons ensuite les immenses services qui rattachent la marine militaire à toutes les acquisitions glorieuses de la France durant cette campagne. La presqu'île était dégarnie de soldats, de canons, en un mot le vaste appareil de la puissance militaire avait été transporté à Staouli, à Boujareah, devant Alger. Au lieu des pompes bruyantes d'un camp, on ne voyait plus qu'une garde de douze cents hommes, marins et artilleurs de la marine, maudissant le sort qui enchaînait leur courage loin de la brêche, d'où l'écho prolongeant le bruit du canon, semblait les convier aux jeux sanglans de la guerre. Plusieurs fois des hordes maures, couvrant au loin les bruyères des montagnes, leur avaient prophétisé un engage-

ment nocturne, et les ténèbres d'Afrique les surprirent envain à leur poste de bataille. On a compté des matelots, déserteurs du silence et du repos de la presqu'île, et venant se confondre aux avant-postes à toutes les chances des combats.

La grande route était couverte de chars poudreux retournant du théâtre de la guerre: ils portaient aux ambulances de Sidi-el-Ferutch, les victimes des journées de gloire..... Bellone ensanglante les plus beaux lauriers. On se pressait autour des convois; le blessé ingambe, le marin qui avait fraternisé avec le soldat passager sur son bord, cherchaient avec anxiété le numéro des schakos, et lorsque c'était le chiffre désiré, on devine sans peine les questions échangées. C'est là que nous avons saisi l'expression sublime de l'homme qui a imposé son nom au dix-neuvième siècle. Je les ai vues ces figures brûlées des feux d'Afrique et belles de poussière, de sang et de fumée!.... N'oublions point l'alerte cantinière que le plomb a atteint pendant qu'elle faisait rafraîchir la victoire; leur présence dans le char des douleurs formait un tableau digne des conceptions les plus touchantes. Parfois des bédouins étaient mêlés aux blessés français; nos soldats s'en écartaient comme d'un reptile impur.

Enfin, et c'était presque toujours au coucher du soleil, le précieux dépôt était confié à la philantropie des médecins. Les ambulances de Sidi-el-

Ferutch étaient bien disposées, les lits n'avaient rien à cnvier à ceux des hôpitaux militaires, enfin les médecins apportaient à leurs fonctions, la scrupuleuse vigilance d'un culte sacré. Je crois que sous le feu de l'ennemi, le médecin est réellement ce que l'antiquité l'a défini. *Iatros philosophos isoteos.*

Les soins hygiéniquesétaient l'objet d'une surveillance soutenue; uue propreté religieuse, le service actif de la compagnie d'infirmiers, les courans d'air ménagés qui équivalent aux premiers ventilateurs, devaient assurer la santé des troupes; s'il en a été autrement, c'est qu'il n'est point permis à la plus haute pensée de conjurer l'effet des puissances météorologiques. En général tout ce qui a dépendu des officiers de santé, abstraction faite des influences jamais égales d'un ciel et d'un sol ennemis, ont été ce qu'elles devaient être de la part d'une classe éclairée, qui de nos jours compte dans ses rangs des hommes éclairés, dont le plus grand nombre occupe les sommités philosophiques et libérales de l'époque.

Ici une question se présente. Pouvait-on par la connaissance des lieux prévoir le fléau qui n'a point tardé à décimer les rangs, à démoraliser l'armée, en un mot d'opposer à nos palmes numides, les cyprès de Sidi-el-Ferutch?

Nous avons pris terre dans le mois de l'année

où les transitions atmosphériques sont brusques et inattendues. Si cet ouvrage était de nature à comporter l'exposé de nos tableaux météorologiques, on suivrait d'un coup d'œil, et durant vingt-quatre heures, les coupes artificielles des climats les plus opposés. Il a été rare que la fraîcheur du printemps, l'ardeur des jours caniculaires, les pluies et le froid de l'automne ou de l'hiver, n'eussent point leur apparition diurne. Qu'on se transporte par la pensée sous une tente jetée sur un sable sans végétation, là où le thermomètre de Réaumur marque, au matin, dix-sept ou dix-huit degrés, à onze heures et midi, s'élevant au delà de trente-trois, baissant graduellement jusqu'à la nuit, et alors l'hygromètre démontrant jusqu'au jour une humidité radicale. Et qu'on ne pense pas que cette humidité froide ne soit qu'une indication banale, souvent forcée, dans le but d'établir une raison favorable à un système. L'excessive vaporisation des eaux de la mer ou du continent, durant les torrens enflammés du jour, retombait sur le sol, s'amoncelait en gouttes sur les tentes, et pénétrait l'imprudent soldat qui croyait tromper l'ardeur du ciel en s'endormant hors du poste ou sous un dais improvisé de verdure. J'ai entendu dire à des officiers, que durant le jour, la chaleur étouffante rendait la respiration pénible; voulaient-ils vaquer à leur service, tous les pores ouverts ruisse-

laient d'une sueur débilitante; enfin la nuit, enveloppés dans leurs manteaux et sous l'abri de la marquise, ils s'éveillaient trempés. Durant les chaleurs extrêmes, l'estomac ne s'ouvre qu'à regret aux alimens, encore faut-il qu'ils soient d'une nature à flatter les sens; il appète avec force les boissons dont l'eau pure est toujours la plus désirée. Malheur à celui qui sous une telle température se livre au vin pur, à l'eau-de-vie fléau des basses classes; mais celui qui ne veut que de l'eau, la désire fraîche, point chargée de sels indigestes, il faut encore qu'elle soit acidifiée ou animée de quelque esprit aromatique ou alcoolisé. Or, le soldat possède-t-il tous ces moyens? au contraire les eaux de Sidi-el-Ferutch étaient impures; quant à son vin, ou il en abusait ou il le buvait sans eau. La vie du camp, eût-on la sobriété d'un anachorète, est une sorte d'utopie qu'il est impossible d'admettre. Ici les extrêmes sont toujours en présence; la disette et l'abondance, les passions dépressives et la gaieté soldatesque, se partagent les heures du guerrier. Veut-on que, connaissant les effets du froid et du chaud extrêmes sur le corps humain, il avise avec le scrupule d'un citadiun à en calculer les influences et les annuller? Non, sans doute, il vit en jouant sa vie sans s'en douter; il gagne souvent, souvent il tombe victime d'un mal qu'il n'a pu connaître et dont il ne pouvait s'af-

franchir. On a parlé comme agent premier de la maladie, les indigestions de fruits verts ou trop abondans. Hâtons-nous de réfuter ce motif, il a été minime et ne doit point être invoqué après les causes premières et indestructibles que nous avons signalé.

De la connaissance du ciel de la régence, il était donc infiniment probable d'en déduire le fléau de la dyssenterie, qui n'a point tardé à surgir du sein de notre armée peu après son débarquement. Que pouvait la médecine la plus savante contre un tel mal? Tout ce qu'elle peut lorsqu'elle parvient à modifier, à neutraliser les causes qui l'ont suscité. Or, elle a fait ce que raisonnablement les circonstances commandaient. Tous les malades atteints du mal d'Alger, ont été embarqués sur les navires de l'état, et on a échangé le ciel africain pour le ciel mahonais.

Du reste la dyssenterie est et fut toujours épidémique et éminemment mortelle en Afrique; le mal était inévitable, puisque la rapidité de l'expédition n'a pu le conjurer. Notez même qu'ici cette maladie revêt une sorte de physionomie funeste qui l'assimile au typhus. L'obtusion, ou mieux l'aberration de la pensée et des sens, n'arrivait que comme symptôme consécutif, mais suffisait pour caractériser une forme typhique sur laquelle nul médecin attentif n'a pu se méprendre.

Le docteur Butler, en 1660, médecin de l'ambassadeur anglais à Tanger, a décrit une épidémie semblable, et la mortalité qu'il a suivi a été plus effrayante que la nôtre. Sydenham a dit que les vents du nord frais, qui succèdent ou accompagnent les fortes chaleurs, engendrent les dyssenteries. Nous citons cet auteur avec prédilection; ce qu'il a observé dans l'état du ciel, est précisément ce que nous avons noté dans nos tableaux météorologiques du climat d'Alger.

Enfin, pour ne rien passer sous silence, ajoutons que l'ouverture des cadavres n'a pas seulement fixé le siège du mal aux intestins, mais que l'estomac, la tête, ont prouvé que le fléau d'Alger était une affection spéciale, redoutable et épidémique, sur laquelle, n'en doutons point, les gens de l'art nous dévoileront bientôt leurs opinions. Les malades tassés dans les batteries des bâtimens de charge, étaient donc transportés dans l'immense hôpital du port Mahon. L'atmosphère maritime plus égale semblait sourire à leur misère, j'ose même affirmer sans témérité, que ce séjour convenait à leur position. Les marins qui ont vécu sur leurs bords dans la baie de Sidi-el-Ferutch, et qui ont pu arrêter le parallèle de leur sort avec celui des soldats déposés en Afrique, conviendront avec moi qu'ils ont respiré l'air d'Alger sous des influences presque européennes.

Il est si facile sur un grand navire, mouillé en rade, facile à approvisionner, d'entourer un malade de toutes les ressources qu'exige sa position. Mais, dira-t-on, les marins ont eu leur part dans la distribution des rigueurs du mal? Qu'on parcoure les rapports de mortalité, que ceux qui peuvent parler soient entendus, et l'on saisira la différence. D'ailleurs lorsque nous proposons des vaisseaux armés en flûte pour hôpital, notre idée serait mal comprise si l'on croyait que nous voulons arrêter ce plan comme une mesure générale et infaillible. Il serait à expérimenter comment plusieurs dyssenteriques auraient parcourus les périodes de leur mal, si on les eût subitement transplantés d'une tente brûlée des feux du soleil, glacée par l'humidité des nuits, entourée des matières de déjections, dont les émanations sont, j'ose dire, contagieuses à bord des grands navires, où ces extrêmes sont nuls et faciles à annuller. Je ne dis point que je penche pour l'affirmative, j'avance seulement que plusieurs cas qui nous sont particuliers, témoignent en notre faveur.

Une fois que la maladie eut atteint la masse, il était difficile d'en amortir les progrès, c'est d'ailleurs ce que constate l'expérience de toutes les épidémies, où malgré le déploiement de tous les moyens, le génie du mal est sorti victorieux et s'est consumé par l'excès de sa violenee. Dans ce

cas, que nous admettons comme hypothèse, serait-il déraisonnable de transporter sous un ciel plus humain, tous ceux qui seraient frappés? On l'a fait, on le fera sans doute encore, et l'expérience servira pour l'avenir. Le climat de Minorque, qui nous était connu, offre des garanties négatives. Le docteur Hernandez, qui a si bien écrit sur les épidémies annuelles de Mahòn, nous avait converti, et nos doutes à ce sujet avaient été indiqués à un officier-général, qui en était demeuré convaincu. Mahon, comme port ouvert à des maladies, n'a qu'un seul avantage, celui d'un magnifique lazareth, qui offre le vice capital de s'élever non loin des grands marécages qui préparent en été les effluves délétères et la mort.

N'est-ce point ici le moment de décerner une portion de reconnaissance aux officiers de santé de la marine? Seront-ils oubliés, ceux qui, confinés dans l'étroite enceinte d'un navire ou enfermés dans un lazareth, ont accueilli si savamment, d'une manière si philantropique, les victimes des batailles ou ceux qu'un mal épidémique avait frappé. Leur mission d'humanité a été continue comme le cours de nos succès guerriers en Afrique. Quel navire de l'état n'a point participé au transport sur mer, au traitement dans les lazareths, des nombreux malades de l'expédition? Il faut avoir vu trois cents infortunés dans un vaisseau,

pour apprécier la haute importance des fonctions d'un médecin de la marine. Si un jour l'Académie de médecine invoque leur expérience pour la détermination de la maladie meurtrière qu'ils ont observé, l'Aréopage médical ne les frappera pas d'ostracisme, pour avoir bien mérité de l'armée et de la patrie.

Tandis que sous les murs d'Alger les préparatifs de siège tendaient à un si noble résultat, la marine militaire, sous les ordres de l'amiral Duperré, croisait non loin de la côte, observant tous les mouvemens de la terre. La grande tâche du général de mer reposait dans la conservation d'une immense flotte qui, au vrai dire, réunissait en ce moment l'ensemble de notre puissance maritime. Pour en concevoir toute l'importance, il faut se rappeler le service que Doria rendit à Charles-Quint, lorsqu'il disputa aux élémens déchaînés son escadre mutilée, qui, au jour de la fuite, fut la planche de salut d'un roi malheureux. Comment expliquer le hasard des choses qui a conservé nos vaisseaux dans la baie houleuse de Sidi-el-Ferutch? Nous avons souhaité les chances d'une forte tempête en pleine mer, au lieu des trois nuits orageuses contre lesquelles les cables et les ancres ont lutté, et dont à chaque seconde on s'attendait à entendre la rupture. Un vaisseau qui aurait désemparé, eût entraîné dans

son violent atterrage, tout ce qu'il eût rencontré sur son passage..... Un seul..... Peut-être le sort de la marine a tenu à quelques torsades de chanvre qui ont résisté. Ces événemens heureux sont communs dans la vie aventureuse du général et n'ont surpris personne, excepté ceux qui ne connaissent rien aux règles de la prudence et de la prévision.

Ce fut d'abord pour éviter une catastrophe irréparable que l'armée navale reçut l'ordre de reprendre la mer, pour venir en ligne de bataille, couper dans tous les sens la vaste baie d'Alger. Les bateaux à vapeur étaient employés à la correspondance et jamais peut-être leur utilité sera mieux prouvée sinon sous les remparts qui garnissaient deux lieues de ce littoral.

Que devait-on attendre de l'artillerie des vaisseaux armés en guerre? Cette question touche de si près aux connaissances les plus élevées de l'art de combattre, que nous avouons d'avance la réserve de nos commentaires.

C'eût été un contresens stratégique de venir embosser une superbe flotte sous des murs hérissés de canons, auxquels l'artillerie la plus formidable des vaisseaux pouvait faire un mal très souvent réparable, tandis qu'il en aurait reçu d'irréparables de leur part. Ensuite l'opération de l'embossage exige un temps propice et constant, chose que

nous avons vu ne pouvoir se promettre, même sous les apparences les plus consolantes du ciel et des flots. On sait que s'embosser à temps opportun fut presque l'énigme de la campagne; que de ce premier pas résultait l'avenir de notre armée, et que l'amiral en fut tant pénétré, que sourd à toute inspiration étrangère, il fonda ses longueurs d'atterrage sur sa vieille expérience qui ne le trompa jamais, même dès son début sur mer. Ensuite, et cette raison capitale affaiblit toutes les autres, la possession d'Alger n'était point dans ses batteries littorales, où le génie de ses deys s'est épuisé à barder de fer ou de matériaux indestructibles, la vaste ceinture qui circonscrit la ville du côté de la mer. Pour nous, la prise d'Alger reposait dans l'occupation des mornes élevés qui dominent les forts de la ville, et c'est ce qu'on avait entrepris et exécuté. Qu'on parle de fortune, de hasard, d'imprévoyance algérienne, rien au monde n'appâlira la gloire d'avoir consommé un vaste débarquement de troupes avec plus d'ordre, de bonheur et de rapidité.

Aujourd'hui la flotte cinglant en présence de l'armée qui campait sur les monts, tenait en éveil les canonniers algériens du littoral; et au dire des vaincus, cette manœuvre avait éloigné des forts de Charles-Quint et de l'Étoile, les meilleurs hommes de leur milice. Lorsque les batteries de

terre furent démasquées, il parut urgent de prouver aux assiégés que la flotte n'était point paisible spectatrice de leurs opérations. Un embossage devenait inutile et périlleux, mais par un vent propice sillonner la côte ennemie et décharger en passant les vastes batteries de nos vaisseaux, était la manœuvre la plus hardie et dont l'effet couronna l'attente qu'on s'était promise.

Quelques jours avant que l'amiral Duperré exécutât cette manœuvre à la tête de toute la flotte, le général de Rosamel, avec sa division sortie de Sidi-Ferruch, avait longé la côte fortifiée d'Alger, et avait répondu en marin et en guerrier à l'attente des chefs de l'armée de terre et de mer.

C'est le 3 juillet à dix heures du matin que l'amiral donna l'ordre aux vaisseaux de se porter à la plage pour combattre. La brise était fraîche, favorable et la mer peu agitée. Le vaisseau la Provence arriva le premier, et ralentissant son air, il lança plusieurs décharges de ses trois batteries. Tous les autres vinrent successivement à la piste de l'amiral et imitèrent sa manœuvre. Vers les cinq heures du soir le vent contraria cette brillante navigation et le général regagnant le large, hissa le signal de le suivre en l'accompagnant des pavillons désignés dans la tactique, pour exprimer son entière satisfaction. Les bâtimens bombardes durant l'affaire étaient mouillés à portée de la ville et leurs

nombreux projectiles ne cessèrent d'entamer les quartiers d'Alger où les dirigèrent les artilleurs marins.

Les forteresses de la côte répondirent à outrance à cette aggression maritime ; ils crurent à une longue attaque, et cette circonstance, qui rappela les Algériens épars dans les forts, au service des pièces de la marine, opéra la prodigieuse diversion qui facilita le développement de toutes nos ressources militaires sur terre.

Le vaisseau la Provence fut, pour la seconde fois, le théâtre d'un événement funeste que nous devons relater. Un canon de trente-six éclata, et ses débris projetés dans la batterie, tuèrent ou blessèrent une vingtaine de matelots. Chose extraordinaire et qu'on ne peut assigner qu'aux chances d'une fatalité inexplicable, c'est que l'année précédente, aux mêmes parages et sous le commandement du même officier, un canon d'un égal calibre se brisa et produisit des désordres pareils à ceux que nous avons déploré dans la journée du 3 juillet.

En nous éloignant de la côte nous aperçûmes un grand tumulte sur l'esplanade du fort l'Empereur : une foule immense sortait des bastions et se dirigeait en courant vers les murs de la ville. Les bernous blancs ou d'un gris sale nous confirmèrent dans l'idée d'une terreur panique de la part

des maures; mais nous étions loin de penser que les Turcs, seule noblesse privilégiée de ce beau pays, abandonnassent avec si peu de désespoir leur dernière espérance de victoire. Le soleil se coucha radieux et ses dernières clartés, qui rougissaient les sommets de la ville, projetèrent leurs teintes mourantes sur les forts de la côte; nous vîmes distinctement notre pavillon arboré sur plusieurs batteries du littoral; ce présage de la veille nous prophétisa les événemens du lendemain.

Nous apprîmes plus tard que ces batteries littorales étaient déja occupées par nos troupes, et que l'impossibilité de se procurer de quoi construire un pavillon, fut l'unique motif qui les empêcha de prouver aux vaisseaux longeant la côte, que nous en étions maîtres. Cet oubli eût pu leur coûter cher; en effet, l'armée navale devait commencer par eux l'attaque des forts; la frégate la Bellone se trouvant de bonne heure non loin de la côte, les reconnut et fut la première à signaler cette circonstance (5).

Nos succès divers avaient tellement effrayé la classe industrielle et inoffensive de la ville, qu'elle en sortit sous une permission du dey pour venir camper en présence de notre armée, et attendre le sort réservé aux deux nations rivales. Les consuls de toutes les nations furent entourés

des égards dus à leur caractère diplomatique. Les juifs, qui sont de temps immémorial les parasites dorés des Turcs insoucians, vinrent aussi respirer à l'ombre de nos lauriers, et plus heureux que les nombreuses castes de la régence, ils ont vécu, n'ont rien perdu, et peut-être se sont-ils affranchis à jamais de la jalousie despotique de leurs maîtres paresseux. Malgré la différence des temps et des lieux, comme les juifs captifs à Babylone, ils transportèrent sur la montagne leurs pénates et leurs rites; l'armée a pu être témoin des cérémonies pieuses qui accompagnèrent, à son dernier asile, une vierge juive que le plomb français avait atteint par hasard, et qu'ils appelaient la plus belle parmi les plus belles. La peinture a conservé ses traits; elle était tant chérie dans la tribu, qu'au dire des juifs, le plus pur de leur sang a payé nos victoires. Du reste, ces serfs couronnés de la régence devaient aussi être comptés pour quelque chose dans nos prétentions à l'égard des vaincus. Ils se sont inscrits comme opprimés et avilis par les Turcs, et lorsque ceux-ci ont été déshérités par la fortune des armes, on a vu ces mêmes juifs devant leurs maîtres, rampans et humiliés, se traîner encore en présence des Français, aux pieds des Osmanlis et mendier un baisement de main. N'oublions pas de dire que ces Turcs déchus, possédaient encore un débris de

fortune, que l'astuce commerçante cherchait à exploiter.

Enfin notre armée foula, triomphante, les parvis du palais redoutable, devant lequel avait fléchi si long-temps le courage et la politique des nations européennes. Les détails de cette reddition sont aussi simples que nous les a transmis l'officier supérieur, dont nous avons ailleurs consigné le récit. Le général en chef et l'état-major de l'armée entrèrent au Casaubah avec la sécurité des anciens maîtres, qui après une longue absence rentrent dans leurs foyers. Le propre domestique du dey versa de sa main, aux nouveaux venus, le sorbet, le café, prépara le chibouque, et pourvut au festin. Dans l'intervalle des parlementaires envoyés au camp français, le dey, convaincu du sort qu'il avait encouru, s'était par avance résigné à sa déchéance, et voulant au moins soustraire quelques lambeaux de sa pourpre élective, il avait froidement déménagé la Casaubah, de tout ce qui pouvait consoler sa disgrace sous le ciel de l'exil. Malgré le zèle de ses serviteurs à remettre en lieu de sûreté tout ce qui composait sa fortune particulière, il paraît que le temps ne les servit point à souhait, et plusieurs malles renfermant des costumes, des armes, et autres objets de luxe asiatique, furent laissés sur les parquets où ils gisaient encore lors de l'occupation. Ses tigres, ses

lions, animaux rendus domestiques et familiers, circulaient dans les divers appartemens et furent oubliés de leur noble maître. Ce serait ici le cas de parler sur ce qui a été dit et écrit touchant le pillage et une prétendue dévastation; comme tant d'autres, nous avons peu vu, mais nous avons entendu parler. S'il m'est permis d'émettre une déduction vraie de tous les bruits qui ont commencé à surgir de l'intérieur du palais le jour même de son occupation, je crois qu'on doit établir une grande différence entre ceux qui ont été tentés par la beauté originale d'un costume turc, d'un damas, d'un objet curieux, et ceux qui oubliant la sainteté du contrat, auraient plongé leurs mains avides dans le Potose algérien. D'ailleurs ce dernier cas constitue un vrai délit, tandis qu'il n'a jamais été considéré à déshonneur, la conduite du guerrier qui s'approprie une arme, une dépouille sans valeur intrinsèque, dont le vaincu se parait naguère sur le champ de bataille. Quand on a vu de près la fureur avec laquelle on a chargé ceux qui par hasard se sont trouvés dans la Casaubah et ont ramassé ce que le royal fugitif y avait laissé, il semble que des intérêts autrement supérieurs à la publicité d'un pillage aient dirigé les premiers promoteurs de ces dénonciations. Aurait-on voulu confondre dans un égal conflit d'accusation, celui qui s'attache à une béniche brodée, avec ceux qui

auraient pu soustraire, loin des vulgaires yeux, les trésors entassés dans les caves séculaires d'Alger? Je ne pense pas que les lecteurs s'y laissent prendre, ni ceux qui durant les bals de carnaval les étaleront pompeusement aux regards des danseurs. On soustrait à toutes les inquisitions possibles une action déshonorante, et il est probable que si des Français, revêtus d'un caractère quelconque ont pu se souiller d'un vol d'argent, le hasard ou les suites sauront les dévoiler aux yeux des honnêtes gens. Lorsque le dey connut l'arrêt immuable qui le chassait de la Casaubah, il s'occupa d'enlever tout ce qui constituait sa fortune des divers appartemens où bientôt les vainqueurs devaient entrer. La rapidité du déménagement tourna en désordre, et déja il fallait céder la place aux nouveaux venus, que toutes les armoires ouvertes, les parquets encombrés, ouvrirent aux premiers entrés, les faveurs de la garderobe et de l'arsenal particulier du dey. Ce vol, si c'en est un, fut réellement improvisé; on remuait sous ses pieds vingt ataghams, était-il donc si condamnable d'en choisir un, quel que fut d'ailleurs la richesse de la monture? On a extraordinairement exagéré le nombre de ces poignards orientaux tout ruisselans de pierreries. S'il y en avait, leur nombre fut bien faible, puisqu'on n'a pu en trouver un pour l'officier-général qui l'avait autant mérité

que celui sur lequel l'égoïsme politique assumait toutes les gloires acquises. Pour celui qui a vu ces ataghams et leurs fourreaux si peu élégans, plaqués soit en argent, soit en or, la mesure de son admiration est bientôt comblée. Si quelques individus ont pu en revendiquer la possession sans autre juge que leur volonté, n'oublions point qu'une foule d'autres ont porté à l'autorité première des objets précieux que leur conscience se refusait à garder. Officiers et soldats, entrés les premiers, ont cru déférer à ce goût inné qui nous porte à nous approprier, dans une ville conquise et dans le palais du souverain, une preuve de notre victoire. Certes, ce n'est point pour le vendre que l'officier aura revêtu un costume algérien? C'est presque le dédommagement moral d'un triomphe, que la dépouille du vaincu!

Étranger à tout ce qui s'est passé dans la Casaubah, n'étant entré dans cette vaste prison que huit jours après son occupation, je ne parle que sur des présomptions acquises par tout ce que j'ai vu ou entendu. Ce qui me satisfait, c'est qu'un grand nombres d'offiiciers de l'armée, dont les mains sont restées vides ont pensé comme nous.

Ainsi l'or seul ou un butin, fruit d'une expoliation égoïste, aura souillé les mains avides; mais qui peut parler, qui a touché du doigt l'heure et le lieu du vol? Qui osera porter un œil injurieux

dans le conseil des puissans ? On n'a jamais eu des données certaines sur l'évaluation du trésor de la Casaubah : ces espèces d'auges comblées d'or ou d'argent, en lingots ou monoyé, parurent tellement inépuisables aux chefs de l'armée, que l'exagération grossit d'elle-même ce qu'elle ignorait et l'enivrement du triomphe fit déraisonner les premiers éblouis. Cinq jours suffirent pour désenchanter le rêve, et les trois cents millions se fondirent peu à peu ne laissant pour résidu qu'une évaluation flottante infiniment au dessous de ce qu'on attendait. Une question insoluble dans l'état des choses est celle du montant total de l'*eldorado* de le Casaubah : pour le savoir, il eût fallu que le dey eût parlé et il n'a rien dit même sur le navire qui l'a transporté à Naples. Ses ministres n'étaient pas dignes de foi, et le vaste calcul du consul-général Shaler, touchant les richesses enfouies, est pour le moins digne de figurer parmi les *aménitates* du noble personnage. Je l'ai comparé au calcul de celui qui voulait dénombrer la quantité de pierres consommées pour l'érection de la plus grande pyramide d'Égypte. L'avenir résoudra le problème et déja le temps a commencé à soulever le voile qui devait dérober à jamais aux contemporains, les saturnales de nouvelle espèce qu'ont révélé les échos d'Alger.

Parmi les fauteurs du pillage des armes ou ef-

fête du dey, nous avons professé une indulgence consciencieuse, tous sans doute ne la méritent pas; nous aurions pu signaler quelques circonstances dont la gravité constitue en bonne logique un vol réel, mais les cas sont très rares, et j'ose même dire exceptionnels à ceux que nous avons relaté.

Le général en chef foulait les parvis long-temps solitaires dup alais, en recevant les félicitations des divers personnages qui briguaient l'honneur d'encenser une si haute fortune. Parmi ceux dont les vœux de reconnaissanoe ne furent point équivoques, n'oublions point de citer MM. Bruat et d'Assigny, deux officiers de marine naguères naufragés, et dont l'existence dans le bagne d'Alger est un vrai miracle, si tant est qu'un miracle puisse nous expliquer l'inviolabilité de leur personne. Tous les naufragés n'avaient point été respectés, un grand nombre d'entr'eux furent décapités durant la route qu'ils firent pieds nus, sans pain, sous le glaive, depuis le lieu de l'atterrage jusque dans leur bagne. J'ai vu un contre-maître de la troupe, que l'ataghan avait entamé sans pénétrer dans la tête; il n'avait subi qu'un demi supplice, la mort a refusé de le consommer, il vit encore. On ne s'attendait point à revoir vivans les malheureux naufragés, on croyait avec raison que leurs têtes étaient au nombre de celles qui com-

posaient le trophée hideux dont la puanteur empoisonnait l'air du porche de la citadelle. Lorsque la ville nous fut ouverte, ce fut le premier spectacle dont la barbarie algérienne gratifia les vainqueurs; on les compta, mais l'on chercha envain à reconnaître les traits de ceux auxquels on les avait enlevées. On crut saisir la physionomie de l'infortuné Amoros, mort naguère trop jeune et sans gloire de la main de deux cavaliers bédouins. Surpris dans les broussailles avec un de ses camarades, celui-ci se cacha sous leur feuillage, tandis qu'Amoros fuyait à toutes jambes; avant d'arriver à lui, le pied d'un cheval arabe meurtrit violemment le corps de son compagnon: Amoros, atteint par les deux cavaliers, fut chargé en travers sur l'un des chevaux et disparut dans le bois avec les ravisseurs; on ignore l'histoire de sa fin. Ce qu'on en sait, fut le secret de celui qui échappa aux regards de l'ennemi et qui suivit long-temps des yeux celui dont plus tard il raconta la tragique destinée.

A peine les portes du palais furent-elles ouvertes, qu'un flot armé s'y précipita : si cette vaste forteresse eût été minée, sans nul doute les Algériens eussent ensanglanté le prix du triomphe, plus qu'ils ne l'avaient fait dans les batailles livrées pour le conquérir. Heureusement il n'en fut rien, et la sécurité des nouveaux habitans fut plus

grande, une heure après l'entrée, que celle de Hussein dans le *summum* de sa puissance.

C'est au milieu des pompes militaires de la victoire que le général en chef apprit la mort de son fils Amédée. Les sanglots et les larmes firent taire long-temps les hommages dus au vainqueur. Il fut en Afrique le plus malheureux de tous les pères; sa douleur ne s'exhala point en regrets superflus, et c'est pour ravir aux autres les motifs de les lui exprimer, qu'il ordonna que la musique militaire ne cessât point de se faire entendre durant les repas de l'état-major. « Je suis seul à plaindre, dit-il, et je veux être seul à me plaindre. » Son fils fut embaumé et transféré plus tard au lazareth de Toulon, où son cadavre a subi la même quarantaine que son autre fils, mandé en France pour y déposer les drapeaux africains. La caisse en plomb qui renfermait la dépouille de la jeune victime, a été ouverte au lazareth et le corps entier a été trouvé dans un état parfait de conservation. Il était comme momifié; l'excessive chaleur du ciel d'Alger a dû beaucoup aider ce genre de momification, qui serait toute naturelle, si l'art n'en avait point préparé les premiers moyens.

Un système d'habitation pour la Casaubah fut bientôt organisé; chacun fut casé dans les salles du palais, suivant son importance militaire ou administrative; la campagne avait été très courte et

déja le *moi* était devenu le mot du jour et présidait à toutes les distributions. Je voudrais, qu'après la victoire comme après un combat malheureux sur mer, les chefs ne cherchassent leur repos ou leur salut que les derniers. Ici la tête fut à l'abri, mais l'estomac et les membres furent presque oubliés. La France en fut instruite de bonne heure, et les journaux de l'époque ont répété les lettres ou mieux les plaintes des militaires campés sous le volcan du ciel algérien. Enfin, et puisque cet écrit n'est point dicté par une inspiration louangeuse, j'ose rappeler la sagesse des prévisions du héros de l'Egypte. « L'ennemi que j'ai toujours redouté, disait-il, fut le germe des maladies épidémiques dans mon armée. Les premiers docteurs étaient toujours de mon conseil privé, leurs prévisions étaient pour moi des certitudes, et j'agissais alors comme si le mal était dans nos rangs. » Nous ne voulons point déduire les conclusions de ces paroles, il est si aisé de les pressentir. Toutefois ne craignons pas de dire que c'est un contresens moral de soumettre à une vaine formule d'assimilation de grades, le médecin qui marche à côté du soldat et à l'encontre des boulets. Pourquoi lui refuse-t-on, sous le feu des batailles, la haute considération qui l'entoure dans la vie civile? Placé au bas de l'échelle, sa voix crie envain au nom de l'humanité pour se

faire entendre ? Une administration moderne, distributive des rangs, l'a déshérité de ses domaines d'Austerlitz, de Wagram, et l'a classé parmi les serfs de ses vastes exploitations. Qu'en est-il résulté ?.... Tout ce qui a dépendu du médecin ou du chirurgien restera vierge de reproches, et cependant un ordre du jour, après la victoire du 19, a concédé à l'administration seule les services de la médecine, comme si la médecine était un sectionnaire de l'administration.

La Casaubah retentissait du soir au matin du fracas des armes, des fanfares et du bruit du tambour. Le jour, l'heure, la minute, fécondaient mille nouvelles qui, colportées au dehors, passaient en France, brodées, enrichies et augmentées. Les beys vaincus qui relevaient n'aguère de Hussein, vinrent s'abaisser aux pieds de la grandeur nouvelle et protestaient en termes couleur de rose de leur servage et de leur fidélité. Rien ne manquait au vainqueur sinon une espèce d'ovation triomphale et comme nous ne sommes plus aux beaux jours de Rome, que dans la chrétienté, la cérémonie du Capitole est remplacée par un Te Deum, il fut arrêté qu'il serait chanté dans la cour de la Casaubah.

Je ne sais pourquoi on ne choisit pas la grande mosquée ; le lieu eût été plus digne et on eût prévenu ce qui arriva plus tard ; d'ailleurs ce

n'était point la première fois que Jèsus-Christ avait été adoré sous les mêmes voûtes n'aguère remplies des enfans d'Allah.

Quoiqu'il en soit on ne songea à l'autel qu'au moment de dire la messe; on l'improvisa comme on put avec des caisses à cartouches, mais ses bases furent mal assises et coûtèrent une chûte au vieil aumônier, et à l'un des sapeurs présens. La pompe militaire qui devait entourer l'autel fut commandée à l'instant du service divin; en un mot, il semblait qu'on procédât à une vaine formule et seulement pour dire à l'Europe, comme autrefois don Jüan d'Autriche, à Lépante : « Les rives mahométanes ont entendu les louanges du dieu des chrétiens. » Il y avait peu de fidèles à la cérémonie, j'ignore si l'armée de terre en était instruite, ce que je sais, c'est que la flotte n'en avait entendu parler. Je tiens ces détails d'un officier de marine témoin de la fête, et je craindrais d'exciter une hilarité déplacée, en racontant les incidens vraiment singuliers de ce Te Deum africain. On m'a assuré que les assistans firent de grands efforts pour ne pas rire, surtout lorsque l'aumônier et un chantre inconnu luttèrent un moment et chacun de leur côté, sur l'intonation classique de l'hymne des victoires.

Tandis qu'à la Casaubah on comptait les trésors, les drapeaux, le nom des héros à récompenser;

que le dey, résigné comme un cénobite, plaidait auprès du général en chef ses royales prétentions pour lui et sa suite, la grande cité d'Alger dormait paisible, comme si l'événement de la veille se fût passé dans l'Indoustan. Les Turcs paraissaient fort peu dans les rues; on délibérait ailleurs sur leur translation dans l'Anatolie, et ils espéraient..... Le juif trafiquant, vendait l'armure et la sale dépouille du vaincu à vil prix; enfin, le bédouin sauvage fixait ses nouveaux maîtres avec le regard stupide du chameau. Quelquefois un maure, à l'aspect d'un Français, lui criait à tue tête *thali*, *thali*, qui signifie ami; ou bien croisant ses mains sur la tête, il prononçait avec une emphase comique, *Françous boun*.

Aucun assassinat n'a marqué les premières journées de notre occupation; quand nous disons aucun, nous ne voulons point y comprendre la juste vengeance d'un Turc, frappant un soldat à mort au moment où il abusait de sa compagne. Dieu, Mahomet et la femme, forment la Trinité du mahométan; malheur à qui touche aux trois objets de sa croyance.

Maintenant on me demandera quels seront les avantages de notre conquête? Ce qu'est la ville d'Alger? Uu mot sur ses habitans? Enfin l'importance agricole et industrielle de ce pays? Si nous faisions un livre avec des livres, il serait trop facile

de répondre à ces diverses questions, il n'en est plus de même lorsqu'on se pique de n'admettre que des notions positives. La ville d'Alger, telle que nous l'avons vue en 1819 et en 1830, est une cité orientale dans sa primitive acception. On a tout dit sur ce qu'elle renferme, lorsqu'on a parlé de ses innombrables maisons à terrasses, construites avec des matériaux fragiles et sans aucun espèce de goût. Le genre mauresque des premiers maîtres de la régence est toujours le mode de prédilection; le palais de la Casaubah n'est lui-même qu'une représentation parfaite de ce genre d'architecture. Les rues sont étroites, sinueuses, irrégulières et permettent à peine à deux piétons de circuler sans contact, ce qui explique la réclusion des Européens dans leur demeure au moindre soupçon de peste. Les rues montantes et pavées en cailloux anguleux, font le désespoir des pieds délicats et des poitrines faibles. Des maismes tantôt fétides, tantôt à odeur de rose ou de tabac levantin, s'exhalent de toutes parts, et une cohorte de chiens marrons, frottent leur sale museau contre les vêtemens du voyageur. Ici la femme est rarement aperçue ou si elle paraît dans un bazar, tout son corps enseveli sous des étoffes mal ajustées, dérobent à tous les yeux la moindre forme féminine capable d'éveiller un sentiment de concupiscence. Comme dans tout l'empire Ottomen, la femme est sévèrement gardée et

se contente de plaire à son seigneur et d'exercer sous sa garde et sous une triple geolière, le doux emploi de mère. Néanmoins les intrigues galantes ne sont point rares et pourtant si elles sont découvertes, le terrible sac du fellah menace d'engloutir sous les eaux les malheureuses délinquantes. J'ignore comment une correspondance pouvait être entretenue entre une odalisque du dey et un maure d'Alger, cependant on a trouvé parmi les objets d'un nécessaire de femme dans la Casaubah, une lettre d'amour, par laquelle un rendez-vous était accordé pour la nuit qui précédait notre occupation. Les juives seules ont conservé le droit de paraître en public non voilées. C'est dans le quartier de leur nation qu'on trouve des lieux de débauche, où non seulement on peut y étudier la lasciveté judaïque des filles du Jourdain, mais encore des algériennes émancipées que la soif de l'or ou l'érotomanie endémique dans la régence, conduisent mystérieusement à ces rendez-vous. Une grande prudence doit présider de part et d'autre à ces infractions à l'ordre moral; la police turque constamment aux aguets ne laisse jamais l'occasion de surprendre des femmes ou des hommes en flagrant délit. La mort pour la femme en cas de conviction juridique, et la réclusion et une forte amende pour celui qui a été surpris, achèvent le cercle des peines qui frappent à Alger l'Européen qui convoite le fruit dé-

fendu. Du reste la maladie vénérienne s'y présente sous les plus hideux symptômes, et les juives sont de temps immémorial le foyer où s'est conservé dans son antique laideur, le fléau qui dès l'aurore de son apparition moissonna des têtes couronnées.

La ville d'Alger ne renferme donc rien de curieux, sinon le spectacle d'une immense cité où Turcs, maures, couloglis, juifs, Européens, vivent entassés dans des maisons où règne une opulence barbare à côté d'une dégoûtante misère. Mais la Casaubah? les remparts? C'est là que le lecteur attend peut-être de ma part une description renouvelée des Mille et une Nuits; il n'en est rien, et pour le mettre en entier dans nos confidences, qu'il vienne avec nous dans cette fameuse forteresse qui fit long-temps le désespoir des nations tributaires d'Alger, et dont les murs sont tombés devant nous, plus ignominieusement que ceux de Jéricho. On sait que la baie d'Alger est découverte, au point que la ville semble occuper un rivage ouvert à tous les vents; ce n'est qu'à proximité du phare, qu'une darse étroite, en grande partie ouvrage de l'art, s'ouvrit pour recevoir le canot qui nous portait à terre. Je descendis à un quais élevé qui borde, en manière de ceinture, la coupe circulaire de la darse, et l'endroit où j'abordai fut précisément la porte d'entrée de l'immense batterie littorale, où gisent des ca-

nons d'un calibre qui n'existe nulle part. Je marchai long-temps sous la voûte massive que protège contre un bombardement facile par mer, ce double rang de bouches à feu, dont la puissance avait été inutile par suite de notre détermination à attaquer lion du môle. Les curieux avec qui j'allais de compagnie mesurèrent l'énorme pièce de canon, dont les écrits des voyageurs ont parlé, comme d'un épouvantail inévitable pour quiconque tenterait l'approche de la ville sous pavillon ennemi; on lui reconnut, vingt-deux pieds de longueur : il paraît que les dangers attachés à sa détonation, empêchaient les Algériens d'en faire usage. Tous ces canons, soit en fer ou en bronze, sont devenus le fruit de la conquête et appartiennent à la France; ce sera le seul butin sur lequel l'avidité expoliatrice n'aura point étendu ses insatiables mains. A l'heure où nous visitions les batteries du port, elles avaient été métamorphosées en casernes pour nos troupes, et un régiment campait aux pieds et sous les affûts du canon ennemi. En longeant les quais nous aperçûmes quelques magasins, dits de la marine, où étaient entassés les divers agrès des navires existans dans le port. Ceux-ci n'étaient ni nombreux, ni armés, ni en bon état. Nous y reconnûmes la frégate réparée jadis dans l'arsenal de Toulon, et dans un tel délabrement, qu'il fut jugé impossible de la remettre à flot. Quelques

petits navires susceptibles de reprendre la mer allaient entrer en armement; on y procédait lors de notre séjour avec activité; l'on doit au chef des forces navales, de les avoir vus en même temps que le trésor de la Casaubah, dans la rade du port de Toulon.

Enfin nous terminons la tournée de la darse d'Alger; une porte se présente à nous, c'est la porte dite de la Marine, nous la franchissons et nous voilà dans la principale rue de la ville, marchant au pas l'un derrière l'autre, faute d'un espace nécessaire pour aller de front, suans, haletans, et bien résolus de supporter les contrariétés de la route, pourvu que le prix de nos fatigues fût enfin une heure de délassement dans le palais de la Casaubah. Les boutiques de barbiers, des *cafedgy*, étaient seules ouvertes; lorsque nous passions devant des Turcs fumant leur chibouque et accroupis, j'examinais leur jeu de physionomie; jamais il ne m'a été possible de saisir un sentiment intérieur de mépris ou d'indignation. Ces impassibles Musulmans n'avaient pas même l'air de nous apercevoir, mais si nous leur demandions le chemin de la Casaubah, une indifférence affectueuse dirigeait le geste par lequel ils nous mettaient en route. Enfin après avoir gravi la pente rapide qui nous conduisait au but, une porte massive, sans nulle apparence de majesté

orientale, arrêta nos pas ; une garde française a l'ordre de ne laisser pénétrer que les officiers de l'armée ; nous réclamons ce privilége, il nous est accordé, et nous foulons en curieux les parvis de l'acropole algérienne. Qu'on se représente une vaste enceinte bâtie sur le versant littoral d'une colline, d'une forme irrégulière, d'autres diraient octogone, ceinte à l'extérieur d'un mur épais, bardé de canons qui battent la mer, la ville et la campagne, et l'on aura une première vue de cette royale prison. Si l'on pénètre plus avant, on monte par un escalier en marbre et l'on arrive à une cour assez peu spacieuse, quadrilatère, qui correspond aux galeries intérieures des deux étages de l'édifice. On voit que c'est encore le genre d'architecture mauresque que nous rencontrons dans la Casaubah. Du reste rien de grandiose ni susceptible d'une description emphatique ; ils mentiraient ceux qui oseraient embellir de quelques charmes poétiques, un lieu peu fait pour les inspirer. Vers le milieu de la cour une fontaine et un rang de vasques surmonté d'un croissant, inondent jour et nuit un bassin en marbre d'une eau limpide, et rafraîchit sans cesse l'atmosphère embrasé de ce lieu. Vis-à-vis la fontaine, une partie de la cour se trouve transformée en galerie par un plafond, celui-ci circonscrit une salle qui se déploie en carré allongé ; c'est là que le dey tenait son divan. Des

tapis de Perse, des coussins moëlleux, une estrade ornée à l'orientale, des glaces de Venise, en un mot c'est là que le chef de la régence étalait, aux ambassadeurs de toutes les majestés qui ont traité avec lui, la pompe éclipsée de sa magnificence. Il n'est point indifférent de consigner ici, que le dey avait pour cet endroit du palais une prédilection particulière; le fameux coup d'éventail tomba du haut de ce divan et fut le motif de la guerre que nous lui avons faite, si tant est qu'un motif si peu digne d'une guerre sanglante, ne puisse être assumé sur une cause plus juste et surtout plus nationale. Mais ce n'est point ici le lieu d'établir ce que nous savons à ce sujet. La salle du trône, qu'on nous passe cette expression, est percée de quelques fenêtres destinées à éclairer les caveaux où les Plutus de la régence entassaient leurs monceaux d'or et d'argent. Ce trésor dont on a tant parlé, était renfermé dans des caisses, la plupart ouvertes, et consistaient en monnoies d'Espagne ou en lingots d'argent : on n'a trouvé qu'un seul culot en or d'une valeur de cent trente mille francs environ. A l'heure du déménagement du dey, il paraît qu'on avait enfoncé les caisses et c'est à cette circonstance qu'il faut attribuer quelques ceintures trouvées, remplies de quadruples et dont l'abandon sur place atteste la terreur dont furent saisis les pillards, lors de notre entrée dans la Casaubah.

Du reste les caisses ne renfermaient point la même monnoie; les mahmoudins, les sequins de Venise étaient mêlés avec les quadruples et témoignaient peu en faveur du prétendu ministre des finances. C'est dans la cour du palais qu'on trouva les autruches d'Afrique, dont trois iront incessamment au Musée de Paris. Elles n'ont point été déplumées par les Français, ainsi qu'on l'a écrit; au contraire les vaincus les ont ainsi défigurées pour leur enlever la beauté du plumage, ils les auraient inévitablement tuées, si leur croyance réligieuse ne leur imposait pas la défense de verser sans motif le sang d'un animal.

Avant de monter aux galeries du premier étage, nous visitâmes la mosquée particulière du dey; tous les ornemens en avaient été enlevés, on voyait encore quelques lampes sans valeur, naguères perdues au milieu des plus remarquables, ciselées par les premiers artistes de l'Italie et dont le souverain s'est emparé comme faisant partie de sa propre fortune. Rien de remarquable n'arrêta mon attention dans ce lieu dévasté; on nous désigna une sorte de chaire élevée comme étant le lieu d'où le derviche hurleur faisait entendre ses bruyantes psalmodies.

Nous arrivâmes au premier étage par un escalier sombre et étroit; nous longeâmes la galerie occupée par le général en chef et son état-major; les fenêtres

des divers appartemens qui y aboutissent, sont ou somptueux et habités ou mesquin et délaissés au premier arrivant. On raconte que dans l'un d'eux un officier voulant contrefaire la gravité indolente du pacha, à l'aspect d'un superbe divan, s'y étendit et enfonça son corps dans l'édredon ; quelle ne fut pas sa terreur, lorsque de son oreiller il vit sortir un jeune tigre qui fit mine de venir le caresser! Il changea sa couche pour un brillant fauteuil à bras, cette fois ce ne fut plus un tigre, mais un lion apprivoisé qui vint frotter sa crinière contre sa chaussure et son vêtement moins moëlleux, il est vrai, que celui du dey. Du reste le tigre de Nubie, pris jeune et courbé au servage devient aisément souple et bon; il faut toutefois éloigner de son odorat ou de sa langue, le goût et l'odeur du sang. Les effluves de ce fluide suffiraient pour éveiller l'instinct sanguinaire de cet animal, fût-il en servage depuis dix ans.

Nous ne parlons point du harem, vu que nous avons peu de notions sur le gynécée du sultan algérien; ce que nous en savons, sera mieux placé ailleurs. Les chambres des femmes ne furent point respectées ; la monomanie accidentelle du pillage, plutôt que la curiosité, poussa dans leur vestiaire, officiers, soldats, valets et tous ceux qui, entrés les premiers, ne voulurent point rester froids contemplateurs d'une illégale usurpation. On y trouva

des chiffons précieux et des parfums en abondance venus des fabriques françaises. Il y avait nécessairement des cachemires... Qui les a eu? Je l'ignore; une scène fort scandaleuse a circulé à ce sujet dans l'armée, attendons que le temps prononce l'arrêt du coupable ou l'absolve. Quelques domestiques ont montré leur butin à des acheteurs, j'ai vu les oripeaux de ces dames et j'avoue qu'il ne vaut pas la peine de charger les pillards d'une iniquité.

J'ai parcouru la deuxième galerie avec autant de zèle que la première : rien ne m'a souri ; des marches étroites, ici une chambre spacieuse, là un caveau, plus loin une latrine, ailleurs un réservoir et un vaisseau en miniature ; l'odeur de la rose, du jasmin, à côté des émanations les plus infectes, voilà le tableau de nos observations. Enfin notre *cicerone* nous plaça sur le belveder du dey, là où naguère ses yeux égarés sur les flots, suivaient avec mépris les évolutions de la flotte française, n'osant affronter ses canons et reprenant le large à quelque distance de la plage. Le dey ne concevant rien à cette manière de guerroyer, croyait devoir attribuer à la lâcheté, les différentes manœuvres d'un blocus. Il comparait nos vaisseaux aux prostituées de notre capitale, dont les allures cyniques tentent le passant ; comme elles, nous allions, disait-il, à portée de sa vue, lui montrer la poupe de nos frégates, etc. Il a toujours souri de pitié

en voyant les croiseurs : « Leur patience, a-t-il raconté naïvement, était devenue un proverbe dans la Casaubah : un seul m'a inquiété, m'a fait du mal et aurait pu m'en faire davantage ; c'est durant le terrible hiver de 1829, que sa frégate n'a cessé de m'offusquer ; je me suis fait dire son nom mais je l'ai oublié. » Je voudrais bien pouvoir citer ce nom, l'amitié ne l'oubliera point ; dans un narré de faits tout récens, il serait prématuré de citer les acteurs, laissons à l'histoire contemporaine le soin de les placer dans leur vrai jour parmi les événemens qui les ont signalés à son burin.

Nous ne vîmes point au Belveder le fameux télescope de Delbar, à l'aide duquel Hussein perçait les moindres détails d'un horison lointain. Il est probable que la France héritera de cet instrument et qu'un jour nos compatriotes seront appelés à en apprécier les avantages. Enfin les jardins du dey ont dû attirer l'avide curiosité du voyageur ; je les ai parcourus en fumant un chibouque et à l'heure du jour où un jardin nous apparaît toujours sous des couleurs bien plus séduisantes que durant l'ardeur du midi : et bien ce n'est encore qu'une pâle copie des mille inventions de l'art horticultural, et il est rare en France, qu'un propriétaire riche n'ait pas un jardin qui rivalise avec avantage contre les fourrés de jasmin de la Casaubah. On

m'a dit que, hors des murs d'Alger, le dey possède en ce genre quelque chose de remarquable; je le crois, je l'ai vu cent fois à l'aide d'une lunette, seulement je ne l'ai point visité. Voilà la ville d'Alger, telle que nous l'avons vue. Sans nul doute sa description exigerait des détails plus étendus, il nous eût été même facile d'imiter les voyageurs, qui ne font point grace aux contemporains de la moindre émotion qui les saisit sur la terre étrangère; mais nous n'écrivons point un voyage, et à ce titre nous renvoyons les lecteurs aux divers traités qui ont considéré cette régence sous un point graphique.

Maintenant nous voudrions relater les transactions passées entre le général en chef et Hussein dey; nous ignorons quelles furent les formes de cet ultimatum dont nous ne pouvons juger que par les résultats. Ont-elles eu leur entier complément ou bien les a-t-on méconnues? Quoiqu'il en soit, il paraît qu'il fut stipulé à part, comme condition première, la translation du dey hors de ses états et dans une contrée qu'il désignerait à son choix; ensuite, pour éloigner de la régence tout sujet capable de susciter une révolte, il fut arrêté que les Turcs existans seraient déportés à bord des vaisseaux de l'état, d'où ils feraient voile vers le port principal de l'Anatolie. Parmi ces derniers, les janissaires sont effectivement les plus à crain-

dre ; recrutés dans une lie mahométane qui afflue dans la vaste cité de Smyrne, ils viennent à Alger dans la garde du dey ; ils exercent tous les emplois civils, militaires, usurpent le monopole des métiers les plus lucratifs, et réunis en corporation, leur puissance opposée à celle du souverain lui conteste souvent son pouvoir, prononce sa déchéance, et nomme à sa place celui d'entr'eux qui réunit les suffrages. Vous reconnaîtrez aisément un Turc dans les rues d'Alger de toutes les castes circoncises, à son port colossal et orgueilleux, au luxe vain de ses armes, à l'espèce de suprématie qu'il exerce partout où il respire à côté d'un homme qui n'est pas comme lui descendu de la race du prophète. Un froncement de son sourcil anéantit la moindre prétention du maure, et malgré que la politique ou l'esprit de prosélitisme aient fait d'un raïas son coréligionnaire, sa vanité orientale met un monde de séparation entre l'obscur africain et le fils aîné du Croissant. Un seul peut-être opposera ses prétentions ; celui-là, roi de sa tribu, chef de religion ou scheik, quoique issu d'un sang maure, ne saurait être entouré de trop d'honneurs, trop respecté ; c'est lui qui maintient sous la verge de l'obéissance, les peuplades turbulentes et opprimées de la régence ; c'est lui qui prêche et théorise le servage ; c'est lui enfin qui traîne au combat les pauvres bédouins que son éloquence a fana-

tisé. Certes, de tels hommes ne sont point à dédaigner, et le despotisme d'un souverain pèse d'autant plus sur les peuples, sans crainte de réaction de leur part, que les scheiks, quels que soient les noms qu'on leur donne, sont enchaînés par les faveurs de toute espèce à la cause du souverain qui les emploie. C'est dans l'intérieur du pays qu'on rencontre les scheiks dans tout l'éclat d'une puissance illimitée; un esclave chrétien n'étant point une prise de bon aloi dans la ville d'Alger, parce que fort souvent les réclamations des consuls ou la fuite en éclaircissent les rangs, c'est dans les bagnes de ces despotes ultramontains qu'on les envoie. A part ces haut dignitaires dont le nombre est borné, les Turcs commandent partout à l'humble maure, qui du reste se croit fermement pétri d'une argile moins pure que celle de son maître. On a souvent parlé de franchise et de loyauté turque, de la fidélité des contrats qu'on passe avec un Musulman, de son scrupule religieux à tenir ses promesses; un portrait aussi pompeux mérite en effet d'être rapporté aux lieux où j'ai pu le voir reproduire. Le Turc d'Alger ne peut être comparé aux vrais croyans de Smyrne ou de Stamboul; il n'existe entr'eux aucun point de contact sinon une haine inextinguible pour le nom chrétien. Le Turc d'Alger est avare, cruel, jaloux, vindicatif et voleur. Son ignorance est profonde et sa domination

absolue. Il convoite tout ce qui n'est pas à lui et toutes les voies pour l'obtenir sont bonnes ou faciles. Voyez comme l'Arabe a été dépouillé de ses possessions? Y a-t-il aux environs d'Alger le moindre site remarquable par sa verdure ou sa fraîcheur qui appartienne à son ancien maître? Non..... L'air qu'il respire et un peu de place au soleil, voilà ses possessions! Le regard inquisiteur du Turc le suit partout, et comme si la religion qui l'a nommé son frère n'était qu'un motif toujours renaissant d'oppression, il cherche à le surprendre enfreignant les avis donnés par le prophète. Malheur au maure qu'un Turc a rencontré buvant la liqueur défendue; s'il l'a trouvé ivre, son sort est inévitable : on connaît les moyens expéditifs de leur justice et certes leur administration n'est point retardée par les préambules judiciaires. Ils composent à eux seuls la caste aristocratique de la nation, comme ils ont tout envahi, ils ont aussi tout à défendre, et à ce titre, il doivent être considérés comme les premiers soldats du pays. Leur bravoure n'est point équivoque, et il n'a pas tenu à leur courage, à leur résistance héroïque pour que nous fussions repentans d'une tentative d'invasion. Aujourd'hui qu'ils sont vaincus et désarmés, ils sont encore les mêmes hommes et reprendraient les hostilités, s'ils apercevaient le moindre doute dans les chances

d'un engagement. Cette dernière considération était trop importante pour la dédaigner et repousser au loin les brandons d'une guerre nouvelle, c'était à la fois assurer la tranquillité momentanée du pays et la garantie de sa possession. Il fut donc résolu qu'on embarquerait sur des vaisseaux désignés ad hoc, tous les Turcs de la régence en âge de porter les armes ou ceux qui par caractère auraient été reconnus capables de devenir les promoteurs d'une rébellion. Dans un tel conflit de positions diverses, on ne put songer à travailler un premier choix de déportés; le hasard seul distribua les ordres de départ et l'on traqua vers la marine un chargement de mahométans, qui n'avaient d'autre tort hors celui d'avoir été vaincus. Leur froide impassibilité contrastait avec l'état déguenillé de leur personne, et ces hommes à qui l'on avait tout ravi n'avaient pas même l'air de s'en être aperçu. Si cette indifférence n'est autre qu'un dédain mal fondé pour des êtres qu'ils méprisent, j'avoue que ce combat de l'ame qui impose silence aux démonstrations extérieures de la douleur morale, constitue à mes yeux un chef d'œuvre de vanité humaine. Du reste en ce genre d'études, j'ai vu des caractères corses qui m'ont bien plus étonné.

En même-temps qu'on transportait sur plusieurs vaisseaux les trésors de la régence dont

on pouvait disposer, on entassait sur d'autres les malheureuses familles turques qui se trouvaient comprises dans la fatale liste de proscription. Aucune scène d'émotion ne marqua leur passage de la terre d'Afrique dans l'embarcation qui devait les conduire à leurs bords respectifs. L'œil sec, la physionomie paisible, voilà ce qu'ils livraient à l'observation fatigante de leurs nouveaux maîtres. Ceux qui avaient des femmes légitimes, des enfans, témoignaient quelques craintes soit du mal qui pouvait leur advenir durant la traversée, soit des indiscrets cherchant à saisir le moment où leurs femmes découvertes pourraient les désabuser sur la beauté ou la laideur de leur figure. Si la jalousie ne dort point, on pourrait dire aussi qu'elle est infatigable; on a vu des Turcs chargeant leurs femmes sur les épaules et dans cette bizarre attitude, venir sur le pont du navire leur faire respirer l'air frais du soir. Toujours voilées et toujours surveillées, ces malheureuses créatures ont eu la plus forte part dans la distribution des revers. Du reste on n'a fait aucun effort pour les chasser de la régence; elles n'ont obéi qu'à leur devoir d'épouse et de mère.

On raisonne sur les choses d'autant plus mal que les passions nous les montrent sous des couleurs négatives de leur vrai sens. Les femmes d'Alger, du fond de leur retraite, ont cherché à connaître les

motifs de la guerre que les chrétiens ont faite dans leur pays. Croira-t-on qu'elles sont fermement convaincues que la renommée de leur beauté et le but de leur enlèvement à main armée, a seule mis nos guerriers en campagne. Du reste, religion, mœurs, fables, sont identiques dans toutes les contrées sur lesquelles la main d'Allah étend son empire. On conserve encore en Egypte le souvenir de cet homme terrible, qui commandait à une armée plus nombreuse que les grains de sable du désert, et qui traversa l'Océan pour venir enlever à son maître, l'esclave la plus belle qui fût jamais. Ce conte digne des Mille et une Nuits, est encore de nos jours ce que savent les odalisques des premiers harems de l'Egypte, sur Napoléon Bonaparte si bien nommé par les ulémas, le sultan du feu.

Le décret de la déportation ne put recevoir toute son extension; un grand nombre de Turcs prirent la fuite et furent sans doute chercher asyle à Constantine, ville considérable et distante d'Alger, dont le bey, redoutable à tous ses voisins, menaçait les vainqueurs d'une résistance opiniâtre. D'autres restèrent cachés dans les tanières infectes de la ville où il est si facile de dérober sa présence à toutes les investigations possibles. Un jour les uns et les autres seront des fermens de rebellion, et si la tolérance des vainqueurs n'est point remplacée

par le système de crainte et de justice que Bonaparte déploya si énergiquement contre les révoltes du Caire, on verra surgir de ces antres ignorés, les énergumènes fanatisés à la tête de leurs séides, marcher à la vengeance et l'assouvir sur les vainqueurs. On croit trop légèrement à l'extinction complète de la domination turque en Afrique; elle y avait pris de trop profondes racines, pour que vingt jours de marche et quelques victoires trop promptes pour trop nous en énorguillir, puissent l'avoir déracinée. L'hydre renaîtra, malheur à ceux qu'on n'aura point prémuni contre son attaque. Franchise, loyauté, générosité sont des mots inconnus aux adeptes de Mahomet. Abattu sur un champ de bataille, il accepta le pardon, mais c'est dans l'espoir de vous en faire repentir un jour. Sa maxime est de tuer son ennemi, vu qu'un ennemi décapité n'est plus à craindre. Épargné par un chrétien, il croit que cette exception est un hommage rendu à l'xecellence de sa nature et que le rayon de la gloire d'Allah qui brille sur son front, éblouit et confond l'audace des chiens de chrétiens qui en voudraient à sa tête. En voilà assez sur la caste turque de la régence: on peut déduire de ce que nous en avons dit, deux faits principaux, 1° celui de son inutilité comme élément de la prospérité industrielle ou agricole du pays; 2° celui du gouvernement établi dans ce pays.

qui après tout, est le seul qui pût garantir aux Turcs l'existence et la propriété. Ici comme ailleurs le peuple est le plus fort par le nombre, mais comme nulle part il n'est plus opprimé, nulle part aussi sa force morale est moins inerte. Il n'y a donc réellement de plèbe en Afrique, que cette masse d'indigènes ou devenus tels par leur séjour et qui n'appartiennent point à la cathégorie turque. Ce n'est point ici le lieu d'établir l'histoire des races diverses et nomades, qui promènent leur vie errante sur toute la surface de ce royaume. A part quelques exceptions fort rares, elles n'ont de commun avec leurs oppresseurs qu'une même religion, encore un dogme absurde de servage pèse-t-il de tout son poids sur les indigènes convertis. Leur constitution physique est elle-même différenciée par les caractères constans des races dont ils sont primitivement descendus. Les races croisées, assez communes dans la circonscription territoriale d'Alger, deviennent infiniment rares quand on avance dans l'intérieur du pays. Leur crane est plus élevé et moins large que celui du Turc ; leur physionomie allongée, mobile, porte de bonne heure l'empreinte des passions sauvages ; leur profil a quelque chose de plus classique que celui de leur maître, et rappelle souvent celui des belle têtes de la Grèce. Le vieux père qui venait tous les jours visiter son fils blessé aux ambulances de Turreta-

Chica, n'eût pas été indigne de donner à la peinture le profil d'un héros troyen. En général la teinte appalie et brune de la peau, une figure rude, animée, portant les reflets du soleil d'Afrique, rappellent souvent les signes physiognomoniques du Corse des montagnes du Fiù Morbo. Le tronc et les membres sont maigres, déformés par les saillies des muscles, dont l'exercice forcé dessine les reliefs extérieurs d'une manière pittoresque. A ce sujet nous dirons encore que leurs extrémités inférieures sont remarquables; elles sont effilées, parfois tout d'un tenant. S'il existait une classe d'hommes sous le nom d'échassiers, je ne balancerais pas à les offrir comme en étant un type parfait. Leurs longues courses dans les sables du désert, rendraient-elles raison de cette disposition anatomique?

Ainsi que nous l'avons exprimé ailleurs, ces hommes ont une organisation cérébrale qui ne repousse point l'idée d'un perfectionnement moral; y parvenir à l'aide des institutions sociales, est un problème que les siècles et leur persistance peuvent seuls résoudre, l'esclavage les a dénaturé. Toutefois on aurait tort de dire qu'ils forment des êtres à part, incapables de démêler le juste de l'injuste, nous pourrions citer quelques exemples qui nous forceraient d'admettre le contraire. Contentons-nous d'un seul. Après la journée du 19, plusieurs

tribus arabes, convaincues de leur impuissance, se retirèrent dans l'intérieur; les plus rapprochées du littoral conçurent qu'il était de leur intérêt de traiter avec les vainqueurs, et plusieurs d'entr'elles vinrent déposer aux pieds de leurs nouveaux maîtres les conditions de paix. Non loin de Matifou une ou deux tribus ennemies, vinrent trouver un général dans sa tente et lui tinrent le langage suivant : « Vous êtes les plus forts, vous serez bons et justes, nous voulons devenir vos sujets; nous avons été témoins de vos victoires, de votre courage, rien au monde ne saurait résister à tant de valeur. Les Turcs sont en fuite, en venant vers vous nous avons trouvé en chemin ces troupeaux qu'ils ont abandonnés; ils vous appartiennent, daignez les recevoir. » Les chefs de tribus parlaient ainsi, lorsqu'un hourras lointain annonce aux Français l'approche d'un corps ennemi qui vient fondre sur eux. Le général crie aux armes, mais les chefs arabes demandent pour eux seuls l'honneur de repousser cette alerte. Soudain ils montent à cheval, volent avec leurs cavaliers au devant des Turcs, les mettent en fuite, et reviennent de nouveau sous la tente du général, stipuler les conditions d'un traité de paix. Voilà un fait récent qui prouve d'une manière péremptoire qu'une pacification durable de la régence, pourrait nous assurer la libre possession d'un pays où

nous sommes entrés naguère en conquérans. Pour cela il faudrait exécuter ce que nous avons dit dans les proclamations que l'on a jetées dans les diverses tribus, savoir que notre intention était de les délivrer du joug des oppresseurs. Pour cela faire, il ne faut pas être oppresseurs nous-mêmes. Il faut s'occuper avant tout d'un mode de gouvernement dont les bases ne soient ni déshonorantes, ni trop onéreuses pour les nouveaux sujets. La foi punique ne trompe personne, et quelques jours suffisent au moins clairvoyant pour démasquer l'imposture d'une concession mensongère. L'Arabe raisonne ses intérêts et il est d'autant plus confiant qu'on ne l'a point trompé. On se rappelle qu'il est venu de lui-même dans la presqu'île de Sidi-el-Ferutch, offrir à nos soldats ses légumes, son lait et son troupeau. Un jour n'ayant point trouvé à vendre ses moutons, il les déposa dans un bivac, disant aux grenadiers qu'il viendrait les reprendre le lendemain, pour chercher ailleurs à les vendre. Ces traits de caractère ne doivent point échapper à ceux qui sont appelés à la coopération du grand problème de la régence colonisée.

Le chef de tribu est pour l'Arabe le dieu mortel au nom duquel il accomplit tous les actes de sa vie nomade. Maître souverain de quiconque respire sous les tentes de son village, seul il peut convertir à l'amour des nouveaux maîtres le troupeau de

bédouins qui vivent sous son patronage. De là, la nécessité politique de les considérer en hommes importans, indispensables au nouvel ordre de choses. Ils sont généralement expérimentés dans l'art de conduire les êtres qui les reconnaissent pour chefs.

L'Arabe est paresseux, vindicatif et cruel. N'attendez d'abord rien d'eux pour un service dont ils ne retirent aucun avantage, la crainte de la mort peut seule leur arracher un travail qui ne tourne pas au profit de la famille ou de la tribu. Son insouciance est satisfaite de la possession d'une tente, d'une natte, d'un bernous, d'un fusil et d'un peu de terrain qui lui donne le maïs de sa subsistance. Son pain dur, sec, noir et indigeste, si bien nommé pain d'esclaves, suffit à sa convoitise et s'il cherche les boissons fortes, c'est par un goût instinctif propre à toutes les nations sauvages. Le dey ne retirait pas grand chose de ces hommes abrutis, paresseux, que le soleil brûlant de l'Afrique plonge le jour dans une apathie invincible. Voici une conversation de Hussein dey, à bord de la frégate qui l'a conduit hors de son royaume : « Que ferez-vous, dit-il, d'un pays où un Turc coreligionnaire, ne peut parcourir un rayon d'une demi lieue sans courir quelque risque. — Nous le garderons pour le coloniser. — Entendons-nous, coloniser signifie à mes yeux deux choses, ou les gens du pays feront valoir pour vous le sol productif du climat,

ou bien il faudra que ce soit vous-mêmes. Or pour les Arabes n'y comptez pas, je n'ai jamais pu obtenir d'eux un tribut de bois à chauffer. Lorsque j'en désirais pour mon propre compte, il fallait avoir recours à une forte corvée choisie parmi les Turcs, qui s'en allait armée dans l'intérieur du pays, la couper dans les bois et me l'apporter. La crainte, les supplices auraient pu les soumettre à ma volonté, mais il fallait couper des têtes et c'était le moyen de fomenter des révoltes qui n'étaient jamais à l'avantage de ceux qui commandaient les mesures violentes. — Eh bien, nous laisserons les Arabes tranquilles et nous y enverrons des familles européennes qui seront chargées de cultiver le pays. — Très bien, c'est le seul parti auquel vous devez songer. Maintenant il y a encore une entrave, comment les ferez-vous respecter? Il vous faudra une armée bien nourrie, bien entretenue et forte de trente mille hommes, pour échelonner trente lieues de terrain. Vos mœurs et vos usages sont opposés aux nôtres, jamais un maure ne vous comprendra, lui qui n'entend rien hors le langage du sabre ; si vous joignez à cela un ciel de fer qui moissonne l'Européen dont on ne peut entourer l'existence de tout ce qui peut la lui conserver, vous aurez un très faible échantillon des avantages de vôtre conquête. » Telle fut l'opinion du dey en quittant son royaume, l'avenir nous

prouvera la vérité ou le mensonge de ses prédictions.

Avant de passer à d'autres détails arrêtons-nous un moment sur les motifs qui ont nécessité la translation des Turcs dans l'Anatolie. On donne comme avéré que par un article du contrat passé entre le dey et les vainqueurs, les sujets de la régence ne seraient inquiétés ni dans leur personne, ni dans leurs propriétés; mais à peine la ville se fut-elle rendue à discrétion, les circonstances forcèrent les chefs à stipuler d'autres clauses étrangères au traité. On croirait de prime abord à une violation de promesses, heureusement il n'en est rien et les Turcs seuls sont coupables de la sévérité des moyens que la prudence conseilla aux premiers généraux de l'armée. Connaissant la politique fallacieuse des Turcs et celle des Algériens en particulier, il était facile de prévoir les suites d'une indulgence par trop paternelle. Il ne faut compter sur aucun engagement avec les Turcs auxquels leur religion impose le mensonge et la fraude, toutes les fois que la force est insuffisante pour anéantir des chrétiens. A peine la ville est en notre pouvoir, que les vaincus cherchent à faire expier aux vainqueurs leur modération après la victoire. Nous avons dit que la ville d'Alger est un interminable dédale dont les détours tortueux et infects recèlent comme dans une fourmilière,

une race turbulente, cruelle et spoliatrice. Il était impossible de sonder ces retraites ignorées, où dans une sécurité profonde des milliers de conspirateurs tramaient peut-être l'extermination de leurs nouveaux maîtres. C'est effectivement ce qui avait lieu. Les premières scènes de la révolte des mameloucks, se représentaient non loin des casernes où nos soldats s'abandonnaient à la vigilance des chefs et à la bonne foi des Turcs. Comme dans la capitale de l'Égypte, plusieurs derviches fanatiques, inspirés par le démon de la vengeance, faisaient retentir les voûtes impénétrables des mosquées, d'une longue imprécation contre les infidèles, et paraphrasant le texte des proclamations écrites en turc et en arabe, que les Français avaient semées par tout le pays avec une profusion fastueuse, ils en déduisaient les conséquences les plus outrées contre la véracité hypocrite de ceux qui parlaient de désintéressement, en expoliant la Casaubah. La contagion du prosélitisme avait échauffé les têtes africaines, on songeait à nous surprendre, et comme il était urgent d'avoir une armée au dehors capable d'arrêter nos soldats échappés au massacre et cherchant à s'organiser en rase campagne, des émissaires arabes mandés aux diverses tribus, ameutaient contre nous des sicaires dans toutes les castes de la régence. On songea même à les approvisionner de munitions de guerre, et ce fut

par une sorte de miracle qu'on surprit des muletiers sortant des portes d'Alger, emportant dans l'intérieur des sacs de poudre enlevés à diverses poudrières dont le gisement dans la ville nous était inconnu. N'est-ce point répondre victorieusement par ces détails à ceux qui méconnaîtraient la justice de la déportation des Turcs, exécutée sans doute avec trop de précipitation. Mais qui pourrait condamner la sollicitude impatiente de ceux qui en ordonnèrent l'exécution? Le cas était grave, et l'instant décisif; il fallait frapper un seul coup, et ce coup devait faire avorter leurs abominables projets. Qui sait si un chatiment pareil à celui dont on usa envers les insurgés du Caire, n'eût pas mieux consolidé nos droits de conquête, qu'une indulgence impolitique, dont plus tard nous avons déploré les résultats!

Maintenant si nous rentrons encore une fois dans la Casaubah, nous aurons peu de choses à décrire. Les autorités militaires et administratives s'occupaient de deux opérations importantes après une campagne; l'une consistait à emballer les richesses pécuniaires et veiller à leur transport jusqu'aux embarcations des navires qui devaient les emporter en France. L'autre opération, non moins essentielle, avait pour but de faire passer sous le ciel natal, les victimes des batailles et ceux que l'épidémie du mal d'Alger avaient atteints. Les

vaisseaux armés en flûte furent désignés pour l'une et l'autre corvée; les trésoriers de l'armée devinrent les gardiens naturels des sommes déposées à fond de cale, et les médecins de l'armée navale eurent la mission pénible de soigner les nombreux malades de l'expédition. Pour ce qui concerne les trésors de la Casaubah, il est à remarquer que la marine n'eut aucune part dans les travaux de la commission destinée à en évaluer le montant. L'amiral en fit des représentations au général en chef de l'armée expéditionnaire, la réponse qu'il en obtint fut évasive et n'en confirma pas moins la décision tacitement prise, d'annuller une fois à terre les prétentions de la marine, quelles que fussent d'ailleurs leur justesse et leur désintéressement.

Les malades reçurent une direction différente; par suite de la reddition de la place, ils ne devaient plus aborder à Mahon, dont l'hôpital d'ailleurs était encombré, mais ils firent route pour Marseille et Toulon; il faut dire aussi qu'on comptait beaucoup sur l'influence du sol natal pour le prompt rétablissement des malades. Quant à ceux-ci et à leur position dans les lazareths de Marseille, nous ne pouvons en parler que sur des oui dires; il paraît qu'ils y ont été très bien accueillis, surtout si nous comparons leur mortalité actuelle à celle observée sous le ciel africain. Les matelots

atteints du mal d'Alger purgèrent leur quarantaine à Toulon, soit sur leurs bords respectifs, soit dans l'étroite enceinte de l'hospice de Saint-Roch, et lorsqu'ils furent admis en libre pratique, ils furent évacués dans le magnifique hôpital qui s'est élevé depuis quelques années sur les ruines séculaires de Saint-Mandrier. Celui-ci, qui datait de l'ère des croisades, était destiné à recevoir les croisés malades opérant leur retour en France; il eût été philantropique en cette circonstance de consacrer au dix-neuvième siècle le rapprochement de ces deux époques, en ouvrant aux malades de la moderne croisade, l'établissement qui offre le plus de garanties d'un retour prochain à la santé.

Un autre genre de butin dont nous n'avons point parlé, consistait dans une nombreuse artillerie, fruit des rapines et des innombrables extorsions de la régence sur les peuples qui venaient humblement leur ouvrir des conditions déshonorantes de paix. Ici l'enfance et la perfection de l'art sont voisines l'une de l'autre et l'on pourrait, j'ose dire, suivre d'un clin d'œil les nombreuses épreuves par lesquelles sont passées la fonte et la forme des canons ou des projectiles. On cite entr'autres une pièce d'artillerie qui peut à l'occasion vomir la mort par neuf bouches différentes. La pièce dite Consulaire, ainsi nommée par la fin déplo-

rable du consul de France lors du bombardement de Duquesne, qui fut attaché à la bouche de ce canon et auquel on mit le feu, mérite une attention spéciale à cause de sa longueur extraordinaire. Il est indubitable que ce musée de Mars ne devienne un jour la propriété de la France; en lui d'ailleurs reposait cette magie d'épouvante que le royaume d'Alger propageait à distance sur la surface des deux mers.

Les curieux ont encore visité une pièce de forme particulière dont l'intérieur est carabiné. Le nombre total des pièces d'artillerie trouvées dans Alger, a été de deux mille, dont huit cent quatre-vingts étaient en bronze.

Il est temps de parler du dey d'Alger. Par suite des transactions passées entre le général en chef et le souverain barbaresque, il fut arrêté entr'autres clauses que celui-ci quitterait son royaume et qu'un navire de l'état le transporterait dans une contrée à son choix. Cette condition un peu dure fut stipulée dans un moment d'agonie politique de Hussein, ce fut même un dernier bonheur à son dernier jour, car déja abandonné des siens, il paraît qu'une émeute organisée par ses ennemis l'avait tellement déconsidéré, que les chefs du parti crurent sauver la régence en proposant au général Bourmont de lui porter la tête du dey, s'il consentait à sauver la ville du pillage et de l'occu-

pation. Ils furent éconduits au taux de l'atrocité de leur proposition, et menacés du mal qu'ils prétendaient éviter par ce meurtre, si les jours de Hussein venaient à être compromis. Le dey avait déja flatté son orgueil musulman d'une fin glorieuse, celle par exemple d'engloutir sous les débris de la Casaubah, son harem, ses trésors, lui-même et les Français qui seraient entrés les premiers dans son dernier asile. Il paraît que le mépris seul pour une race ignoble, indigne de l'avoir pour chef, changèrent sa résolution et dès lors il consentit à subir le joug du vainqueur, d'autant mieux que les avantages de son infortune suffisaient encore à embellir de quelques charmes son futur exil. Désormais fixé dans le choix du parti qu'il prenait, il rallia à la hâte les élémens épars de ce qu'il nommait sa fortune particulière, et l'on conçoit bien qu'ayant à sa disposition le trésor de la régence, il dût aussi grandir ses économies, qui étaient de quatre-vingt mille francs, d'une expoliation bien naturelle, puisqu'on lui en laissait les moyens. Sans nul doute beaucoup de bijoux ont suivi sa personne, d'autant qu'il était très facile de les soustraire aux inquisitions hostiles des vainqueurs. Il n'en fut pas de même de ses armes richement ornées. Dès l'instant qu'on le traitait en souverain, il se comporta de même, et l'on verra plus loin qu'il savait au plus haut degré les égards

que les têtes couronnées méritent dans leurs disgraces. Il faut en effet remonter bien haut dans l'histoire des rois proscrits, pour en trouver un qu'on ait entouré de plus de considération que le dernier dey.

Certes il méritait les égards qu'on lui prodigua. Jamais roi vaincu n'a montré autant de dignité, de sang froid et de cette philosophie caractéristique des hommes qui, au dire de Napoléon, sont carrés par la base. L'idée qu'il était seul malheureux dans sa défaite, le consolait de ses revers; car, disait-il à son divan, il est juste que le vainqueur s'empare du trésor de la Casaubah, ce trésor devait être le prix de la victoire. Ce qu'il m'importe de voir réaliser, c'est le traité conclu entre nous; il assure à mes anciens sujets l'inviolabilité de leur personne et de leurs propriétés. Après l'occupation de la Casaubah, le dey, retiré dans son palais de ville, fut mandé par le grand conseil de l'armée pour répondre à une espèce d'interrogatoire. Il comparut à l'instant; ses réponses aux diverses questions qui lui furent adressées, portaient les sceau de la franchise et d'une loyauté peu commune. Invité à choisir dans son appartement ce qu'il avait laissé de précieux et le trouvant déja dévasté, il se tourna avec gravité vers un aide-de-camp, et le pria d'accepter comme souvenir, le peu d'objets qui restaient encore à sa disposition. Lorsqu'il

lui fut permis de se retirer, M. de Bourmont le prévint qu'il lui rendrait sa visite. Le dey avec une expression touchante de grandeur lui répondit : « Je ne m'attendais point à cette déférence, mais si vous y tenez, laissez-moi le temps de faire porter chez moi un sopha, il me serait trop cruel de vous recevoir assis par terre. »

La frégate la Jeanne D'arc reçut la mission de recevoir à son bord l'ex-souverain et de transporter sur un point quelconque du bassin de la Méditerranée, Hussein et sa fortune. Il s'embarqua en souverain détrôné il est vrai, mais encore puissant au milieu des principaux officiers de sa cour qui, soit par dévouement ou par intérêt, briguèrent l'honneur de partager son infortune : le respect qu'il propageait à distance témoignait en faveur de son caractère, qui du reste a toujours été plus noble et plus loyal que celui de ses prédécesseurs. Si l'on se rappelle que Hussein avant son coup d'éventail ou mieux avant qu'il réclamât une dette peut-être légitime, était prôné par tous les journeaux européens comme le meilleur des janissaires promus au rang de dey, il paraîtra croyable à ceux qui ne l'ont jamais vu, que la nature l'avait pétri pour être supérieur aux êtres de son espèce.

Sans regrets, sans peur, sans émotion il monta à bord de la frégate française, accompagné d'une nombreuse suite. Cherchons à énumérer les prin-

cipaux compagnons de son sort. Au premier rang était Hedji Mehemet, frère du dey et chef des ulémas. Celui-ci homme froid et chef-d'œuvre d'apathie musulmane, à raison de sa parenté consanguine avec Hussein, ne pouvait occuper aucun emploi dans la régence; il fut toujours bon ami et loyal conseiller. Ensuite venait Ibrahim, aga égassi, gendre du dey, qui de simple gladiateur devint commandant des troupes. Cet homme jouissait d'un très grand crédit, tant à cause de son immense fortune que de son illustre alliance; plus riche que son beau-père, il était l'ame de toutes ses déterminations. C'est lui qui commandait à Staouli, c'est lui aussi qui détourna Hussein de venir se fixer en France, lieu d'exil qu'il s'était tacitement promis. Il est de fait qu'il a été fort impolitique de n'en avoir point fait un article du traité; outre qu'il était bon d'enchaîner au char de notre victoire un roi barbare, qui, dit-on, nous avait insulté, il était aussi utile, à l'instar des Romains qui en usaient ainsi envers leurs ennemis, d'apprendre de sa bouche les documens essentiels de son adminstration, les ressoursces de la régence et les moyens à prendre pour en coloniser une certaine étendue.

L'ancien ministre de la marine, nommé Mustapha, fut au nombre des serviteurs dévoués, son influence a toujours été aussi nulle que sa personne.

Il faut en dire autant d'un autre Mustapha, neveu du dey, qui grossissait de sa personne insignifiante la liste des futurs courtisans. Après eux venait le casnadar, autrement dit secrétaire et économe du palais. Cet homme type admirable des caractères les plus apathiques, n'a jamais poussé ses réflexions au dela de l'instant qui s'écoule, le passé, le futur, ne l'ont point occupé et quoiqu'il soit resté treize ans renfermé dans la Casaubah, sans communication assidue avec l'extérieur, je doute qu'il pût citer un jour de peine ou d'ennui ; il eût été digne de faire l'admiration des fakirs de l'Inde. Il n'en est pas de même d'un autre personnage fort important en Turquie, je veux parler du prompt exécuteur des ordres souverains, en un mot du bourreau ; vif, alerte, enjoué, il regrettait peu son métier quoiqu'il y fût passé maître ; il observait peu les préceptes du Coran et buvait du vin comme un damné. Il n'est point de bassesse qu'il ne fît à bord pour s'en procurer et oubliait sans peine le *pillaws* de ses commensaux, lorsqu'une invitation calculée à dessein l'admettait à la table des officiers ; il s'enivrait alors à faire honte aux païens eux-mêmes, et débitait des anecdotes fort indécentes sur les rites de sa croyance. Du reste il disait gaiement à ses Amphitrions que tous les métiers sont honorables quand on les remplit avec zèle et en homme capable. « Il y a quelques jours, disait-il, qu'un

geste de mon souverain eût suffi pour vous raccourcir, si mon gracieux maître l'avait pu et voulu. On a appris de lui que jamais Hussein n'avait assisté à une scène de décapitation ; c'était toujours loin de lui et hors de son palais que ces terribles exécutions avaient lieu. On sait que MM. Bruat, d'Assigny et leurs équipages échappés aux hordes du désert, ont été épargnés par le dey, alors que la population d'Alger démandait leurs têtes et que nous campions sous les portes de son royaume.

Enfin, après ces premiers dignitaires et suivant la hiérarchie de leurs grades, venait la compagnie des officiers de janissaires, qui formaient réellement la garde d'honneur du souverain. La portion féminine de la suite de Hussein, était aussi nombreuse que l'autre et non moins digne de remarque. Au premier rang il convient de placer la femme légitime du dey et trois concubines ; parmi ces dernières, il en distinguait une qui à ce titre devenait sultane favorite, et dont l'influence auprès du maître balançait avec avantage tous les autres pouvoirs. Elle avait été fraîchement introduite dans le harem, sa beauté, sa jeunesse, son esprit et son dévouement, en faisaient une vraie Mirza, et digne comme elle d'inspirer la glorieuse fin de son amant. Malheureusement pour la meilleure scène du drame, Hussein n'était point de force à mourir comme Sardanapale.

Dans un autre rang on voyait la femme d'Ibrahim, celle de Mustapha et leurs esclaves ; nous mentionnons à part la jeune fille du dey, portant le joli nom d'Eminé, si belle au dire des eunuques, que le plus dévot des vrais croyans ne l'eût point désavouée pour la plus parfaite des houris. Enfin plusieurs négresses servantes étaient reléguées dans un coin ; elles remplissaient divers emplois suivant leur capacité et restaient toujours dans l'appartement des femmes. Tel est le personnel de la nouvelle cour, c'est presque celui de l'ancienne ; quoique transplantée à bord de la Jeanne d'Arc, elle n'a point oublié un moment ses devoirs envers le dey, et celui-ci, toujours aussi absolu qu'au temps de sa puissance, n'a cessé une minute d'avoir le maintien et le langage d'un roi déchu avec quelque gloire. Parlons un instant de lui-même. Hussein est originaire de l'Asie Mineure et issu de parens obscurs. Il paraît toutefois qu'il savait lire, écrire et copier des chiffres, puisque jeune encore il avait servi à bord d'un navire marchand en qualité de secrétaire ou teneur de livres. C'est après plusieurs voyages que se trouvant à Smyrne sans emploi, il résolut de s'enrôler parmi les janissaires d'Alger, et vint à son nouveau poste avec le recruteur que la régence envoyait dans l'Anatolie pour y grossir le nombre de ses soldats.

Hussein se créa une nouvelle patrie dans cette capitale barbaresque, se maria et prit la profession de marchand de tabac, profession qui, pour le dire en passant, est fort lucrative et équivaut en Turquie à une bourgeoisie de haut parage. Les connaissances qu'il avait acquises en voyageant, son tact particulier dans le commerce avec ses égaux, son esprit conciliant et ses bonnes mœurs lui valurent, comme janissaire, l'amitié de tous ses compagnons d'armes. Si vous joignez à cela une force de corps et une bravoure partout avouée, on aura le complément de toutes les qualités qui lui valurent les suffrages de la masse et lui frayèrent la voie qui le guida plus tard à la première dignité du royaume. La caste des janissaires, prépondérante et oppressive, forme réellement un état dans un état, c'est elle qui nomme les deys par suite d'un vote individuel, c'est elle encore qui les fait descendre du rang suprême, et comme un roi déchu est un contresens moral et politique dans leur manière de voir, le cordon ou l'atagham font promptement justice d'un dey chassé, qui ne doit plus redevenir sujet dès l'instant qu'il a été maître. Hussein avait réfléchi sur l'instabilité des choses humaines, et pensant avec raison que la prudence et les prévisions sont les seuls moyens infaillibles de conjurer pour quelque temps les malheurs du rang suprême, il fonda son empire

par le sabre, et à la première émeute il menaça ses ennemis de vomir sur leur demeure toutes les foudres de la Casaubah, et qu'il régnerait encore sur des ruines plutôt que de céder à leurs turbulentes prétentions. A cet effet le palais de la Casaubah devint son habitation privilégiée et dieu sait combien de fois les murs impénétrables de cette royale prison, ont préservé sa personne dela même mort que ses prédécesseurs. On ne le voyait qu'à distance et néanmoins l'œil toujours fixé sur les intérêts de son peuple, il ne cessa durant sa captivité volontaire, de veiller aux devoirs que lui imposait sa dignité. Entouré de personnes auxquelles il était lié par le sang ou une longue fidélité, c'est avec l'aide de leurs conseils qu'il entretint si longtemps et avec tant de bon sens, ses rapports diplomatiques avec les cours souveraines. Il finit par lasser la patience des conspirateurs, qui eux-mêmes occupés à déjouer la vigilance de notre croisière, ne songèrent plus qu'il était dey et le laissèrent paisible spectateur de nos évolutions nautiques, spectacle qui, à son dire, fut durant quatre ans sa quotidienne distraction. Hussein a été reconnu par tous les consuls comme un Turc probe et d'un grand sens; il avait l'instinct des bons procédés et savait en user d'une manière généreuse dans les grands jours de représentation. Ses réponses pouvaient être calculées, jamais obli-

ques et toujours l'expression franche d'un jugement qui a perçu la convenance du juste et l'horreur de l'injuste. Il avait peu de défauts ; économe et sobre par système, il fut tendrement aimé de sa famille et leur prodigua ses bienfaits. Il était religieux plus qu'aucun mahométan de son royaume ; il observait avec un scrupule rigide tous les rites de sa croyance et nous verrons plus tard qu'il en fut de même à bord de la frégate lors de sa translation. Chose unique chez un grand personnage, c'est qu'il ne fumait point, motif de plus pour croire qu'il n'avait pas cet esprit apathique qu'entretient l'insatiable usage du chibouque. Au contraire il prisait souvent et cette habitude était telle que son officier porteur de sa tabatière ne le quittait pas plus que son ombre. Malgré sa conduite envers le consul Deval, il reste prouvé qu'il a toujours aimé la France et les Français ; il serait par trop injuste de le condamner sans l'entendre, sur l'acte de mépris par lequel il déconsidéra la dignité de notre mandataire. Il faut bien que des motifs puissans l'aient poussé à cet oubli de lui-même ou que M. Deval ait encouru la démonstration d'une aussi insultante disgrâce, pour que le dey n'ait point ménagé la France dans la personne de son consul, et qu'il ait en même temps renoncé à nommer son ami celui pour lequel toute l'Europe connoissait ses bienveillantes intentions. Il

serait superflu d'insister sur le motif légitime de cette rupture ; c'est un argent dû par le gouvernement de Napoléon et réclamé envain par les agens du dey. Celui-ci n'ignorait point que les pièces constatant la légitimité de la dette n'étaient point d'une exacte régularité, mais il en est toujours ainsi en Turquie où la bonne foi des contractans suffit à la sainteté des transactions commerciales. C'est cette bonne foi que Hussein a cru violée de la part de la France, et comme il ne pouvait trouver d'autre organe pour transmettre ses réclamations, sinon celui du chargé d'affaires qui avait été appelé dès le principe à traiter avec lui, il ne pouvait davantage supporter de sa part les réponses évasives et la constante hésitation qu'il mettait à lui fixer une époque pour la rentrée de ses fonds. Il le crut intéressé par son gouvernement à en agir ainsi, mais comme M. Deval pouvait seul confirmer la vérité de ses droits, il parut à Hussein qu'il les contestait, puisque son langage comme diplomate ne pouvait les lui garrntir. Il personnifia en lui la cause des retards de la France à le payer, il alla même jusqu'à croire que le consul avait conseillé nos ministres, et dès-lors la foi des convenances diplomatiques n'existant plus, il en résulta cette fatale entrevue où un léger coup d'éventail alluma entre les deux puissances une guerre de quatre ans. Jamais le dey n'a par-

donné au consul de France, aujourd'hui même que l'un n'existe plus, que l'autre s'est rendu à discrétion, il serait impossible de lui faire entendre un mot de justification sur la conduite de notre ancien mandataire; Hussein eût livré naguère sa tête au bourreau, si sa mort avait pu suivre celle de l'homme auquel il attribue ses malheurs et sa dernière catastrophe. « Oui, disait-il froidement, je n'ai qu'un regret, celui de ne m'être point vengé lorsque l'auteur de mes maux était encore en ma puissance; je n'en serais aujourd'hui ni plus ni moins et j'aurais satisfait à ma haine. (6) » Le dey est d'une taille un peu plus au dessus de la moyenne, sa poitrine est large, l'ensemble de sa constitution pourrait servir de type au tempérament athlétique; sa tête est forte, ses traits sont calmes, graves et bien empreints; il ne porte point sur ses lèvres et dans son regard l'expression du froid mépris, en cela il diffère des autres Musulmans, qui n'accueillent jamais un chrétien sans cette marque de supériorité naturelle à tout vrai croyant. Hussein porte une barbe blanche, elle est vraiment magnifique et comme nacrée; il parle fort peu, mais ce qu'il dit a paru trop sensé, trop prudent, pour n'avoir pas été étudié; il ne s'est jamais plaint, vu qu'il est le plus faible et qu'un mortel doit se résigner à tout ce qui vient d'en haut; il se permet quelquefois

de dire qu'il est pauvre, tant à cause d'un changement réel dans sa fortune, que pour éloigner l'idée des trésors qu'il a embarqués. Cependant si à priori nous jugions de ce qu'il possède par la quantité de caisses, coffres, ballots qui ont accompagnés sa personne à bord de la Jeanne d'Arc, il nous paraîtrait infiniment probable que sa future position en Italie, égalera pour le moins celle des plus riches princes de cette contrée. La mise de Hussein a toujours été, durant sa disgrâce, simple, négligée, voir même un peu malpropre; sans sa tabatière enrichie de diamans, sans sa magnifique bague, on le prendrait tout au plus pour un officier de janissaires. En général il répond aux questions qu'on lui adresse, la seule exception à cet égard est relative à ses femmes et à son harem. Il fut toujours là-dessus d'un scrupule que nulle sollicitation n'aurait pu vaincre; il s'est néanmoins désisté un moment à Naples de cette sévérité, et nous verrons plus tard à cette occasion, comment et pourquoi il y fut conduit.

En arrivant à bord il fut arrêté par le général en chef qu'on lui donnerait le titre d'Altesse. Il se fit donner l'explication de ce mot par son trucheman, son oreille et sa vanité n'en furent nullement blessées. On mit à la voile et l'on cingla vers l'île de Minorque, lieu qu'on avait désigné pour faire la quarantaine de rigueur; il demeura quelque

temps sur le pont de la frégate, et son regard fixé sur l'horison d'Alger, parut moins pénible lorsque les montagnes abaissées sous les flots lui dérobèrent, sans doute pour toujours, le théâtre de son élévation et de sa chute. Par les soins du commandant autant que par égard pour son rang, on avait disposé la frégate de manière à ce que toute sa maison fût logée convenablement. Il avait témoigné une vive sollicitude pour que la réclusion des femmes fût à l'abri de tous les yeux; il eût lieu d'en être satisfait, lorsqu'il vit ce qu'on avait imaginé pour lui improviser une vaste chambre, où son harem impénétrable aux regards profanes, lui assura l'entière possession de ses odalisques. En Turquie, un maître est jaloux d'une œillade de son esclave, une femme ne doit paraître belle qu'à son seigneur et ils n'oublient rien pour la soustraire aux tentatives d'une infidélité. Cependant le hasard fit qu'un trou de trois lignes dans l'une des cloisons permit aux officiers de regarder l'intérieur de l'appartement des femmes; ils y virent toujours et à la même place, une jeune fille de seize ans, brune, grande et belle; on présuma avec quelque fondement qus cette fleur de harem devait être la charmante Eminé.

Le dey devait être admis à la première table de la frégate, mais il préféra vivre à part; il usa quelquefois de ce droit, toujours avec réserve; on en

conçoit la cause, on n'aime point à se donner en spectacle à autrui, surtout lorsque notre présence doit embellir une fortune opposée et qui a triomphé de la nôtre. En second lieu l'art culinaire de la Turquie est arriéré de vingt siècles, et néanmoins un bon Mahométan qui ne boit pas du vin et qui a horreur des sauces, doit préférer les mets dont il a usé depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse.

Hussein passait la majeure partie de son temps enfermé avec ses femmes, tant pour se soustraire aux regards et à quelques importunités inévitables, que pour oublier ou se distraire de ses accablantes réflexions. En effet, il savait bien qu'il lui était accordé de choisir son domicile partout où il voudrait ; toutefois il ne pouvait se dissimuler que cet article du traité, stipulé dans un moment où le vainqueur et le vaincu devaient avoir des craintes réciproques, pourrait bien être violé plus tard, lorsque maître absolu de sa personne et de sa fortune, on lui imposerait par la force l'obligation de venir en France humilier sa fierté et mériter son pardon. Il est de fait qu'en partant d'Alger il ne pensait point dans le fond de son ame, qu'au lieu d'aborder en Italie, il ne viendrait point au contraire purger sa quarantaine à Toulon, d'où il serait conduit à Paris comme un trophée de nos victoires.

Du reste la distribution de ses heures à bord

n'était soumise à aucune règle fixe. Un devoir auquel il n'a jamais manqué a toujours été celui que Mahomet impose à tous ses adeptes, celui de la prière. Quel que fût le temps qu'on eût en mer, Hussein n'a point oublié un seul matin de venir sur le pont au soleil levant interroger le compas afin d'être fixé sur le point où gisait l'orient. On voit par-là qu'il connoissait la boussole, chose d'ailleurs fort naturelle, puisqu'on sait que jeune encore il avait servi à bord des bâtimens Turcs, et qu'il avait dû y apprendre les notions vulgaires des trente-deux divisons du compas. Lorsqu'il était orienté, il s'agenouillait sur un tapis et la face tournée vers la Mecque, il adressait à son dieu des prières longues et ferventes. Tant que ce devoir du matin n'était point rempli, il ne donnait aucune pensée au monde; il redevenait abordable lorsqu'il avait satisfait au vœu de la croyance. Alors il s'informait du vent, de la bonne ou mauvaise route, de l'horison correspondant à la ville d'Alger, enfin de la distance à laquelle on se trouvait du lieu d'arrivée. Un officier de la maison se trouvait toujours auprès de lui, et au moindre geste de ses yeux, il lui offrait sa tabatière ouverte et reposée sur un léger cachemire posé sur la paume de la main: Hussein y puisait le premier et lorsque le commandant se trouvait sur le pont, il ne man-

quait point de lui en offrir avec un air de considération affectueuse.

Nous avons dit que Hussein parlait peu, cependant il n'a pu se taire sur les causes de sa défaite. «Oui, disait-il, votre armée est venue trop tard, je l'attendais deux mois avant. Alors j'avais une armée à vous opposer forte de deux cent mille hommes. Je la nourrissais, je l'habillais, je la payais, c'était une charge que je ne pouvais supporter longtemps sans nuire à mes intêrets, à ma tranquillité même. Si j'eusse été un souverain d'Europe je l'aurais pu, mais tous mes sujets ne me payaient pas; il était difficile d'en exiger l'impôt. Si vous gardez votre conquête, vous saurez ce qu'il en coûte pour maintenir dans l'obéissance ces castes innombrables qui ne supportent la loi de personne, lorsqu'on ne les entoure pas d'une force armée capable de les courber sous le plus pesant servage. Il n'y a qu'un seul homme dans chaque tribu dont il soit nécessaire de ménager la puissance, c'est le chef de la prière; de lui seul dépend l'état paisible de la bourgade et la facilité d'en extorquer quelque chose. Extorquer est réellement le mot propre, jamais un Arabe n'a donné à son maître une portion de son labeur, c'est toujours en sourcillant qu'il concourt aux charges de la régence.»

En arrivant au port Mahon, la frégate la Jeanne d'Arc fut soumise aux rigueurs de la quarantaine.

L'établissement sanitaire de l'île est d'une magnificence peu commune et mérite d'être visité. Hussein descendit à terre avec le commandant et le docteur ; il se plaisait à admirer les vastes détours du lazareth, mais ce qui entrait surtout dans ses vues, c'était le désir de s'isoler de la foule de curieux qui accouraient en foule de tous les navires de la rade, pour connaître l'homme qui naguère était encore l'épouvantail des nations chrétiennes et dont la plupart furent ses tributaires. A mesure que Hussein mettait pied à terre, il défilait entre une haie de gens de toute classe qui quelquefois le suivaient avec presse d'une manière peu convenante. Le dey n'eût d'abord point l'air de s'en apercevoir, il paraît que plus tard il fut fatigué de cette obséquieuse curiosité, et dès-lors il rompit tout-à-fait avec ses promenades dans l'île. C'est je crois en grande partie pour éviter en France une pareille réception qu'il décida de ne point y aborder.

Enfin la quarantaine de huit jours pleins rendit la liberté à nos navigateurs. Ils partirent de nouveau pour une autre relâche et cinglèrent le jour même vers la côte du royaume de Naples. Rien d'extraordinaire ne se passa durant la traversée, sinon quelques conversations sans suite sur les futurs projets de la France relativement à Alger, et enfin des demi plaintes de la part de Hussein

sur son changement subit de fortune. « Dieu est grand, disait-il avec une résignation philosophique, et il a fait pour le mieux. Il m'a ravi à des sujets pour lesquels j'avais sacrifié ma vie, ils m'ont payé d'ingratitude et c'est d'ailleurs ce qu'un souverain doit en attendre. Sa récompenee est dans son ame et dans l'autre monde. Je ne suis pas riche, on m'a beaucoup volé ; si j'en crois la générosité des vainqueurs, ils me dédommageront dans mon exil de toutes les pertes que j'ai essuyées. Les rois de l'Europe ne pouront méconnaître en moi l'homme qui fut leur égal, avec qui ils ont entretenu des relations amicales, auquel ils envoyaient des ambassadeurs pour traiter avec lui de la paix ou de la guerre. Si je les ai insultés, les chances de la guerre les ont vengés. Ils ne peuvent ignorer qu'un sort pareil au mien peut les atteindre au faîte de leur grandeur, et qu'alors ils réclameraient pour leur infortune ce que j'attends de leur générosité. » Certes un tel langage n'est point d'un homme ordinaire, il annonce une ame bien trempée et capable d'affronter les écueils d'une destinée inconstante. Seulement on était fâché de l'entendre répéter si souvent qu'il avait été volé et que sa fortune n'égalait point de beaucoup les présomptions qu'il soupçonnait exister chez plusieurs officiers de la Jeanne d'Arc. Il y avait deux motifs qui pouvaient seuls le porter

à étaler aux yeux de tout le monde une apparence de misère : ou comptait-il réellement sur une indemnité de la part de la France, ou bien son intention était d'éloigner les commentaires touchant les nombreuses caisses pesant quelques milliers et qui toutes étaient sorties de la Casaubah. Dans l'un et l'autre cas il avait raison, Hussein n'a jamais eu l'idée de rentrer un jour dans ses droits ; heureux d'avoir échappé aux tracasseries du trône, il semblait se complaire en présence d'une autre perspective moins brillante, plus facile et moins exposée à s'évanouir.

Le voyage de la Jeanne d'Arc fut prompt et sans incident digne d'être raconté. A l'exception d'un seul enfant qui eut besoin des secours de l'art, nul autre passager ne paya le tribut d'un changement de climat. La manière dont le docteur fut obligé de s'accoutrer pour ne point effaroucher le jeune malade est trop comique pour n'être pas racontée ici. Le docteur introduit avec mystère dans la cabane des esclaves, ne pouvait faire un pas vers le malade, sans que celui-ci poussât des cris affreux qui s'opposaient à toute exploration nécessaire pour juger la nature du mal. Obligé de sortir, et cependant l'occasion étant pressante, on eut recours au stratagème suivant : on fit enverguer au docteur la béniche du père et ensuite la tête ceinte du turban, il reprit avec calme les

fonctions de son ministère. L'enfant ne s'en aperçut point, donna sa main et montra sa langue. Le tout allait se passer pour le mieux, lorsque un abordage malencontreux dérangea la coiffure et le jeune malade devinant la ruse, se livra à une scène comique de dépit et de malédiction.

Enfin la frégate jeta l'ancre dans la magnifique baie de Naples. Bientôt la renommée publia dans l'immense cité l'événement qui avait mis dans nos mains le sort du grand personnage dont nous nous venions gratifier la capitale du royaume. Les preuves de la valeur française sont trop fortement empreintes dans ce pays, pour que la nouvelle de nos victoires y excitât une admiration trop bruyante. Nos prodiges de gloire y sont encore d'un intérêt vulgaire ; ce qui mit en rumeur la ville et la campagne, fut la présence sur rade d'un personnage fameux, dont naguère ils conjuraient, par un tribut annuel, le fléau de ses interminables rapines. Le désir de voir le Minautore algérien, s'empara de toutes les classes de la population, chacun se pressa autour de la frégate, et les péniches élégantes de Naples furent en un moment chargées de curieux, qui vinrent attendre patiemment qu'il plût à son Altesse de se montrer à ses admirateurs. Cette faveur fut long-temps différée, quelquefois le hasard en gratifia les plus tenaces, et alors des cris de surprise témoignaient de l'im-

pression que causait à la foule le spectacle de notre royale capture. Dans le pays classique de l'harmonie, où l'on demande l'aumône en musique, où rien ne se fait sans un accompagnement instrumental, on conçoit bien que ce moyen de réussir ne fut point oublié. Ainsi, durant le jour et une partie de la nuit, la poupe de la frégate était couronnée par un cercle de gondoles, et là des amateurs exécutaient plusieurs morceaux de haute composition, qui dûrent faire penser à Hussein que les Napolitains sont les gens du monde les plus flatteurs, les plus fainéans et les plus infatigables musiciens.

La Jeanne d'Arc reçut la libre pratique ; le dey se disposa à quitter la frégate et à aller prendre possession du logement qu'il avait arrêté pour le recevoir ainsi que toute sa maison.

Il n'y avait point alors à Naples le représentant de notre nation ; il était absent pour motif de santé, mais le hasard y avait amené M. de la Ferronays, ambassadeur de France près la cour de Rome. C'est à ce grand dignitaire de notre pays que devaient naturellement s'adresser les premiers hommages de notre prisonnier ; on lui en fit la proposition, et quoiqu'il sentît l'humiliation tacite d'une pareille déférence à l'égard d'un personnage dont le rang était infiniment au dessous du sien, il eût manqué de finesse en refusant de le

voir. Il accepta d'assez mauvaise grace et il fut décidé que le lendemain matin, jour de la libre entrée, la première visite que l'on ferait en descendant à terre, serait à nôtre ambassadeur. La pensée secrète du dey se laissa pénétrer d'elle-même par tous ceux qui pouvaient l'approcher. Nous avons dit ailleurs que quoique déchu, il avait conservé les allures et le langage d'un homme qui avait long-temps commandé; notez bien que les Turcs sont les gens du monde les plus exigeans sur les déférences et les marques de respect qui leur sont dus; il ne pouvait échapper à Hussein que la démarche qu'il allait faire était un premier pas vers la condition vulgaire dans laquelle il allait entrer. Il s'y résigna par une sorte de tactique qu'il s'était imposée, et ne voulant pas toutefois comparaître devant son inférieur avec les insignes d'un souverain détrôné, il revêtit le costume le plus simple, voir même le plus sale qu'il lui fut possible de trouver, à tel point qu'il s'attira de la part du commandant de la frégate, des observations relatives à la pauvreté de son accoutrement, et des remontrances sur ce qu'il devait à celui qui représentait à Naples la nation dont il était le prisonnier. Ses réponses furent évasives, plus calculées que jamais, disant que ses habits de parade se trouvaient encombrés dans un point presque inaccessible du navire et que d'ailleurs il était à-peu-près in-

différent lorsqu'on remplit un devoir de politesse, d'oublier un luxe de costume dont il ne fut point jaloux même au temps de sa puissance. « Aujourd'hui que je suis pauvre, disait-il, je dois commencer par prendre l'habit de mon nouvel état. » Le lendemain on descendit en pompe de la frégate; les canots avaient à peine quitté le bord, que déja une foule immense garnissait les avenues du quais où les voitures étaient arrêtées pour recevoir le cortège. A peine arrivées au quais, nos embarcations sont entourées, pressées, envahies; chacun voulait connaître le fameux Hussein, on s'interrogeait mutuellement sur le personnage en question, et le doute du signalement ajoutant encore au tumulte, il fallut presque avoir recours à la violence des formes pour arriver jusqu'à la portière des voitures. Durant cette scène, son Altesse, c'est ainsi qu'on nommait le dey, conserva une imperturbable gravité et une telle indifférence sur ce qui se passait autour de lui, que les curieux y furent pris et ne se doutèrent que plus tard de leur méprise. La visite chez l'ambassadeur fut courte et solennelle; le dey parla avec noblesse et laissa échapper, dit-on, des paroles prophétiques. « Quand Dieu l'a voulu, le superbe doit s'humilier; je ne suis ni le premier ni le dernier qui a été ou qui sera le jouet de la fortune; j'ai fait ce que j'ai pu pour rendre mes sujets heureux, Dieu

n'a point ordonné que je visse achever l'œuvre commencée. J'entre dans la foule comme si j'en étais jamais sorti. Que le ciel garde en paix mes ennemis dans la prospérité et leur donne celle de mon cœur s'ils tombent dans l'adversité.

Le souverain de la régence d'Alger fut conduit par ses vainqueurs dans ses appartemens de l'hôtel de la Victoire. Ce nom si peu convenable à la position du nouveau maître, n'échappa point au bon sens et à la sagacité du dey. On s'occupa sans relâche à débarasser le navire de tout ce que les officiers de la Casaubah y avaient entassé. Nul doute que dans le nombre des caisses il y en eût plusieurs remplies d'or, si l'on en jugeait par leur pesanteur; ceux qui ont été employés au transport, en ont dénombré plusieurs qui auraient été dans ce cas. Mais ce qui donne quelque valeur à cette présomption, c'est que malgré que ces caisses fussent hermétiquement fermées, une pièce d'or s'en détacha par l'effet d'un choc, elle fut portée à Hussein qui l'abandonna à l'équipage.

Il est d'usage chez les Turcs riches, de reconnaître par des cadeaux les moindres services qu'on leur rend. C'est même chez eux un article d'étiquette d'autant mieux rempli, que l'objet donné emporte avec lui une valeur fictive. Une arme bien trempée est de temps immémorial chez les orientaux l'offrande de prédilection. Telle ne fut

point la conduite de Hussein. Son Altesse commença son cours de mœurs napolitaines, en proposant au commandant d'accepter en titre de souvenir des objets insignifians et dignes en tout du plus pauvre Osmanlis. Les autres dignitaires ne mirent pas plus de convenance dans leurs offres. Enfin pour terminer par un dernier trait le tableau des largesses d'un despote qu'on avait trop bien traité, il fit distribuer à l'équipage de la Jeanne d'Arc, fort de près de quatre cents hommes, la somme de trois cents piastres turques qui, évaluées au taux de notre monnaie, fesait à peu près cent cinquante francs.

Les objets appartenans au dey furent débarqués sans passer par le visa de la douane; cette condition avait été stipulée et consentie par l'autorité. Ne voilà-t-il pas qu'au mépris du traité, à peine ce matériel considérable est-il déposé dans l'hôtel de la Victoire, que plusieurs délégués de la douane napolitaine vinrent au nom de la loi, réclamer l'ouverture des caisses, en oubliant même les égards dus à une aussi grande infortune. Jamais Hussein ne fut plus roi que lorsque, interpellant le chef de la commission, il lui dit: « Si c'est votre souverain qui vous envoie, sachez qu'il viole la foi d'un contrat. Se venger de son égal quand le sort l'a mis en notre puissance, c'est monter au comble de la déloyauté. J'ai été chef de nation et j'avais

aussi une douane, mais elle a toujours respecté ce qui était à l'adresse d'un souverain. Du reste vous êtes aujourd'hui les plus forts et je dois me soumettre. Tenez, voilà mes clefs, ouvrez et visitez partout où il vous plaira, vous êtes libres de tout voir dans ce palais, nul ne vous distraira, je ne veux point qu'un seul de mes officiers s'abaisse à vous suivre. » A ces mots Hussein leur jeta ses clefs et les laissa libres dans leurs perquisitious.

Rien de plus particulier ne marqua le séjour de Hussein à Naples. Quelques jours après, M. de Laferronays vint rendre sa visite au dey. Celui-ci fut en cette circonstance on ne peut plus gracieux, il le reçut dans toute la pompe de sa maison et de son costume, en un mot il avait repris son ancien rôle de souverain. Il semblait déja que l'air de l'Europe avait atténué son rigorisme de formes musulmanes et l'avait dépouillé de quelques préjugés sur lesquels un Turc n'entend jamais raison. Pour la première fois de sa vie, il daigna souffrir qu'un impur giaour lui parla de ses femmes et de son harem, et voulant lui-même forcer toutes les limites, il proposa fort galamment aux dames de la maison de l'ambassadeur, de visiter sous son escorte cet harem impénétrable aux yeux des chrétiens et dont pour la première fois peut-être un dey ouvrait les portes avec bonne grâce. Cette proposition fut acceptée avec un empressement facile à expliquer;

peu s'en fallut qu'un jeune homme, fils de l'ambassadeur, ne s'accoutrât d'un vêtement de femme pour se mêler au groupe de curieuses qui devaient le jour même être introduites auprès des dames mahométanes. La présentation eut lieu sans cérémonial, de part et d'autre on n'eût point l'air d'être étonné de s'offrir en spectacle les unes aux autres, et tandis que les dames françaises trouvaient sans doute de fort mauvais goût un costume sans grâce, ruisselant d'or et de pierreries, qui cachait les formes naturelles pour ne montrer que la richesse et la perfection des arts; les dames du harem, sans nul doute, dûrent critiquer chez leurs rivales le nu, le demi-nu, et les nombreux contours arrondis dont les modes françaises savent si bien dessiner les reliefs. Quoiqu'il en soit on se sépara fort satisfaits, et le premier mot de nos dames, fut que dans le nombre des femmes turques il y avait quelques physionomies classiques, sans que pour cela une Française fût assez mal partagée, pour en être jalouse.

L'hôtel de la Victoire à Naples, après une première explosion de curiosité, demeura quelques jours inaperçu comme la plupart des grandes maisons de cette immense cité. On ignorait quelles étaient les occupations de Hussein, les mêmes probablememt que celles de la Casaubah, avec la différence toutefois qu'il n'avait plus à trembler

pour sa tête et ses états. On dit qu'un jour on mande chez le dey le croque-mort de la ville avec son tombereau; il arrive, et un sac fermé mystérieusement, porté dans une fosse lointaine, donne lieu à une rumeur de la populace touchant cette nouvelle manière de procéder à une inhumation. On crut à la décapitation. Il est probable qu'on a calomnié Hussein; il n'était pas homme à manquer ainsi aux devoirs de sa nouvelle position et d'ailleurs il avait lui-même trop horreur de ce genre de supplice, pour en attrister sans motif le peuple qui l'accueillait et la retraite qu'il s'était choisie. Tels sont les documens qu'il nous est possible de donner sur le dernier chef de la régence barbaresque. Les détails que nous fournissons à l'histoire sont authentiques et reposent sur la connaissance des faits. Puissions-nous avoir rempli cette tâche au gré de nos lecteurs.

Pendant que le dey et les Turcs de la régence en état de porter les armes, allaient sur les vaisseaux de l'armée, prendre possession de leur lieu d'exil, quels sont les événemens dont la ville d'Alger fut le théâtre? L'argent était compté et la majeure partie déja expédiée pour France; les canons dénombrés n'attendaient plus qu'un ordre de déplacement, et les nombreux malades, gisant partout où on voulait les souffrir, ne souriaient qu'à l'idée de saluer encore de leur dernier soupir

l'air si doux et si pur de la patrie absente. Parmi les militaires dont la vigueur de constitution avait résisté à toutes les atteintes du climat, il commençait à germer un fléau non moins redoutable que la dyssenterie, nous voulons dire la nostalgie. On s'enquérait déja avec anxiété des probabilités prochaînes d'un départ pour le pays, et les colonels recevaient de toutes parts des demandes multipliées pour obtenir l'immense faveur de retourner en France. Le dernier soldat de l'armée commentait avec envie les causes présumées du départ de plusieurs chefs et quels que fussent les motifs de cet abandon, ils ne manquaient point de le colorer comme ils l'entendaient, c'est-à-dire avec prévention et jamais d'une manière conforme aux positions respectives de chacun. Cet état de choses devenait de jour en jour plus fâcheux, et l'oisiveté dans laquelle le soldat vivait, en lui donnant le moyen de s'entretenir de ses sujets de tristesse, devait en aggraver les résultats. Ensuite l'armée n'était point entièrement cantonnée dans Alger, plusieurs régimens bivaquaient aux portes extérieures pour défendre les approches de la ville contre les partis de Kabaïles, hordes montagnardes très aguerries et avec lesquelles il n'était point possible d'entrer en accommodement. La dyssenterie autant que le mal du pays, sévissaient aussi contre les régimens campés au dehors; les fatigues

ne cessaient point d'être les mêmes; il fallait par exemple que des corvées nombreuses vinssent de Staouli à Alger chercher le pain, le vin, la viande et le bois; ces hommes, qui faisaient de longues courses à pied et sous l'ardeur dévorante du soleil africain, ne rentraient jamais sous leur tente sans être harassés de fatigue et malades. Ces divers motifs réunis grandissaient de jour en jour la démoralisation et les pertes; il était temps de songer à trouver un moyen qui pût conjurer ces fléaux inévitables, qui furent toujours l'écueil des conquêtes dans les pays où l'homme est vaincu par le climat. Il est probable que les chefs s'occupaient d'y porter remède, mais en attendant, la mort promenait son glaive et il était difficile de conjurer le fléau, vu que lorsque des mesures préservatives doivent atteindre chaque individu d'une armée, les moyens de les employer sont trop souvent au dessus des efforts humains. Cependant les Romains, bien avant nous et avec moins de ressources, avaient marché en vainqueurs dans cette Numidie.

Sur le même sable embrasé où campèrent leurs légions, Auguste écrivait à Rome que sa nouvelle conquête était le pays le plus délicieux du monde; que le climat en était agréable et sain, que le sol surpassait en fécondité la Campanie elle-même, que les produits y étaient plus variés. Les Romains chassés par les Vandales de la Numidie césarienne

la reprirent sur eux, et le fameux Bélisaire, général de Justinien, nous la représente encore embellie des mêmes faveurs du ciel et du sol. Au milieu de tant d'éloges décernés par l'antiquité à la Mauritanie tingitane, jamais le mot de maladie épidémique n'a été prononcé; Salluste, ce grand peintre des temps de Rome, qui a pu juger la question puisqu'il était gouverneur de cette province, garde à ce sujet un silence rassurant. Par quelle fatalité notre armée, rapidement victorieuse, a-t-elle été frappée d'un mal qui depuis peu a tellement paru inévitable, que nos soldats se contentent de l'appeler le mal d'Alger, comme si c'était un tribut qu'il dût payer au climat dès l'instant qu'on l'y a transporté. Espérons que ce fléau mieux connu nous dévoilera un jour son origine, et ne sera point un motif pour abandonner une conquête qui promet un vaste champ d'extension au commerce, à l'industrie et à la civilisation.

Le 22 juillet ouvrit à nos troupes une nouvelle campagne dans l'intérieur du pays. Celle-ci ne fut point heureuse, non-seulement par la mortalité qu'elle entraîna dans nos rangs, mais encore par l'espèce de défaite qui nous força de prendre la fuite en présence des Kabaïles, qui surent, pour la première fois, que nous n'étions point invincibles. Il faut dire que le petit nombre des nôtres comparé au leur, devait leur faire présumer qu'ici

la puissance du nombre l'avait emporté : si un barbare africain raisonnait, sans doute il eût compris sa méprise ; il en fut autrement, et ces hordes montagnardes demeurèrent convaincues qu'elles pouvaient lutter avec nous. On a mis en question le motif qui avait déterminé le général en chef à faire une reconnaissance dirigée sur Belida ; les conjectures à cet égard ont été diverses, chacun a imaginé un motif et suivant l'opinion qui l'avait dicté, le jugement qu'on en a porté a été favorable ou négatif. Quoiqu'il en soit, il est facile d'admettre que la possession de la régence ne pouvait se borner à l'occupation d'Alger; il était urgent de prolonger notre champ de conquête, et de commencer cette opération par une marche militaire vers la ville la plus rapprochée de notre capitale en Afrique. Ce simple exposé suffit pour mettre hors de raison qu'un simple motif de curiosité avait guidé le général en chef dans cette malheureuse expédition ; d'autres ont dit que son but était d'installer un aga dans Belida, aga qui, pour le dire en passant, se montra dans Alger l'un des plus zélés courtisans de ses nouveaux maîtres. Enfin, et cette dernière opinion est reconfortée par les antécédens, il paraît qu'on avait des intentions financières sur Belida, et que cette ville devait être frappée d'une forte contribution, pour ajouter d'autant aux trésors enlevés dans la Casaubah.

Le 22 juillet à deux heures après midi, huit compagnies de voltigeurs réunies, eurent l'ordre de prendre les armes pour accompagner le général en chef dans sa première excursion hors d'Alger. Ces huit compagnies partirent sous le commandement d'un capitaine, circonstance qui fit murmurer les officiers et qui ne manque jamais de rompre l'harmonie dans le cours des opérations stratétiques. On n'aime point à obéir à son égal, et le subordonné s'énorgueillit d'avoir à sa tête l'homme auquel le prestige d'un grade supérieur et surtout bien mérité, lui impose l'obligation de bien faire. D'ailleurs l'armée présumait déja avec quelque certitude que le monopole des avancemens attein- drait par dessus tout les têtes privilégiées, ce vice radical et corrupteur de nos institutions glaçait l'entousiasme et désespérait les justes ambitions. Un bataillon d'infanterie légère, cent hommes de cavalerie avec quatre pièces d'artillerie de campagne, formant un effectif de quinze cents hommes complétèrent cette petire armée sous les ordres du maréchal-de-camp Urel. L'intention du général en chef n'était point de mettre en marche tant de troupes; il est tellement vrai qu'il ne soupçonnait point les chances futures d'un combat, que d'abord il n'avait voulu marcher que sous l'escorte de cinquante hommes. On dit que le duc d'Escars en lui représentant l'imprudence d'une semblable mesure,

en lui peignant une route inconnue, des montagnards armés pour défendre des passages étroits, le fit revenir de sa première détermination. Il est de fait qu'il était au moins d'une insigne imprudence de n'avoir point calculé le danger sur les notions géographiques du pays. En effet cette portion de l'Afrique, quoique voisine du littoral, est fort peu connue ; les voyageurs tracent, il est vrai, d'Alger à Belida une voie qu'ils auraient appelé romaine, s'ils avaient pu supposer que les maîtres du monde y eussent passé, mais qui n'a jamais existé et qui n'est autre, sinon un chemin indiqué dans la plaine par les traces des chevaux arabes, traces qui disparaissent sur les nombreux monticules dont les placemens irréguliers hérissent la surface du pays. La vaste plaine de Metijeach qu'il faut trouver pour se rendre à Belida et qui exige six heures de marche pour en sortir, n'est point fournie de ruisseaux depuis l'endroit où elle commence, point important en hygiène militaire et sous le ciel africain, où l'ardeur de la soif est un supplice inhérent à la localité. Enfin ce qu'il importait de savoir avant tout, c'était l'ennemi auquel on pouvait avoir à disputer le terrain. Les tribus occupant l'intérieur du pays sont les bédouins, les biscaris, les mozabis et les kabiles. Les premiers sont nomades et obéissent aux scheiks ; essentiellement indépendans il fuient dans le désert de Sahara, lorsqu'ils ont

perdu l'espoir du pillage. La résistance que nous avions opposée à ceux que le dey avait ameuté contre nous les avait convertis et déja ils étaient débandés et fugitifs. Les biscaris n'ont jamais été vus, ils habitent les confins du désert. Les mozabis occupent une contrée perdue dans le sud de la régence et entretiennent avec Alger de grandes relations commerciales. Ils aiment peu à guerroyer. Viennent enfin les kabiles, ceux-ci guerriers féroces, intrépides et indomptés, forment, divisés en peuplades, les tribus berbères. Les troupes de la régence n'ont jamais pu les soumettre; ils habitent les montagnes et leur nombre était un épouvantail trop effrayant pour les Algériens, pour qu'ils eussent invoqué leur coopération lors de la dernière expédition de la France. Les kabiles parlent un idiôme qui n'a nul rapport avec ceux des autres tribus, aussi leur suppose-t-on une origine hypérantique : on dit que leur langage est celui des Tuarics qui habitent le fond de la Lybie, c'est du moins l'opinion des voyageurs Denhamm, Clapperton, et Oudney. Enfin on croit d'après la supposition que leur langue n'a aucune analogie avec celle dite punique et arabe, qu'ils sont les vrais aborigènes du pays qu'ils défendent encore contre l'usurpation des maures et des Turcs.

La nouvelle de notre débarquement avait pé-

nétré jusque dans leurs retraites aériennes, ils étaient accourus dans l'espoir d'un immense pillage jusqu'aux portes d'Alger, et c'est non loin de notre camp qu'ils attendaient leur part de butin. C'est contre eux que nous disputerons bientôt le terrain.

Notre petite armée se mit en marche sur la route de Constantine; après trois heures de marche dans un chemin difficile, coupé, presque impraticable à l'artillerie, tantôt étroit, ailleurs sablonneux, on arriva enfin à l'entrée de la plaine de Metijeach, non loin d'un ruisseau qui se jette dans l'Haracht, rivière principale de la circonscription d'Alger. Le 23 à quatre heures du matin la cavalerie resta en place pour attendre le général en chef, et la colonne des fantassins continua sa route sur Belida, dans un espèce de sentier au milieu de la plaine, faiblement indiqué par les traces encore fraîches de la cavalerie arabe. C'est là cette belle route indiquée par les écrivains géographes. Deux compagnies de voltigeurs furent isolées sur une position convenue et devaient, à distance, éclairer le trajet du général en chef; ils avaient d'ailleurs la même consigne que la cavalerie.

Enfin le général, précédé d'une quarantaine de maures armés et équipés en cavaliers, suivi du duc d'Escarts et de son état-major, rejoignit la

colonne à deux lieues d'Alger. Il amenait avec lui un convoi de vivres, car à ce sujet il convient de dire que l'Afrique offre si peu de ressources, qu'il faut se munir des choses nécessaires à l'alimentation, voir même de l'eau. Le soldat durant cette journée avait déja fait l'épreuve de cette cruelle privation. Chemin faisant, l'état-major avait rencontré sur son passage le cadavre d'un chasseur du 1er léger, dont la tête avait été tranchée. Ce spectacle terrifia les assistans; on demandait vengeance, lorsque l'on aperçut deux Arabes fuyant à toutes jambes; on parvint à les atteindre, et le linge du capitaine dont le chasseur était dépositaire se trouvant dans leurs mains, les soupçons qu'ils avaient suggérés furent reconnus vrais. L'aga futur de Belida demandait qu'on leur tranchât la tête, le général en chef s'y opposa et lorsque cent coups de bastonnade leur eurent été administrés, ils furent eux-mêmes étonnés de la lenteur qu'on mettait à les décapiter. On les libéra et coururent dans leur tribu raconter l'aventure de leur arrestation. A cinq heures du soir, après avoir parcouru la plaine de Metijeach dans le sens de sa plus grande largeur, on arriva dans un champ nouvellement ensemencé. Metijeach est très fertile et pourrait l'être davantage à l'aide des irrigations qu'on tirerait de l'Haracht et des environs de Belida. Ses pâturages sont riches et le deviendraient

encore plus ; on y élève d'innombrables troupeaux.

Arrivé à cette nouvelle position on s'aperçut que nous avions laissé en arrière quelques individus de l'escorte. C'était presque un présage de quelque malheur. En effet, deux voltigeurs qui étaient au nombre des traîneurs furent assommés par les Kabiles et entièrement dévalisés. Un peu plus loin une voiture s'étant éloignée des guides du convoi, tomba au pouvoir des ennemis qui s'en emparèrent ainsi que de huit chevaux, et laissèrent sur place six cadavres de nos soldats décapités.

La colonne prit position dans les champs qui avoisinent Belida, et le général en chef se rendit dans la maison de l'aga, séparée de la ville par un cimetière musulman.

Belida est adossée au petit Atlas dont le tiers inférieur est très bien cultivé, tandis que le reste paraît recouvert d'une verdure toujours uniforme et qui doit être une continuation des broussailles que nous avons vues dans les champs de Sidi-el-Feructh. C'est là que pour la première fois on vit disséminés quelques pelotons de Kabiles. Cette ville présente un mode de construction analogue à celui d'Alger, seulement ses rues sont plus larges et ses maisons moins hautes. En 1825 une secousse souterraine en engloutit une partie. Les approches de Belida sont fort accidentés ; sa dis-

tance d'Alger est de douze lieues, elle est comme perdue au milieu de grenadiers, citronniers, orangers, dont la végétation active et vigoureuse empêche de circuler dans les environs. En général ses jardins sont entourés de murs élevés, la quantité d'eau qui les arrose en font des sites délicieux.

Le 24 on poussa une reconnaissance à une lieue et demie à l'ouest de la place; lorsqu'elle rentra à Belida on fit feu sur elle. Cette circonstance, qui du reste n'entraîna aucun accident, fut comptée pour rien; on ne songea pas même à en demander l'explication à une foule de bédouins qui vinrent dès le matin encombrer notre camp et y improviser un marché de fruits, de bestiaux et de volailles. Il semblait que nous campions dans un pays allié, et malgré que les ordonnances défendent sévèrement que nul individu étranger à l'armée ne pénètre dans un camp et aille y étaler ses marchandises, on en était venu à un tel point de familiarité avec cette race ignoble, qu'elle était parmi nous en grand honneur et qu'on allait au devant de leur curiosité. Cette infraction aux réglemens les plus précis, ne recevait d'autre réponse, sinon qu'il fallait leur inspirer de la confiance. On se repentit amèrement de cette coupable complaisance, car tous ces forains n'étaient autres que des hommes vendus aux partis de Kabiles et qui venaient,

sous l'habit de marchands, s'assurer de nos forces, même de la situation de nos gibernes.

Le départ était ordonné pour midi, lorsque tout à coup et d'un commun accord nos bons amis, les marchands pourvoyeurs, disparaissent du camp. On se demandait encore le motif de cette disparution impromptue, lorsque les chasseurs et soldats du train qui fesaient boire leurs chevaux reçurent des coups de fusils qui tuèrent ou blessèrent plusieurs hommes. M. de Trelan, chef de bataillon et premier aide-de-camp du général en chef, attiré par le bruit hors de son logement, tombe percé d'une balle et expire peu de temps après. La scène change soudain de face, la fusillade est entendue partout; M. de Bourmont échappé par miracle au plomb des Kabiles, arrive au camp escorté de quelques cavaliers. Un bataillon court à la hâte dégager ses équipages, et après cette périlleuse opération on commence à la hâte le mouvement de retraite. Les ennemis entourent la colonne de nos troupes en poussant des hourras interminables et ne cessent point de la harceler. Jusqu'à huit heures du soir les nôtres sont poursuivis avec un acharnement sans exemple, et malgé les efforts que les Kabiles font pour pénétrer nos rangs, ils ne peuvent y occasionner le moindre désordre. Officiers et soldats dans cette glorieuse retraite ont

montré un courage et un sang froid dont nos fastes militaires en Afrique doivent conserver la mémoire. On se rappellera des cent cavaliers qui furent envoyés à Belida et dont les charges hardies et téméraires à la façon de celles de Murat, dispersèrent plusieurs fois et sur divers points, les masses indisciplinées de Kabiles. Ainsi ceux qui avant l'événement ont jugé que la cavalerie était inutile en Afrique, ont pour le moins avancé une grande erreur; sans elle, notre infanterie chargée par les Bédouins, eût été souvent compromise; sans elle les chances d'un désastre eussent été trop voisines de la victoire; enfin sans un escadron de cent hommes à Belida, nous eussions peut-être succombé sous le nombre des Kabiles, de ces peuples dont les coursiers, au dire d'un historien, plus légers que le vent, ne connaissent ni le frein, ni l'éperon. Notre petite armée après s'être débarrassée d'un ennemi deux cents fois supérieur en forces, fit encore une marche de trois heures sans coup férir et vint camper, harrassée de fatigues, dans la plaine de Metijeach.

Le général en chef envoya dans la nuit une ordonnance au quartier-général pour demander du secours, et le 25 au matin un régiment vint hâter le réveil du camp, pour aider la retraite jusque dans les murs d'Alger. La perte des Français a été de quatrevingt-cinq hommes tués ou blessés

dans les journées du 23 et du 24; celle des Arabes a été bien plus forte, mais n'a pas pu être évaluée.

Ici finissent les opérations stratagiques de notre armée en Afrique. La clôture de nos succès fut une échauffourée tragique sur laquelle nous laissons le lecteur maître de son jugement. Toutefois il serait injuste de passer sous silence, qu'au milieu d'une armée de Kabiles puissante et aguerrie, les chefs se montrèrent toujours supérieurs à la fortune, du moment et redoublèrent de prévision et d'activité pour mener à la meilleure fin possible une expédition entreprise exabrupto, sans en avoir discuté les moyens ni prévu les résultats.

Tandis que le désenchantement avait déssillé tous les yeux dans Alger, lorsque chacun était fixé sur les récompenses accordées, (Car les avancemens projetés avaient semé une division entre les heureux et les désappointés.) l'armée navale achevait sur d'autres points la soumission des provinces relevant de la métropole. Nous ne parlerons point de la reddition des places d'Oran et de Bone, vu qu'elles n'ont été accompagnées d'aucun incident remarquable. L'expédition sur Tripoli mérite seule de nous arrêter.

Le bruit de nos armes victorieuses avait éveillé les échos des états barbaresques; la chûte rapide du colosse algérien ne laissa plus aucun doute sur sur nos futures conquêtes en Afrique, l'épouvan-

tail de notre puissance avait saisi de terreur les faibles satrapes, pour qui la sublime Porte avait jadis découpé en provinces tributaires ce littoral méditerranéen. Ceux d'entr'eux qui n'avaient point eu des démêlés avec la France, dont les corsaires n'avaient point insulté notre pavillon ou entravé le commerce, pensaient avec raison qu'une simple rançon suffirait pour conjurer la foudre; mais ceux dont les déprédations sur mer ou les vexations en Afrique exercées sur nos sujets avaient été connues, désespérèrent de leur sort et parurent se résigner à leur changement de fortune. Du reste ils craignaient ce qui n'arriva point, la clémence était à l'ordre du jour, et Dieu sait si le plus humble serviteur d'Allah en barbarie, nous garde en son ame une ombre de récompense. Si jamais le *ve victis* des Gaulois mérita l'honneur d'une application rigoureuse, ce fut dant le cours de nos victoires en Afrique; la loi du sabre nous eût conquis plus d'or, plus de cœurs et surtout plus de sécurité, qu'une indulgence coupable envers des êtres qui en traduisent le motif, dans le sens d'une honteuse faiblesse et d'une politique arriérée.

Parmi les chefs barbaresques qui ne s'attendaient pas à tant de loyauté de la part de la France, le bey de Tripoli était sans contredit le plus coupable et le moins digne de pardon. Il faut remonter un peu haut pour saisir le fil de sa déloyale admi-

nistration. Le major Link, savant voyageur, avait été envoyé par le gouvernement anglais dans l'intérieur de l'Afrique, à l'effet de reconnaître le placement de la mystérieuse ville de Tombouctou. Il avait été assassiné dans une excursion, et ses nombreux papiers où étaient consignées ses observations se trouvaient entre les mains d'un Arabe qui crut devoir les rapporter à Tripoli. M. Rousseau, consul de France, avait trouvé les moyens de s'emparer de ces papiers; on ignore pour quelle fin il ne voulut point les restituer aux héritiers naturels du malheureux voyageur. En effet, le consul anglais, beau-frère de Link, ayant réclamé vainement les journaux de son parent, crut devoir porter ses plaintes au bey de Tripoli, lequel, usant de ses droits en souverain, somma le consul Rousseau de restituer les papiers. Celui-ci nia les avoir en sa puissance, et se fondant d'autre part sur son caractère diplomatique méconnu, il reprocha au bey, en termes honorables, l'inconvenance de son intervention dans une affaire sur laquelle il devait rester neutre. On conçoit qu'une telle altercation dut bientôt forcer toutes les limites. Le bey oublia ce qu'il devait au mandataire d'une grande nation, et celui-ci amenant le pavillon national du faîte de la maison consulaire, revint en France protester contre la déloyale sommation du bey de Tripoli. Après son départ le

chef barbaresque crut avoir triomphé, il caressa sa barbe en présence du consul anglais, et lui jura qu'il maintiendrait par toutes les voies possibles ce qu'il avait avancé. Cette déclaration de principes était d'autant plus arrogante, que pour quiconque a vu Tripoli et les ressources de cette régence, il est impossible de se méprendre sur le sort qui atteindrait cette métropole, le jour où un vaisseau de ligne arborerait sous ses murs un pavillon ennemi.

Le bey commença les hostilités par le refus de payer diverses créances échues depuis long-temps et vainement réclamées; c'est d'ailleurs un acte convenu entre chefs de régence, de commencer la guerre par la cessation du paiement des sommes quelque légitimes qu'elles soient. Les choses en étaient à ce point, lorsque la renommée publia dans tous les pays barbaresques la prodigieuse fortune de nos armes en Afrique. Les beys qui avaient des torts réels envers la France crurent le dernier jour de leur règne arrivé; ils attendaient avec résignation le nouveau firman qui leur ordonnait, de par le gouvernement français à Alger, de se démettre au plutôt de leur pachalik, de payer une forte rançon et de sauver leur tête en allant par-delà les mers chercher leur salut. Ils y étaient sincèrement résignés; de notre côté l'impuissance du petit nombre de soldats qui compo-

saient l'armée, nous forçait à ne point nous disséminer sur une vaste surface de pays, où des désastres partiels auraient pu nous moissonner en entier. Ensuite, et je crois cette opinion fondée sur les motifs d'une politique inhérente à l'état moral de la France, ce n'était point à une extension de territoire auquel songeaient alors les membres du grand conseil de notre capitale; étonnés eux-mêmes de ce qu'ils ont cru un miracle du ciel, ils ont vu les choses comme elles n'étaient point, et ces apôtres initiés aux événemens futurs d'une révélation trompeuse, ont applaudi à la chûte d'Alger, comme jadis le peuple de Dieu à celle de Jéricho.

L'insulte du bey de Tripoli était trop récente et trop facile à venger pour qu'on en laissât échapper l'occasion. L'amiral de Rosamel reçut à ce sujet des lettres closes qui le nommaient commissaire du roi près de la régence tripolitaine. Il devait se présenter en face du bey avec des forces capables d'en imposer, au cas que celui-ci osât refuser les immences réparations de ses torts. L'amiral partit d'Alger le 26 juillet sur le vaisseau le Trident; il avait sous ses ordres le vaisseau le Superbe, les frégates la Guerrière et la Surveillante, le brick l'Actéon, la goëlette l'Iris, douze bateaux bœufs et un bâtiment de transport. Cette division portait en outre des équipages, deux milles quatre cents

hommes de débarquement; on devait les déposer à Bone pour l'occupation de cette place et continuer ensuite la route vers Tripoli. On arriva le 13 dn même mois devant la ville; l'armée en branlebas de combat vint prendre position sous les forts et se disposait à commencer les préludes d'hostilités. Le général Rosamel envoya son premier aide-de-camp auprès du bey, pour l'avertir des dispositions hostiles de la flotte, s'il n'obtempérait aux volontés de son gouvernement. Le lendemain un parlementaire vint à bord de l'amiral. C'était le premier ministre du bey qui venait au nom de son maître s'humilier aux pieds des vainqueurs, et les supplier de stipuler eux-mêmes les conditions de paix. Quelque onéreuses ou déshonorantes qu'elles fussent, il était positif qu'elles seraient accueillies dans toute leur extension; aussi ne consultant qu'une vengeance légitime et trop long-temps différée, la régence tripolitaine courba sa tête sous le joug de fer que lui imposa le mandataire de la France. Le bey fut sommé de payer huit cent mille francs pour concourir au recouvrement des frais de notre expédition; il ne fit pas long-temps attendre sa réponse, et dès le lendemain il en paya quatre cent mille, demandant quelques jours de trève pour completter l'entier remboursement. La liberté des esclaves fut réclamée au nom de la France et de

l'humanité. Ce jour signala à la chrétienté sa plus belle victoire contre les infidèles. Les conséquences de l'article du traité qui ordonnait l'affranchissement des esclaves, furent aussi stipulées et reconnues ; ainsi, renoncer à la piraterie, s'engager à sauver les équipages naufragés sur les côtes, payer la moitié de la cargaison des navires pour chaque homme massacré dans la régence, n'exiger aucun tribut des nations chrétiennes, ne jamais augmenter le nombre de ses bâtimens, après qu'on aurait fixé le choix de ceux qui seraient laissés à sa disposition, formèrent tout autant d'articles d'un contrat que le bey jura solennellement de respecter et d'accomplir. En cas de guerre entre la France et d'autres nations, il lui était enjoint d'armer en course contre les navires des puissances qui nous seraient opposées. En outre des clauses déja mentionnées, le bey écrivit une lettre d'excuse au roi qu'il avait insulté dans la personne de son consul, et lui promit de ne plus exercer le monopole des cargaisons venues de France, condition la plus onéreuse de toutes, puisqu'elle lui ravissait la source de sa prospérité commerciale.

Enfin la demande expresse du consul Rousseau comme représentant de la France auprès du bey de Tripoli, et un salut de trente-trois coups de canon au pavillon français, achèvent le récit des avantages que nous a procuré l'apparition de la

flotte dans les parages de la régence tripolitaine.

En ce moment une ère nouvelle commençait pour la mère patrie. La révolution des derniers jours de juillet s'opérait dans toute l'étendue du royaume, et ses motifs autant que ses résultats n'avaient point encore pénétrés dans Alger. Il est probable néanmoins que les causes prochaines qui avaient fomenté le renversement du trône et du ministère étaient connues des principaux de l'armée, car on rapporte à ce sujet l'exclamation du généralissime en recevant la teneur des ordonnances, et les termes de son désappointement rendraient probables qu'il était loin de prévoir ce qu'on avait entrepris. Sans nul doute on savait aussi que l'explosion inattendue du ministère avait suscité quelques rumeurs populaires, on ne l'ignorait point, seulement, accoutumés à ces démonstrations de mécontentement, on en déduisait ce qui était arrivé plusieurs fois, savoir le retour prompt à l'obéissance après une lutte de quelques heures. Enfin le journal politique porteur des ordonnances pénétra dans la ville et sous la tente du camp; ici comme ailleurs deux groupes s'organisèrent ou pour mieux dire deux couleurs séparèrent l'armée; dans l'une se classaient tacitement les individus dont un pareil état de choses froissait les espérances et les opinions; dans l'autre on commentait avec une ostentation presque oppressive, un ave-

pir semé de grades et de cordons. Cette métamorphose subite devait s'opérer tôt ou tard, même sous la persistance des institutions anéanties trois jours après qu'on les eut promulguées. Ainsi que nous l'avons déjà exposé, les récompenses dues aux vainqueurs n'avaient point été nominativement accordées, mais on présumait non sans fondement, que l'inquisition politique, les prétentions nobiliaires, le patronage de famille avaient eu la majeure part dans ce que l'on appelait si injustement la distribution des grâces. Quelque condamnables que soient les préventions ou les petites haines d'un jury d'avancement, il était impossible que les actions d'éclat passassent inaperçues devant quarante mille témoins, aussi eut-on égard à ces titres inaliénables du courage et songea-t-on à les récompenser. Les listes d'avancement arrivées à Paris, furent soumises à un second comité, appréciateur par privilège des mérites et des caractères; quelques noms obscurs en avaient été élagués, et comme si une illustration de famille ne devait plus commencer par un homme supérieur, on amoncela les gloires africaines sur la tête des protégés et l'on réalisa ce qu'on dit en scène par abstraction : Nul n'aura de l'esprit que nous et nos amis. C'est sur le premier corps savant de l'armée que porta d'abord l'ostracisme de ces juges prévaricateurs; il était impossible qu'on dérobât à

tous les yeux l'injustice d'une telle infraction. Des lettres de Paris à Alger dévoilèrent le tissu des machinations secrètes d'un cabinet mystérieux, et l'on conçoit sans peine ce qui dût en résulter de fâcheux sur le moral de l'armée.

Enfin, un message diplomatique annonçant un gouvernement provisoire, établi d'après le vœu du peuple, eût bientôt franchi les mers et changé en Afrique la face des affaires. Les trois couleurs nationales et une charte nouvelle qui s'annonçait par ces mots : « La Charte sera désormais une vérité. » fit bondir d'espérance tous les mécontens et chacun crût voir réaliser dans ces termes le rêve de son ambition. Ainsi tandis que les uns protestaient en paroles contre un gouvernement artificiel, car le mot de provisoire ne reposait sur aucune base, d'autres se livraient à une joie immodérée, et dans l'attente des nouvelles du pays, les deux partis vivaient dans l'espérance inquiète de ces joueurs, dont le sort va dépendre de la couleur amenée sur table par le hasard. Cependant le pavillon tricolore n'était point arboré, tant qu'on ne le verrait point flotter sur les donjons de la Casaubah, on devait présumer que rien encore n'était officiel. Il parut alors un ordre du jour du général de la flotte, par lequel on indiquait vaguement quelques circonstances de la révolution du 27 juillet, et en attendant un plus ample imformé, on ordonnait de con-

texturer avec les pavillons des signaux, les nouvelles couleurs nationales. A part ce dernier avertissement, nous ignorons quelles furent les paroles échangées entre le généralissime et le commandant de l'armée navale; nous ne pouvons en juger que par les actes émanés de l'autorité.

La première conséquence des événemens passés en France, fut l'ordre impromptu d'évacuer les places d'Oran, de Bone, dans lesquelles nous tenions garnison. L'histoire discutera un jour s'il était urgent d'abandonner ainsi ce qui naguère nous avait tant coûté pour l'obtenir. Sans parler plus longuement de nos avantages particuliers, ne fallait-il pas songer au salut des Turcs avec qui nous vivions en très bonne intelligence, et qui servaient nos intérêts contre une nuée de maures, de Kabiles qui fondaient de toutes parts sur les villes conquises et défendues par des garnisons très faibles. Il était évident qu'après l'évacuation des cités littorales, ces maures, enhardis par notre fuite viendraient déverser le poids de leurs sanglantes représailles sur les malheureux Turcs sans défense ou déconsidérés aux yeux de leurs anciens esclaves. Nous leurs avions promis asile et protection, et nous voilà à peine impatronisés dans la régence, que déja nous songeons à détruire ce prestige de loyauté qui à la longue devait nous conquérir les nombreuses tribus africaines. On lira bientôt à

quel degré d'insolence parvinrent les Kabiles, lorsque interprétant à leur manière, le désistement de nos prétentions, ils conçurent le projet d'établir dans Alger même le siége de leur empire.

Des ordres secrets furent donnés aux gouverneurs français de Bone et d'Oran; il fallait évacuer sans coup férir et pour cela il fut recommandé de ne procéder à cette opération que durant la nuit, afin que pendant le jour nul parti de maures ne vint nous inquiéter. Une condition non moins essentielle de l'évacuation des places, était la destruction des forteresses, car les laisser intactes, c'était à la fois donner aux ennemis les moyens de se prémunir contre une seconde invasion, et fournir aux maures des armes toutes prêtes contre les Turcs.

Tandis que les vaiseaux de l'état allaient sur divers points de la côte exécuter les ordres du généralissime, le jour était venu où l'on devait procéder à l'inauguration des couleurs adoptées par la France.

M. de Bourmont, dans une disette absolue de nouvelles, et ne pouvant concevoir le renversement de la dynastie régnante, croyait du fond du cœur et n'en fesait point mystère à ceux qui l'approchaient, que les nouvelles couleurs n'étaient qu'une concession accordée au parti libéral par les ministres du duc de Bordeaux, appelé au trône

de ses ancêtres. Le duc d'Escars partagea un moment son erreur, mais fixé plus tard sur la nature des changemens survenus, il disparut un instant, revint ensuite partager la pensée de son chef; et soudain désenchanté, il partit sans mot dire; oncques depuis on en a oui parler.

C'est le 17 août qu'eut lieu cette cérémonie. Elle se passa au milieu des joies expansives des uns, et de l'isolement silencieux des autres. La seule réflexion à laquelle se livraient les derniers, découlait du rapprochement de deux époques, où l'on vit un siècle de cent jours, remplacé par les hommes, et les mêmes choses qu'une interruption trimestrielle avaient momentanément annullés. Un grand nombre crurent avoir saisi la vérité de ce parallèle, et fondant leur conduite sur leur conviction, ils pensèrent asseoir les titres de leur future résurrection, en parant leur déchéance volontaire, de l'ostentation d'une fidélité intéressée. Les époques historiques peuvent être mises en balance, pour en apprécier les résultats sur le cours des événemens; mais qui nous prouvera leur identité? Un rapprochement rigoureux est-il possible? lorsque l'histoire elle-même, dans ses plus belles pages, nous montre toujours le mouvement ascensionel de l'esprit humain, varier de tout temps et en tous lieux, les conséquences opposées de deux faits qui ont pu avoir une égale ressemblance

à leur origine, mais qui cessent de s'appartenir dans les mutations qu'entraîne leur développement.

Parmi ceux qui projetaient leur démission, il convient de signaler une exception honorable en faveur des officiers qui, voués par système ou par reconnaissance à ce qu'ils croyaient le meilleur des mondes possibles, sacrifièrent plus tard leur existence politique aux préjugés de famille et à leur vœu immuable de fidélité. Leur conduite mérite d'être signalée, car la fidélité n'est point contagieuse et l'on verra plus tard que les projets de démission furent considérablement ajournés, dès l'instant qu'il futdangereux pour la stabilité de sa position d'en manifester la moindre preuve.

C'est le 22 août que la garnison d'Oran rentra dans Alger; elle n'avait abandonné la place qu'après en avoir préalablement démantelé les forteresses. Notez bien que l'on procédait à l'évacuation de la régence, alors qu'un derviche prophète nous disait que, dans les anciennes prédictions d'un sage de leur pays, il était écrit qu'une race de héros sortie de l'Occident viendrait à *el Gazi el Jezeir*, que leur tonnerre écraserait l'incrédule qui armerait son bras contre le puissant; qu'enfin notre règne dans leur fertile contrée durerait vingt-cinq ans. Il deviendra curieux de commenter un jour les termes de cette prophétie; si nous gardions notre conquête, il serait avantageux de

stipendier de pareils missionnaires pour en semer le pays, en leur intimant toutefois l'ordre de prêcher l'unité des religions et convaincre, s'il se peut, les tribus alliées, que les hommes sont les enfans d'un même père, désunis par les préjugés ou le mensonge des fausses prédictions.

Cependant la nouvelle de l'évacuation de nos troupes des places de Bone et d'Oran avait été interprétée d'une manière désavantageuse par les indigènes. Ils crurent trop légèrement à une défaite, et l'appuyant sur l'intervention occulte de leurs divinités, ils poussèrent l'insolence jusqu'à croire qu'une puissance irrésistible nous chasserait bientôt de la ville d'Alger, et purgerait leur pays de la présence des Turcs et des Chrétiens. Les Kabiles surtout qui n'avaient jamais été vaincus, qui nous avaient forcé à la retraite lors de notre marche sur Belida, jetèrent avec orgueil les premiers brandons de cette révolte, et sommant le dey de Titteri de se mettre à leur tête, ils lui promirent de le faire roi d'Alger. Cette proposition flattait trop l'amour propre d'un Musulman pour qu'elle demeurât sans réponse, elle fut acceptée avec entousiasme, et le pacha de Titteri, car c'est le titre que doivent porter les vice-rois barbaresques, celui du dey, signifiant oncle et n'étant qu'un sobriquet, le pacha de Titteri, disje, dépêcha un tatar auprès du général en chef, par lequel il l'in-

formait d'une déclaration de guerre de sa part. Ce message selon l'ordinaire était accompagné d'une provocation en bonne forme, et finissait par l'énoncé fastueux d'une armée de deux cent mille hommes, qui ne se reposerait de ses fatigues, que lorsque les cadavres des ennemis lui serviraient de couche. De telles paroles ne pouvaient effrayer des soldats naguères victorieux, et M. de Bourmont renchérissant sur le sens de cette déclaration inattendue, fit répondre au pacha de Titteri, qu'il allait se mettre en marche pour lui épargner la moitié de la route.

Comme on s'attendait à les voir fondre en masse sur tous les points où nous tenions garnison, tant sur les bords de l'Haratch, que dans les diverses citadelles du littoral, il fut arrêté qu'on dégarnirait les forts de l'artillerie qu'ils renfermaient, et l'on commença par ceux situés sur les rives de l'Haratch, dont il était dangereux de les laisser approcher sans cette précaution préalable. La marine fut chargée d'exécuter sur le littoral ce que l'armée opérait ailleurs, et les bateaux à vapeur y vinrent pour démolir la forteresse de Matifou. Les Arabes l'avaient déja fait, on eut la peine de les chasser de ce poste où ils s'étaient confinés en attendant l'arrivée du pacha de Titteri. Ils voulurent à leur tour nous en disputer l'occupation ou mieux la

destruction; il est inutile de dire de quel côté resta l'avantage

Notre sécurité hors des murs d'Alger devenait de moins en moins hors de toute atteinte; déja recommençaient les affreuses scènes de décapitation; le colonel du 2e et son officier-payeur furent les premières victimes de leur vengeance; on les massacra presque sous les yeux des sentinelles avancées du camp.

On apprit aussi par la rentrée de la garnison de Bone, que l'évacuatiou de ce poste n'avait point été sans danger. Les Bédouins armés de fusils, de bâtons et de frondes pour lancer les pierres, s'étaient défendus à outrance, et jusque dans le fort occupé par nos troupes, étaient venus inquiéter les travaux du désarmement. Cette résistance opiniâtre d'un peuple naguère soumis, fit réfléchir l'armée sur l'instabilité de sa position en Afrique, et désormais indifférente sur le sort d'une colonie payée de son sang et illustrée par plusieurs combats; elle témoigna hautement le désir d'abandonner au plutôt la place de Bone, et de s'embarquer pour venir dans notre capitale d'outre-mer grossir le nombre des mécontens. L'embarquement des troupes se fit à la hâte pendant, la nuit, et avec une confusion qui aurait pu faire croire à une déroute. On abandonna beaucoup d'objets qui devinrent le butin des Arabes, enfin la flotte devenue

encore une fois la planche du salut, cingla vers Alger où elle arriva le 27 du mois d'août.

A dater de cette époque jusqu'au premier septembre, le général en chef avait ordonné des dispositions hostiles contre les tribus, qui sur divers points de la circonscription territoriale venaient journellement nous harceler. On les avait repoussées avec vigueur et fortifié les postes où la nature des lieux favorisait leur apparition. On calculait alors que pour nourrir la population de la ville et l'armée, il suffisait de garder un rayon de terrain d'une certaine étendue au dehors des murs et d'en ensemencer la surface. Quels étaient les projets de ceux qui songeaient sérieusement à replier sans motifs une armée encore triomphante, dans un cantonnement resserré et propre à une longue résistance? On l'ignore; nous avions l'air de fuir devant les vaincus, et ceux-ci qui ne jugent les choses que d'après leur sens direct, n'en devinrent que plus actifs à saisir toutes les occasions de nous prouver que nos armes avaient cessé d'être pour eux un objet d'effroi. Cependant le général en chef saisissant l'analogie entre notre fameuse expédition d'Égypte et celle d'Afrique, conçut l'idée d'organiser un corps d'Arabes, de les équiper à leur manière et de les lancer en guérillas partout où le danger les rendrait utiles. Cette mesure portait encore un cachet philantropique; en

effet, nous avions promis aux Bédouins soumis et paisibles de les bien traiter, de les nourrir et de les protéger; nous étions loin d'avoir rempli nos promesses, car ils demandaient à grands cris du pain et de l'argent, sans qu'on songeât à les satisfaire. Si ce projet ne reçut que plus tard et sous un autre chef son entière exécution, on ne doit l'attribuer qu'aux circonstances qui changèrent le gouvernement de la métropole. Le plan était arrêté avant l'arrivée d'un autre généralissime. Cependant les nouvelles dispositions prises contre les attaques des montagnards devinrent une garantie pour l'armée. Quelques alertes du côté du Mazafran éveillèrent quelquefois l'ardeur guerrière des nôtres; désormais prémunis, ils redevinrent invincibles, et plusieurs faits d'armes individuels apprirent aux Kabiles aggresseurs, à voir d'un autre œil ceux qui devant eux fuyaient en déroute dans les champs de Belida.

En attendant les nouvelles de France, on s'occupait réellement d'entourer les troupes de tous les moyens capables d'éloigner le mal qui déja sévissait sur eux avec moins de fureur. Le maréchal et son état-major avaient déménagé la Casaubah, et s'étaient installés dans le magnifique palais de ville; l'autre avait été transformé en vaste caserne susceptible de recevoir une garnison de neuf mille hommes. On commençait à la loger d'une manière

convenable, et la plupart des hommes malades éprouvèrent bientôt les effets d'un changement utile de localité. On avait projeté pour la ville des moyens d'assainissement, ceux, par exemple de percer de larges rues, de circonscrire des places, en un mot d'établir une circulation prompte et facile entre les divers quartiers de cette immense cité.

Enfin les dépêches venues de Paris annoncèrent un roi des Français, élevé au trône d'après le vœu de la nation. Le serment de fidélité à la nouvelle dynastie, fut demandé au nom des lois du royaume à tous les sujets de l'armée de terre et de mer. C'était entre les mains d'un nouveau chef qu'on devait le déposer, il était nommé, et l'on s'attendait tous les jours à le voir arriver.

Le général Clausel et son état-major, parti de Toulon le 27 septembre à bord d'un vaisseau de ligne, parut sur ces entrefaites dans les parages d'Alger. Avant qu'il mit pied à terre, M. de Bourmont dans un ordre du jour désigna à l'armée le nouveau commandant qu'on lui donnait, et les garanties qu'un aussi beau choix devaient faire naître dans l'ame des soldats d'Afrique.

Enfin le général Clausel arriva, il fut salué au taux de son rang par les batteries de terre et de mer. Après avoir conféré avec l'amiral, il se rendit immédiatement au palais de ville, où il eut une longue conférence avec M. de Bourmont, et

aussitôt après cette entrevue, une proclamation brûlante de patriotisme et d'espérance ne tarda point à le faire connaître.

Les officiers du nouvel état-major, anciens compagnons d'armes de celui de l'ex-généralissime, fraternisèrent ensemble, et cette fusion amicale ne contribua pas peu à cimenter l'oubli du passé et l'adhésion solennelle du plus grand nombre aux actes du nouveau gouvernement.

Bientôt la prestation du serment eut lieu. Quiconque refusa son vote de fidélité à Philippe I[er], roi des Français, fut révoqué de ses fonctions et immédiatement remplacé par le sujet le plus ancien ou le plus digne. Cette mesure expéditive arrêta soudain le torrent des démissions projetées; le sacrifice de son avenir parut trop grand à ceux qui n'avaient point de motifs légitimes pour faire preuve d'une haute fidélité, et ils aimèrent mieux émousser les Angles tranchans d'une ambition désappointée, que suivre en pays étranger et en victimes obéissantes, une étoile naguère si belle et qu'un instant avait vu pâlir.

L'apparition d'un chef aussi estimé que l'était le général Clausel, fut en Afrique le meilleur stimulant qui pût ranimer un moral nostalgique et un corps débilité. La proclamation qui l'impatronisa auprès de nos braves, semée avec profusion dans le camp, était conçue en termes non équivoques

et vibraient délicieusement à l'oreille du soldat. Elle traitait de deux questions importantes ; savoir, l'état rassurant de la mère-patrie, et en second lieu elle entretenait l'armée de sa future position, de ses travaux passés et des récompenses dont il devait être le distributeur au nom du roi des Français.

Alors commença une seconde administration dont les détails se rattacheront un jour aux scènes historiques de notre expédition. La conquête d'Alger assure le premier pas d'une civilisation commerçante, qui de là peut irradier sur tous les points de cette vaste partie du monde ; mais ce n'est qu'un premier pas.... S'il est une vérité hors de toute réfutation, c'est celle que l'observation déduit de l'expérience des siècles antérieurs. Une civilisation bienfaisante, amie des hommes et des lumières, sortira victorieuse des révolutions du globe et portera son flambeau partout où l'homme respire en société avec un autre homme. Cet oracle est sorti de la bouche des temps écoulés, et ne restera point inaccompli. L'Afrique aura son tour, et c'est d'un point quelconque de son littoral ouvert sur les deux mers, que sortira la voix prophétique annonçant aux frères de la grande famille qui peuplent la terre, la liberté et le droit naturel. C'est une idée sublime que de représenter le tableau chronologique

des races, par un grand fleuve dont la source perdue dans la nuit des temps surgit tout-à-coup à l'origine des familles, et promène indéfiniment son onde procréatrice partout où un rayon du soleil échauffe un rayon de la terre. Le fleuve des races est aussi celui de la civilisation, et si le lit de ce dernier n'est point aussi étendu ni aussi profond, c'est que les résistances qu'il éprouve dans son cours arrêtent son flot. Il luttera sans fin, et le granit le plus dur, la montagne la plus élancée n'opposera qu'une barrière temporelle à son extension. Sa marche est indépendante de la volonté de l'homme ; il n'est lui-même qu'un instrument passif et obéissant d'une suprême coordination, dont l'auteur est le maître invisible de toutes choses.

L'homme policé est le moniteur naturel de celui qui ne l'est pas ; c'est par lui que se propage et s'étend la transmission vivifiante des lumières. Un contact prolongé avec discernement peut allumer l'étincelle, et de cette première opération dépend le succès négatif ou favorable. Ils se trompent étrangement ceux qui proclament la civilisation de l'Afrique comme une utopie impraticable ; ils ne se trompent, que parce qu'ils admettent dans leur systême une inoculation subite et forcée de leurs préjugés civils ou religieux ; ils traduisent, sans le vouloir, la

pensée d'un moderne publiciste qui, concentrant la France dans Paris, a semblé mesurer les droits de chacun au titre de Français, à une certaine affinité d'instruction qui puisse mériter l'amalgame avec son peuple de prédilection. Ils ne songent pas que les leviers de prospérité nationale comptent plus de trois genres, et qu'il en faut un très grand nombre pour remuer tous les points de la terre qui fécondent les produits variés, soit utiles, soit fastueux, voire même inutiles à notre bonheur.

Un élément de civilisation commençante n'a qu'une manière d'être : elle est simple, constante et similaire ; elle parle à la raisou et n'excède pas la mesure de conviction d'un peuple qu'on veut humaniser. Si par ce mot on entend l'occupation à main armée d'un vaste territoire, de le ravir à jamais à ses anciens maîtres, en les forçant de cultiver pour nous seuls un sol fécond en produits, renonçons dès aujourd'hui à la civilisation de l'Afrique. Loin d'y gagner quelque chose, les vainqueurs et les vaincus auraient de motifs égaux de crainte et d'inquiétude. Sans compter les denrées dont la valeur excède toujours celles qui nous arrivent par le commerce avec les peuples étrangers, nous aurions à lutter sans cesse contre des serfs sanguinaires et belliqueux ; il nous arriverait tôt ou tard le malheur

empreint partout où l'on a compté cent têtes esclaves, contre une seule tête libre.

A mesure que les lumières policeront les peuples, un système de colonisation s'éloignera de son acception primitive. Liberté pour tous, droits de chacun et fraternité, seront la devise des vrais philantropes qui, mûs par le sentiment divin de l'amour d'autrui, porteront chez les peuples vierges de toute institution, les bienfaits de leur expérience et de leurs acquisitions. C'est pour avoir méconnu ces troit dogmes fondamentaux d'association humaine, que les Turcs, après plusieurs siècles d'occupation, ne furent réellement que campés dans Alger, et qu'ils ont été abandonnés par les indigènes, aussitôt que les hasards de la guerre leur eurent concédé de nouveaux maîtres. Sous quelque nom que se déguise le despotisme, il est odieux à ceux qui en sont les victimes, et si l'instinct de la liberté est le premier souffle d'un moral qui tend à la civilisation, je renvoie dans le désert de Sahara ceux qui repoussent l'idée d'une future France d'outre-mer; ils y verront plusieurs milles Bédouins, anciens opprimés des gouverneurs de province, respirer en paix dans ces steppes arides l'air de l'indépendance et de la liberté.

(1) Nous ne voudrions citer d'autre preuve de l'infinie prévision de l'amiral, que l'ordre du jour envoyé la veille du départ à tous les commandans de l'armée. Cette pièce, que la nature de cet ouvrage ne nous permet point d'insérer, roule en entier sur les diverses manières de préluder à l'attaque et au débarquement des troupes, suivant la force ou la nature des résistances que l'on devait éprouver de la part des ennemis. Au dire des juges en cette matière, cette lettre mérite de devenir classique dans les fastes de la marine. Elle sera relatée dans l'édition de notre livre, que nous publierons lorsque l'avenir aura dévoilé dans toute leur nudité une foule de documens, que l'état présent des choses ne permet point encore de publier.

(2) Le débarquement de vingt-cinq mille hommes en quelques heures et sur une côte de fer comme celle de la régence barbaresque, est un événement unique dans l'histoire des guerres maritimes de la France. La dernière expédition de notre pays a réellement commencé par un prodige. C'est l'amiral qui l'a ordonné, il a été exécuté par les officiers et les matelots de tous les navires de la flotte. Il n'est pas un marin qui ne puisse revendiquer une part de cette immortelle journée.

PREMIÈRE JOURNÉE.

(Approches d'Alger et débarquement des troupes.)

Alger, fille des mers, semble sortir des flots :
J'entends un cri de joie ébranler les échos !
C'est le cri matinal des guerriers intrépides,
Quand fixant de Memphis les vieilles pyramides,
Les siècles de la gloire éveillés à la fois,
Des sommets aériens entendirent leurs voix.

Que voit-on de *Jezer*, de la cité guerrière? (*a*)
Palais du dey, harem, minarets, cimetière,
Incrustent leurs massifs sur les flancs d'un coteau;
D'un triangle la ville a comblé le tableau;
Six cents tubes de fer s'ouvrent hors des murailles,
La foudre nuit et jour veille dans leurs entrailles,
Partout où l'œil rencontre un site culminant,
Le despote a placé le bronze résonnant;
Seul, de ses volontés ministre inexorable,
Sur la foi du canon il dort inviolable,
Et dans la Casaubah, sa royale prison,
Il brave les complots, le fer et le poison.

Les navires français partagés en cohortes,
Des remparts littoraux ont menacé les portes;
On voit des canonniers les mêches dans leurs mains,
Couvrir les parapets d'étendards africains.
Sortez des murs d'Alger, vaste troupeau d'esclaves,
Les champs vous sont ouverts, c'est l'arène des braves.

Quel contraste a frappé ce coin de l'univers,
Un ciel toujours d'azur, des guérets toujours verts!
Souvenir idéal, Eden du premier âge,
Dans les champs numidiens je revois votre image:

Les voilà ces jardins... la vigne, l'olivier,
L'orme aux rameaux touffus, le gracieux palmier,
S'inclinent vers le toit perdu dans la vallée;
J'entends le rossignol chanter sous la feuillée,
Et le parfum des bois, le murmure des eaux,
A s'arrêter encor invite mes pinceaux.
Est-ce pour l'Osmanlis, que de ses mains fécondes
Un dieu répand ici les trésors des deux mondes?
A des êtres plus purs il devait ses faveurs...

Sera-t-il donc envain que nos foudres vengeurs,
Remplissant le désert de leur voix de tonnerre
Viendront redemander cette part de la terre?
Croirons-nous Albion quand elle a prétendu
Qu'un fruit de la conquête est un fruit défendu?...
Retrempons la fierté du sang des Abassydes,
Turcs hyperboréens vous n'êtes plus numides,
Le vrai dieu c'est le nôtre, et malgré Mahomet,
Vous apprendrez un jour s'il tient ce qu'il promet.

Nos vaisseaux ont campé; comme une immense chaîne
Ils ont ceint les contours de la plage africaine;
Fermes comme le roc implanté sur les bords,
On eût dit que la paix nous eût ouvert ses ports,

Et le drapeau sanglant du calife prophète,
Flotta silencieux pareil aux jours de fête.
Eh quoi! Sidi-Ferutch, bastion du croissant,
A l'aspect des Gaulois a connu son néant?
Où sont les ennemis gardiens de cette enceinte?
Qu'ils portent sur la brèche un front pâle de crainte,
Lâches, animez-vous d'un sublime transport!
Et par un sifflement satellite de mort,
Publiant le réveil du tigre de Nubie
Abattez le chasseur qui poursuit votre vie?
Mais les Turcs sont changés... Despotes odieux,
La paresse ou l'amour sont leur temple et leurs dieux.

Le chef montre à nos preux les rivages numides:... (b)
« Les spahis, a-t-il dit, cavaliers intrépides,
« Demain avant le jour doivent nous approcher;
« Soldats! serrez vos rangs, opposez un rocher
« Au choc tumultueux du flot qui nous menace;
« Que le dard du mousquet repousse leur audace.
« Jamais de vos drapeaux ne détournez les pas,
« N'allez point, affrontant un stérile trépas,
« Prodiguer sans motifs une valeur oisive;
« Craignez qu'au Casaubah votre tête captive.

« Soit le trophée hideux à prix d'or acheté,
« Du maure qui surprit votre sécurité.

« Rassurez-vous aussi contre un barbare usage,
« Dont se sert l'Africain pour tromper le courage;
« L'animal du désert qu'ils chassent en avant,
« Leur sert d'épouvantail et de rempart mouvant;
« A l'abri du massif de sa vaste encolure
« Il croira vous frapper sans craindre votre armure.
« La gloire a des lauriers pour les nobles succès,
« Plaignons l'infame Turc dans ses sanglans excès,
« Mais chassons loin de nous un si honteux modèle.
« Braves enfans de France et généreux comme elle,
« Entourez l'Africain du respect de nos lois,
« Sur sa femme et son champ qu'il conserve ses droits,
« Des croyances d'Allah laissons lui la mémoire,
« L'olivier à la main courons à la victoire: »

Le signal est donné pour l'heure de minuit:
Le calme sur les flots, et Phébé qui poursuit
Sous l'azur d'un beau ciel sa paisible carrière,
Aux apprêts du départ dispensa la lumière.
Déja tout est prévu: les nombreux ponts flottans
S'affaissent sous le poids des premiers combattans,

Tel, des flancs d'un coursier dans Troie épouvantée,
La nuit vit enfanter une race indomptée,
Tels furent nos vaisseaux, quand de leur vaste sein,
Nos soldats s'élançaient les armes à la main.
Ils voguent lentement aux confins du rivage.....
Le cliquetis du fer, la vaporeuse image,
Des armes, des drapeaux balancés dans les airs,
Et l'aviron bruyant aux sauvages concerts,
D'un message inquiet entretiennent mon ame;
Bientôt on n'entend plus que le bruit de la rame,
Ce bruit faiblit et meurt... Tout à coup mille voix
Proclament jusqu'au ciel un vivat à nos rois!

Ressuscitez enfin de vos sombres retraites!
Venez vous réjouir, on vous porte des têtes,
Noirs enfans du désert; à vos banquets sanglans,
La France a dévoué ses timides enfans!

Mais pourquoi l'Algérien avide de supplices,
A-t-il des premiers coups dédaigné les prémices?
Si d'écraser les nains est un vulgaire honneur,
Au moins aurait-il dû, condamnant sa valeur,
D'une tête du jour emportant la menace,
Arracher au Bédouin son vil tribut d'audace?
Un groupe d'artilleurs escalade le fort,

Les portes, les vieux murs ont croulé sans effort.
Parmi quelques canons dévorés par la rouille,
Sous le marbre sacré d'une sainte dépouille,
On sonde avec effroi le parquet résonnant,
Où le Turc entassa le salpêtre tonnant.
Les foudres du vieux dey sont encore muettes...
Elles tardent long-temps à gronder sur nos têtes;
Le maure s'est enfui, sacrilège et sans foi,
Il laisse son autel, ses marabouts, sa loi;
Il a livré ses dieux aux coups de l'infidèle.
La croix a triomphé, Mahomet est pour elle,
Et le lambeau sanglant, bannière des vaincus,
Cesse de proclamer un règne qui n'est plus.

Les voilà ces spahis, ces remparts de l'Afrique...
Où vont-ils transporter cette bravoure antique?
Le galop du coursier qui fuit l'égal du vent,
Au gré de leur terreur est encore trop lent.

Loin de nous l'ennemi court préparer l'orage:
Sous des remparts massifs retrempant son courage,
armé de son mousquet il attend en repos,
L'heure ou le plomb d'Afrique atteindra nos héros.
En avant grenadiers!... Le tambour les anime,

La balle atteint déja plus d'un cœur magnanime,
Le vide d'un martyr est bientôt effacé,
S'il tombe, un autre preux l'a soudain remplacé.
Ils courent affronter l'aérienne retraite
Où l'Arabe a caché sa valeur et sa tête.....

Tout à coup cent obus sortis du sein des mers,
Brisent leurs arsenaux chez le fils des déserts.
Sous le joug du devoir le marin immobile,
Promenait sur les flots sa bravoure inutile;
Le télescope en main il voit des feux roulans,
Et l'étendard d'Allah sur les bronzes tonnans.
Le chef parle : écoutez... Qu'on aborde la plage;
Les bricks ont obéi; de leur triple embossage,
Comme d'un ciel d'hiver s'échappent à la fois,
Les horreurs de la foudre et le courroux des rois.

Silence sur les flots : le Turc a pris la fuite,
Je vois nos bataillons lancés à sa poursuite;
Sans drapeaux, sans canon, déserteur des combats,
Mérite-t-il le plomb d'un glorieux trépas?
Tirailleur rentre au camp; dans les sombres broussailles
Le maure t'a promis d'étranges funérailles,

Viens t'asseoir au banquet : s'il reparaît demain,
Qu'il se montre en soldat et non en assassin.

Un jour nous a soumis les champs de la presqu'île,
Et dans Sidi-Ferutch, inviolable asile,
A grandi sur le sable une cité de Mars :
Sous le ciel africain la France a des remparts.
L'agave, le palmier, transformés en lianes, (c)
S'arrondissent en arc au dôme des cabanes ;
Leurs innombrables toits aux reflets verdoyans,
rappellent l'oasis dans les sables brûlans.
Ici, le fantassin chansonne la victoire,
Ou s'il revient poudreux des plaines de la gloire,
Il regagne sa tente en joyeux troubadour,
Et rapporte au bivac le bulletin du jour.
Bellone a dérobé les cornes d'abondance,
Et vient les épancher sur les fils de la France ;
Sa prêtresse au teint noir, à son autel pourpré,
Du nectar des tonneaux, jour et nuit retiré,
Remplit et fait vider une coupe ennoblie,
Par la main des blessés dont le sang l'a rougie.
Rien ne manque au guerrier dans ses foyers nouveaux,
Là, Comus à vil prix découvre ses fourneaux,
Le Toscan mercantile indifférent Thersite, (d)

Des fruits de son jardin nous a vendu l'élite,
Et pour désaltérer nos soldats africains,
Le sort nous a gardé jusqu'aux puisards romains.
Loin des quartiers bruyans si nous portons la vue,
D'un arsenal immense admirez l'étendue;
Sur l'arène du parc mille canons divers,
N'attendent qu'un chemin creusé dans les déserts;
Satellites meurtriers, les orbes homicides,
Avec ordre tassés montent en pyramides,
Et l'encens du dieu Mars, le salpêtre mortel,
Attend dans un caveau les besoins de l'autel.

(3) Il est malheureux pour les amateurs des rencontres inespérées, que nous ayons avancé un fait qui plus tard a été reconnu faux. Ce fameux canon perdu a la bataille de Saint-Quentin, n'était rien moins qu'une pièce d'artillerie armoriée en Espagne, et qui n'a jamais appartenu à la France.

(4) Journée du 19 juin. L'affaire de Staouli sera citée comme la plus glorieuse parmi toutes les autres. Au dire d'un colonel, cette journée mémoral le prouve d'autant plus en faveur de la bravoure nationale, que les soldats seuls ont tout fait et ont seuls vaincu les troupes de la régence Algérienne. Ibrahim, aga egassi, gendre du dey et commandant les forces militaires d'Alger à Staouli, a assuré avoir eu soixante mille hommes sous les armes. Nous en avions vingt-deux mille.

SECONDE JOURNÉE.

Le soleil par trois fois a marqué sa carrière ;
Aux bords du Mazzafratz l'Arabe tributaire,
Du sabre, du mousquet, a cuirassé son corps,
L'écume du coursier bouillonne sous le mors.
De ses combats futurs simulant l'artifice,
Il prépare sa main au jeu d'un prompt supplice,
Et lorsque son damas du palmier glorieux,
Tranche sans s'ébrécher le faîte radieux,

On l'entend, l'insensé, murmurer une antienne,
Et compter la rançon d'une tête chrétienne.

L'heure de son départ sonne-t-elle jamais?
Que font-ils les pachas dans leurs vastes palais?
De leurs faisceaux de crin secouant la poussière,
Quel jour les verrons-nous rendus à la lumière?
Profanes taisez-vous... Dans le conseil des dieux,
Oseriez-vous fixer un œil injurieux!
Tandis qu'au Mazzafratz les légions nomades,
Chargent leurs rangs épais de cent autres peuplades,
Qu'à la voix de l'iman on les voit accourir,
Jurer par l'Alsirat de vaincre ou de mourir, (*a*)
Le seigneur des seigneurs, le sultan des armées,
Au millieu des parfums, des lampes enflammées,
Parmi les ulémas, entouré de sa cour,
D'un message céleste invoquait le retour.
Prosterné vers la Mecque il priait : le derviche,
Franchit d'un saut léger les gradins de sa niche :
« Sultan, pour tes drapeaux comme toi j'ai prié,
« Sur le sépulchre saint le front humilié,
« J'ai conversé long-temps avec notre prophète :
« Du palamphore vert, dey d'Alger ceins la tête, (*b*)

« Cours vers tes spahis ; dis-leur qu'au point du jour,
« Nos étendards plantés au camp du Giaour,
« Appellent au combat tout Osmanli d'Afrique,
« Dont la main peut brandir la longue tophaïque ; (c)
« Les braves compteront la gloire et le butin,
« Les lâches... Je me tais, ils connaîtront Hussein.
« Par Eblis, par Monkir, par le feu qui m'inspire, (d)
« Voilà noble sultan, ce qu'Allah veut te dire ».

Qu'a-t-il donc le seigneur naguère humilié ?
Dans la cage de fer le tigre châtié,
S'il brise en bondissant les verroux de sa chaîne,
D'un élan moins rapide il mesure la plaine.
Qu'on amène un coursier ? Le voilà... Hussein part,
Boul boul aux pieds de cerf a franchi le rempart.
Non loin du Casaubah un immense portique,
Retient le roi des rois sous son porche gothique ;
Où va-t-il ? Je ne sais... Ses regards scintillans,
Sa barbe qui frémit et les naseaux brûlans,
D'un coursier dont l'instinct a deviné le maître,
Du gardien de Bazoum l'a déja fait connaître.
Il entre, un geste prompt l'interroge, et soudain
A l'aga, le sultan abandonne sa main.
« M'apprends-tu le retour de mes courriers tartares,

« Traînent-ils avec eux quelques mille barbares,
« Réponds Hassan?-Seigneur, tu vois dans ce palais,
« Les beys suivis des scheiks rendus à tes souhaits.

Allah hou! C'est le cri du dey ravi de joie. (*e*)
Sa garde de tatars devant lui se déploie,
J'entends des tambourgis le sombre roulement, (*f*)
Et les beys à ses pieds s'inclinent humblement.

« Astres dont la clarté brille de ma lumière,
« Vous serez dès demain ou soleil ou poussière,
« Il ne tiendra qu'à vous de dérouler encor,
« Sous un dais parfumé la pourpre aux mailles d'or.

« Songez-y ; des chrétiens les vaillantes cohortes,
« Des murs de Casaubah profaneront les portes,
« Ou peut être le sang de leurs corps écrasés,
« Abreuvera la soif des sables embrasés.

« De l'impur Giaour qui veut être l'esclave ? (*g*)
« Indigné d'un tel sort, le lâche devient brave,
« Si la voix de mes beys planant dans les combats,
« Parle comme la foudre au cœur de mes soldats.

« Vous n'êtes que les fruits de ma tige sacrée ;
« Vous tomberez flétris, si la dent ulcérée

« Des serpens de la Gaule enfonce dans le tronc,
« Le venin qui détruit le chêne du Saphronc.

« D'oran, de Titteri, marchez pachas fidèles,
« Et vous chefs de tribus, vos phalanges nouvelles,
« De leur noble sultan seront l'objet aimé.
« Demain au point du jour que le camp soit armé.
« Le chrétien dormira; de leur sang que j'abhorre,
« Je veux que les vapeurs fassent rougir l'aurore:
« Allez... Mon Giamschid brillera sur le cœur, (*h*)
« Du premier qui viendra me saluer vainqueur. »

Le soleil a parlé: son divan en silence
S'incline, et murmurant leur vœu d'obéissance,
Les beys et les agas vont lui baiser les mains,
Et porter dans leur camp ses ordres souverains.

Tandis qu'au point du jour une ardeur peu commune,
Voulait par cent tribus enchaîner la fortune,
Les tirailleurs français, nocturnes surveillans,
Du bivac ennemi suivent les mouvemens.
A l'heure de minuit une rumeur lointaine,
Se mêle au son guerrier de la trompe africaine,
L'apathique Bédouin ne s'est point endormi,
Il s'est ressouvenu qu'il est notre ennemi.

Les rayons de Vesper trahissent le mystère ;
On a vu le spahis au manteau funéraire,
Du vol de son coursier gouverner les élans ;
Il court vers Staouli : les bernous éclatans, (*i*)
Couronnent les sommets d'une blanche ceinture,
Et des neiges d'hiver ont calqué la figure.
Dieux, qui pourra compter leurs vastes bataillons !
On les voit plus pressés que l'épi des sillons.
Mais le silence dort au sein de leurs phalanges,
Et la voix des musseins se refuse aux louanges, (*j*)
L'Africain assoupi courbé sur son cheval,
N'attend plus que l'aurore et le cri du signal.

Alors qu'il s'endormait bercé par l'espérance,
Le sommeil avait fui loin des preux de la France.
D'un projet de bataille un soupçon nous instruit,
Et déja trois flambeaux messagers de la nuit,
D'un ordre convenu subissant l'harmonie,
Rayonnent dans les airs les mots qu'on leur confie,
Et dans Sidi-Fcrutch, interprêtes muets,
Vont au chef des guerriers déposer leurs secrets.

Aux armes, a-t-il dit, le clairon qui résonne,
Vibre au cœur du soldat ; c'est la voix de Bellone ;

Il se lève joyeux d'un tel réveil-matin,
L'attirail du combat charge le fantassin,
Ailleurs le cavalier moins prompt dans son allure,
Repaît son compagnon en chargeant son armure.

Bientôt l'heure de marche a sonné dans le camp,
Officiers et soldats accourus à leurs rang,
Échelonnent déja la colonne immobile.
Adieu Sidi-Ferutch, solitaire presqu'île,
De tes lauriers sans nom échappés avant nous,
Loin de toi, nos amis ont donné rendez-vous.
Vingt mille grenadiers s'ébranlent en armée;
Viens rougir l'horison de ta couche enflammée,
Aurore des combats! aux premiers feux du jour,
Que le maure trompé maudisse ton retour.
Les voiles dant la nuit enveloppent l'espace,
D'une clarté douteuse ont conservé la trace;
Tout est prêt, le canon sur son paisible affût,
Comprime dans son tube un effrayant salut,
Plus loin le fantassin en ordre de bataille,
A préparé le plomb dans sa triple muraille.

Qu'entends-je? un long hourras répété par les monts
Gronde comme l'écho des sombres aquilons;

Des vautours africains la cohorte lointaine,
En escadrons épars a fondu vers la plaine,
Et les voix de leurs scheiks, comme un rugissement,
Se mêlent aux clameurs d'un impur jurement.
Les pas précipités de leur cavalerie,
D'une ligne sans fin transportent l'harmonie :
On dit qu'un renégat, jadis enfant de Mars,
Leur apprit de la guerre à braver les hasards.

Nos soldats de leurs pieds ont oublié l'usage,
Moins ferme est le granit qui hérisse la plage,
Enchaînés à leur rang, qu'ils osent approcher?
L'Africain, avant eux, verra fuir le rocher.
Il vient comme un torrent, et notre artillerie
Ne peut changer le cours d'une audace aguerrie,
Le plan du renégat doit être exécuté,
Il commande en sultan, et par sa volonté,
Des tactiques d'Europe empruntant les modèles,
Il brise sa colonne, et contre nos deux ailes,
Le flot de ses Bédouins amoncelé long-temps,
Cherche en vain à forcer d'impénétrables rangs.
En efforts, en houras il consume sa rage,
Le frénétique armé tout fumant de carnage,
Pressé comme le sable autour de nos soldats,

Croit encor n'échanger que trépas pour trépas;
Mais lorsque nos canons dociles sur la plaine,
Comme l'esquif léger que l'aviron entraîne,
Eurent épouvanté nos pâles assaillans;
Quand du tube enflammé, projectiles sifflants,
La mitraille eut vomi ses carreaux angulaires,
Les Arabes vaincus, loin des bombes meurtrières,
Précipitant l'ardeur du vol de leurs coursiers,
Vont soulever les monts entr'eux et nos guerriers.

Ta fuite, enfant d'Allah, grandit tes nouveaux crimes;
La loi t'avait sommé d'emporter nos victimes,
Leurs cadavres sanglans par nous décapités,
Vengeraient à toujours nos drapeaux insultés,
Il suffit aux vainqueurs d'une palme numide,
Asraël les verra dans sa course rapide, *(k)*
Leur tête sur le tronc répondra de leur sort.

Mais le granit s'anime, un sublime transport
Ébranle les carrés des enfans de la gloire,
Ils poussent en avant le char de la victoire;
Dans leur course pareils au simoun africain, *(l)*
L'épouvante et la mort ont creusé leur chemin;
Le vautour de l'Atlas étend au loin ses ailes,

Il se cache et maudit nos serres plus cruelles,
Le noir tyran d'Afrique à son tour fugitif,
S'enfuit dans les hasiers volontaire captif;
Le voyez-vous guetter une facile proie;
L'aigle dont le regard jusqu'à lui se déploie...
Dédaignant l'ennemi qui rase la poussière,
Sur le pic aérien va construire son aire.

Nous avons moissonné la gloire et le butin,
Mais il manque au bivac une couche, un festin:
Nos bataillons rendus au sommet des montagnes,
Découvrent à leurs pieds un ruisseau, des campagnes,
Les tentes, les troupeaux, jusqu'aux feux pétillans,
Qui gonfle le pilaws des maures combattans.
Au centre de la plaine un dôme qui s'avance,
D'une tenture d'or réfléchit l'élégance ;
Là flottait le drapeau du chef des Osmanlis;
« Français, vos étendards par le Turc avilis,
« Sont plantés de vos mains au palais des barbares,
« Oublions les fuyards, du sang soyons avares; »
A cette voix du chef comprimant son courroux,
Le soldat de la plaine a détourné ses coups.

Quelques maures pointant la longue tophaïque,

Simulant les accès d'une rage héroïque,
De la tente nomade à l'autel de leurs dieux,
Portent en rugissant d'héroïques adieux.
Ces martyrs enchaînés au bûcher des batailles,
Dans le champ paternel marquent leurs funérailles;
Ah! si d'un beau trépas nos regards sont témoins,
Au tombeau du vaincu, le vainqueur doit ses soins.

Vain espoir du Gaulois au foyer de l'esclave!
D'un héros malheureux le lâche qui nous brave,
Dépouille en fugitif les insignes sacrés,
Au premier sifflement parti de nos carrés.
Les tentes à sa fuite ouvrent un long dédale;
Telle en un parc royal l'autruche colossale,
Croit dérober sa tête au plomb qui la poursuit,
En courant la plonger dans un obscur réduit;
Tel l'Arabe un moment a trompé l'œil du maître,
En avant canonniers, faisons-nous reconnaître?
Que le flot de mitraille une dernière fois,
D'un Jupiter tonnant fasse gronder la voix.

Le boulet vibre et part de la chambre enflammée,
Parmi les tourbillons de sable et de fumée,
Les pâles montagnards, soldats improvisés,

Sous l'armure des preux un instant déguisés,
Apparaissent non loin : de leurs mains suppliantes,
Ils jettent à nos pieds les dagues menaçantes,
Et le mot de Gazi, ce surnom glorieux, (*m*)
Endort dans son fourreau le fer victorieux.
L'abondance nous suit dans la cité nomade;
Le nom de Staouli déserte sa peuplade,
Et vient en lettres d'or ennoblir le burin,
Qui lègue à la patrie un fief africain.
La tente du vaincu, son foyer, son armure,
De sa magnificence ont trahi l'imposture;
Un seul lambeau de pourpre au sol hospitalier,
D'un rayon de grandeur frappe l'œil du guerrier.
L'atagham damassé qui jonche les bruyères,
Du grenadier conteur fixe les commentaires,
Son tranchant qui résiste à l'acier le plus fort,
Des épreuves sans nombre a supporté l'effort,
Il triomphe et soudain l'enlevant par centaine,
Le preux à son baudrier pend la dague algérienne.

A part le souffle impur du maure, en un matin
Tout ce qui fut à lui devient notre butin.
Riche de ses lauriers, la prodigue Bellone,
Répand à pleines mains les fleurs de sa couronne,

Les vaisseaux du désert, dromadaires pesans,
Sur une mer de sable emportent ses présens.

Plus d'Alger sur les flots, plus de moissons de têtes,
Nous avons fait deux pas et déja deux conquêtes;
Lorsque dans la même urne où dort pour l'avenir,
Une poussière éteinte, un noble souvenir,
Le barde des combats sous le volcan d'Afrique,
Voudra ressusciter une épopée antique,
Le jour de Staouli comme un lotus en fleurs
Qui prépara cent ans ses suaves couleurs,
Sortira radieux du cercueil de la gloire,
Et parmi les grands noms brillera dans l'histoire.

(5) Marche de nos troupes vers Alger, et prise du fort l'Empereur.

TROISIÈME JOURNÉE.

Le pavot de la nuit pèse sur les lauriers,
Aux champs de Staouli le souffle des guerriers,
Comme un bruissement d'une cascade obscure,
Du sommeil de nos fils au loin porte l'augure.
Silence dans le camp! sur la couche étendu,
Que leur corps mollement au repos soit rendu,
Zéphirs emprisonnés sous la tente légère,
Tempérez d'un beau sang la lave héréditaire,
Et toi dont les rameaux viennent d'être ennoblis,
Courbe ton éventail, palmier de Staouli!

Qu'on éveille le camp... La diane matinale,
La fanfare du jour et l'aube orientale,
Unissent à l'instant leurs couleurs et leurs sons.
La cavale hennit, le chaume des moissons,

S'enflamme en prolongeant la grise fumerole,
Sous le char des convois la poussière s'envole,
Et des bords d'un ruisseau maître dès le matin,
Le soldat dans son onde a raffraichi son teint.

Aux armes! Quoi sitôt?.... L'état-major s'avance,
On voit caracoler en brandissant la lance,
Les gardes dont le chef a pressé le réveil.
Il parle, et des combats l'imposant appareil,
Se déroule à sa voix comme une immense chaîne,
Dont les anneaux mouvans enveloppent la plaine.
Où vont-ils? je ne sais... Ils cherche le chemin,
Que parcourut jadis le colosse romain,
Le ciste, l'arbousier, le rameux térébinthe,
Des traces du géant ont dérobé l'empreinte;
« Mais pour vaincre ou mourir n'est-il donc qu'un sentier!
« N'êtes vous plus Français? Les yeux du monde entier
« Contempleront un jour aux champs de la régence,
« Le cours aventureux des soldats de la France.
« Il reste à vos drapeaux des rochers à gravir,
« Vous les verrez encor les maures accourir,
« Et dominer les monts aux cimes aériennes,
« Phares majestueux des rives algériennes.
« Non, la cité du dey n'est plus dans ses remparts,

« Les monts de Boujarah, voilà ses boulevards,
« C'est là qu'il faut frapper, c'est là que le prophète,
« Des lauriers les plus beaux a placé la conquête.
« Au fort de Charles-Quint un glorieux combat (*a*)
« Abaisse devant nous Alger et Casaubah. »

Des paroles du chef l'avenir prophétique,
Vibre au cœur du soldat comme un choc électrique.
Le tambour bat la charge et nos fiers bataillons
Courent s'ensevelir dans les étroits vallons,
Thermopyles d'Afrique, où trois cents janissaires, (*b*)
Ont levé contre nous leurs larges cimeterres.
Nos jeunes tirailleurs debout sur le rocher,
Déja d'un tir mortel ont pu les approcher;
Les légers fantassins, grenadiers de la veille,
D'un prodige immortel préparent la merveille;
Ils vont à l'escalade et marquent chaque pas,
De flammes, de fumée et de nombreux trépas.
Le plomb des Africains gravite dans l'abyme,
Le nôtre plus meurtrier a sifflé vers la cime.
Tel, sous le pied du maure un serpent comprimé,
Se relève terrible et de rage animé,
Telles, nos légions, boas de ces campagnes,
Couvrent de leurs replis le sommet des montagnes.

Le Turc résiste encor ; par la foudre pressé,
Il succombe à son poste expirant ou blessé.
Au pic de Boujarah la France souveraine,
A revu la splendeur de sa gloire égyptienne,
Et bientôt dans Alger tremblant à leur abord,
Le dey retrouvera les soldats du Thabor.

Mais la victoire court et ses rapides ailes,
Couvrent de nos lauriers les moissons immortelles,
Un long cri fend les airs. « Casaubah devant nous ! »
Ces mots ont réveillé l'héroïque courroux ;
L'esclave circoncis du satrape numide,
Pour fuir le flot brûlant du salpêtre homicide,
Dans un fort se retranche et croit nous disputer
Un passage incertain que nous voulons tenter.
Montrant aux noirs créneaux son visage cynique,
Il épuise sur nous une langue impudique,
De ses jurons hideux prolongeant les ébats,
Ses cris portent au loin le défi des combats.
Nos bataillons carrés s'arrêtent immobiles,
Du feu des ennemis spectateurs tranquilles,
L'outrage et le trépas heurtent le mur d'airain.

Pourquoi ce long retard ? Ne sent-il plus le frein

Le coursier des combats?... De son ardeur glacée,
Le Turc seul méconnaît la sublime pensée.
Deux mille voltigeurs d'un pas mystérieux,
Ont contourné le mont qui les cache à nos yeux,
Les voyez-vous surgir du sommet qui domine
Le fort, d'où le Bédouin pointant sa carabine,
Prodigue avec orgueil sa prudente valeur.
Mais il pâlit déja... L'obus de l'artilleur,
A lancé ses carreaux contre la citadelle,
Sous les pieds du spahis le fondement chancelle,
Un tombeau va s'ouvrir... Nu, désarmé, fuyard,
Le Turc désespéré voit crouler son rempart,
Comme un essaim bruyant leur bande se déploie,
Ils portent dans la plaine une féroce joie,
Gardons-nous d'approcher... Les chants de lucifer
Furent ceux des vaincus et sortaient de l'enfer;
Sous ce donjon fumant j'entrevois un cratère,
Pour nous qu'il ne soit point un sanglant reliquaire,
Éloignez nos drapeaux du rempart ébranlé...
J'ai vu la mèche en feu comme un dragon ailé,
Sillonner le coteau d'une noire fumée;
L'étincelle a grandi... La lave comprimée,
Tourbillonne et mugit dans un antre profond,

Et de l'abyme ouvert les murs comblent le fond.
D'un lugubre hourras l'Africain nous salue,
Et du vaste bûcher couronnant l'avenue,
Caraïbes nouveaux, des brasiers flamboyans,
Ils courent exhumer nos cadavres sanglans.
Mais le souffle du nord disperse le nuage,
Accourez, musulmans, recueillir l'héritage,
Venez... Votre victime aux portes du cercueil,
Prépare à ses bourreaux un vêtement de deuil.

Non, il ne viendra point toucher à sa conquête,
Le barbare nous voit, il détourne la tête,
Il fuit, et du butin abandonnant l'espoir,
Il va dans sa tribu couver son désespoir.
Nul turban, nul rocher, pas même un ciel complice,
N'arrêtent les élans de la jeune milice,
Agile comme un lion qui gravit sans efforts,
Sous le soleil lybien d'inaccessibles bords,
Elle emporte d'assaut le poste limitrophe,
Des lieux où Charles-Quint grava sa catastrophe,
Et du fort l'Empereur le détroit tortueux,
Reçoit de nos soldats le flot impétueux.
Les foudres du pacha dans le fatal dédale,
Suspendent un moment la marche triomphale,

L'étendard des Français n'est qu'un poudreux lambeau,
Lacéré par la gloire il apparaît plus beau.
Du fort de Charles-Quint défenseur inhabile,
Le Turc lançait encor l'infernal projectile,
Artilleur sans coup d'œil, son boulet emporté,
Expirait au bivac que nous avions quitté;
Par ses feux redoublés dénombrant ses conquêtes,
Il voulait au matin de cent faisceaux de têtes,
Joncher à nos regards l'arène, ou de son fort,
Il crut envelopper dans un réseau de mort,
Nos grenadiers géans, fils des vainqueurs d'Arcole.

Du crépuscule enfin la rougeâtre auréole,
Ramène l'osmanlis aux crénaux du rempart;
La lionne rugit, quand l'affreux léopard,
Du sang des lionceaux désaltère sa langue,
Tel fut le vieux sultan... Écoutez sa harangue...
« Souche d'Omar, dit-il, arme tes bataillons,
« Et du sang des chrétiens inondant les sillons,
« Que l'univers recule au bruit des saturnales,
« Dont les fils d'Occident rougiront tes annales. »

Aux tourelles du fort, sous l'arbre du croissant,
Un pacha nous observe, il paraît ruisselant

Sous son costume d'or, d'un torrent de lumière,
Va-t-il nous menacer? Sa barbe octogénaire,
Agite avec orgueil un onduleux frimat;
Maudissant le chrétien qui souille son climat,
De son regard de lynx il parcourt en silence,
La campagne d'Allah, dont les preux de la France,
Immolent les épis pour creuser dans son fond,
La place, où l'artilleur dans un calme profond,
Rival dans ses calculs des maîtres du tonnerre,
Prophétise le but de ses foudres de guerre.

Il s'éclipse à nos yeux le capitan du fort;
Ses maures canonniers poussent avec effort,
Les lourds bronzes rentrés de l'étroite embrasure.
Il parle, et les boulets ricochant sans mesure,
D'un océan de sable ont soulevé les flots.
Le canon musulman jour et nuit sans repos,
Vomit contre nos murs la mort ou l'épouvante,
Et vient démanteler leur base chancelante.

Où sont nos travailleurs? Braves, silencieux,
Au fracas de l'obus sans oreilles, sans yeux,
Ils creusent du granit la veine détachée,
Et transportent ses blocs au loin de la tranchée;

Le sable et le gazon entassés avec art,
Sous la main qui bâtit improvise un rempart,
Et les tubes de fer charriés de la plaine,
Viennent fortifier la redoute aérienne.

Entendez-vous rouler le lugubre tambour....
Ce bruit a retenti jusqu'à la vieille tour,
Et le grave osmanlis en comptant son rosaire,
Ecoute avec effroi le concert funéraire.
Aux jeux sanglans de Mars l'athlète est préparé,
De héros de vingt ans le canon entouré,
Obéit sans effort aux manœuvres rapides,
Qui pressent dans ses flancs les orbes homicides.

Soudain un étendard aux parapets gaulois,
Ordonne aux canonniers d'amorcer à la fois.
Ce signal est l'éclair que suivra le tonnerre,
Un choc épouvantable ébranle l'atmosphère....
Ce n'est point l'ouragan, fils des noirs aquilons,
C'est l'orage vengeur que nos fiers bataillons,
Ont porté dans leurs mains des rives de la France :
Grondera-t-il long-temps le glas de la vengeance?
Attendez que du fort les vieux murs affaissés,
De leurs débris fumans aient comblé les fossés.

De l'astre du croissant planté sur ces tourelles,
Tant que les feux du jour chassant les étincelles,
Proclameront au loin un sceptre agonisant,
Qui pare son orgueil des pompes du néant,
On verra sillonner la mitraille sifflante,
Dans le nuage épais que le salpêtre enfante.
La nuit vient, le sommeil a fui de tous les yeux;
Un rideau sépulchral enveloppe les cieux,
Comme un linceul de deuil pavoi de funérailles.
La bombe avec fracas entr'ouvre les murailles,
Ce tocsin de la mort prolonge un bruit de faulx,
Creusant pour l'Africain l'abyme des tombeaux.

Des feux de l'orient l'univers se colore,
Du clairon matinal j'entends la voix sonore,
La fanfare succède au tonnerre de Mars,
Le salpêtre enfumé obscurcit les remparts,
Et la brise effleurant la scène du carnage,
Des vapeurs du combat disperse le nuage.

Que fesait l'osmanlis accroupi dans son fort,
Va-t-il nous renvoyer nos messages de mort?
Est-il encor vivant le lion dans sa retraite?
A-t-il fui? Loin de nous a-t-il caché sa tête?

Tandis que le canon muet sur son affût,
Console le pacha d'un espoir de salut,
Voyez au littoral les phalanges numides,
Du promontoire armé couvrir les pyramides.
Le fort de Charles-Quint aux épais bastions,
Appelle, mais en vain ces pâles champions,
Du simulacre faux d'une guerrière audace,
Leurs cris injurieux prolongent la menace,
Et ces bords rocailleux aux cent bouches d'airain,
Contre nos artilleurs rassurent l'Africain.

La flotte cependant manœuvrait en silence;
Les signaux arborés aux mâts de la Provence,
En ligne de bataille appellent nos vaisseaux;
L'amiral marche en tête et captifs dans ses eaux,
Les navires au loin arrondissant la voile,
Satellites de Mars vont suivre leur étoile.

A ce pompeux cortége un soleil du grand port, (c)
De leurs combats futurs prophétise le sort.
Où vont-ils aborder ces nouveaux Argonautes?
Les maures attroupés, défenseurs de ces côtes,
Sauront-ils loin du fort dont ils ont déserté,
D'un laurier littoral couvrir leur lâcheté.

Mais la brise a fraichi : la course triomphale
Expirant vers les bords, chaque tour colossale,
De ses flancs découpés en nombreux soupiraux,
Vomit et brise au loin les profonds arsenaux.

Les bronzes Algériens acceuillent leur venue,
Soudain ralentissant la marche continue,
Vers le port nos vaisseaux par l'amiral conduits,
D'une grêle tonnante inondent les circuits,
Où le Turc indompté comme aux jeux d'une fête,
Accourt le front serein défier la tempête.

Usurpateur sanglant des numides guérets,
Détache ta couronne et fuis dans les forêts?
Pour toi, maure, apostat du beau sang de tes pères,
Les mains libres, sans fers, cours rallier tes frères,
Raconte à la tribu sous le chaume bédouin,
Le drame de vingt jours dont tu fus le témoin;
Fais palpiter d'orgueil ta peuplade trompée,
Dis-lui que nous portons l'olivier et l'épée,
L'une sert nos fureurs contre nos ennemis,
L'autre rendra la paix aux Africains soumis.
Le spahis s'est enfui, le Turc résiste encore,
De la soif des combats l'opium le dévore,

Le glaive de la mort ne moissonne que lui :
Des héros ottomans le dernier jour a lui ;
Honteux d'être enchaînés au char de la victoire,
Du poignard suicide ils ont conquis la gloire.

Dans un cercle de feu, le scorpion jeté,
En arceau se recourbe et d'un dard infecté,
Attaquant, mais en vain, la brûlante avenue,
Il s'inocule enfin le poison qui le tue :
Tel fut un dernier maure à son dernier moment ;
Au fort de Charles-Quint debout et combattant,
Quand il vit sous ses pieds entr'ouvrir un cratère,
Sa main prit l'oriflamme au donjon séculaire,
Armé d'un noir tison il descend au caveau,
Sur le salpêtre éteint agitant son flambeau,
Un Etna le reçoit dans ses vastes entrailles,
Et l'Afrique ébranlée entend ses funérailles...

FIN DU POÈME.

(6) Les motifs qui ont engagé la France à tenter une expédition en Afrique, et à tirer vengeance d'une prétendue insulte du dey d'Alger, ne sont pas tellement clairs, justes et positifs, pour que nous nous flattions de satisfaire à ce sujet, ceux qui voudraient pénétrer plus avant dans le dédale politique de nos anciennes relations avec la régence. Lorsque nous disons que la cause présumée de la guerre était un argent dû par par le gouvernement de Napoléon, ce n'est pas que la dette ait été contractée sous son règne, mais il l'avait reconnue, et certes au fort de sa puissance, il était en mesure de la payer; il le devait puisqu'il avait contracté l'engagement de satisfaire aux diverses créances consenties par les gouvernemens antérieurs au sien. Dans la conjoncture actuelle deux questions se présentent, les résoudre autant que les notions acquises le permettent, c'est asseoir un jugement définitif sur l'injustice ou le droit des deux puissances ennemies. Entrons en matière par le narré des griefs que le dey reproche à la France. Sous le règne de la république, alors que les citoyens oubliant la charrue, volaient aux frontières pour repousser l'Europe conjurée, on sait que les plaines de l'Attique, celles de l'Afrique, fécondaient les moissons qui devaient nourrir un peuple de soldats. La régence algérienne chargea la compagnie Bacri et Busnach, de livrer dans nos ports tous les bleds dont on pouvait disposer. On en expédia des chargemens considérables, au point que notre patrie vit s'évanouir pour long-temps l'horrible perspective d'une famine générale. Les conditions du marché avaient été stipulées d'avance; ainsi qu'on les conçoit, ceux qui livraient leurs moissons, exigèrent une valeur supérieure à celle du prix ordinaire, et ceux qui en avaient un besoin urgent, pas-

sèrent par toutes les conditions qu'on voulut leur imposer. La dette de la France, tant en denrées qu'en argent, alla grossissant en raison de ses marchés et s'arrêta à seize millions.

Ne voila-t-il pas qu'à peine les bleds sont déposés dans les greniers, on s'apperçoit d'une détérioration évidente, et l'on verbalise pour constater le fait. Ce contre-temps ne devait porter nulle atteinte aux intérêts du vendeur, car en bonne forme, c'était avant d'emmagasiner les grains qu'on devait constater leur mauvaise qualité; il en fut autrement, ici la loi du plus fort l'emporta, on promit de fixer plus tard un rabais, et soit par force ou par conviction, la régence accéda à tout ce que l'on voulut. Le moment de satisfaire nos créanciers d'outre-mer n'arrivait point, ils réclamèrent leur argent et leur demande fut indéfiniment ajournée. La république était pauvre; triomphante au dehors, elle ne pouvait craindre qu'un roi barbare vînt par la force des armes sur son territoire, acquitter envers son peuple une dette légitime contractée depuis long-temps. Quoiqu'il en soit, les instances du dey pour la rentrée de ses fonds furent méconnues et oubliées, et dès ce moment commencèrent les vrais torts dont nous ne pourrons jamais nous défendre aux yeux de la postérité.

La Convention, le Directoire, le Consulat, l'Empire se succédèrent dans un laps de temps assez court, et à chaque nouveau mode d'administrer la France, on eut a répondre à de nouvelles sommations du dey. Le parti était pris, celui de ne pas payer, et le gouvernement impérial qui avait assumé sur sa responsabilité la promesse de combler les dettes de la république, ferma les yeux sur l'évidence des titres de créance qui ne cessèrent de temps à autre de lui parvenir.

Enfin arriva le gouvernement des Bourbons; on remit en question l'affaire d'Alger, les sollicitatious de la compagnie Bacri furent plus pressantes que jamais, et ce ne fut qu'en

1816 qu'on traita cette matière dans la chambre des députés. Une commission prise dans son sein fut nommée pour examiner les détails de cette ancienne créance, on reconnut la validité des titres, mais comme il restait prouvé par les résultats de l'enquête que les bleds avaient été avariés, on réduisit la somme à huit millions. Un crédit à cet effet fut donné au ministre de l'extérieur pour qu'il opérât l'extinction de la dette algérienne. Cinq millions cinq cent mille francs furent payés à la compagnie Bacri, laquelle n'était que le prête-nom du dey. Il restait encore deux millions cinq cent mille francs à compter et c'est cette fraction de la somme, sortie du trésor, qui n'a jamais été payée, dont l'emploi ultérieur ne peut être justifié, qui constitue le vrai corps de délit, en motivant les reproches injurieux dont Hussein dey n'a cessé d'accabler notre nation. En effet lorsque celui-ci apprit qu'on contestait la légitimité de ces deux millions cinq cent mille francs, il s'en plaignit avec aigreur et voulant toutefois convaincre les incrédules de sa bonne foi, il demanda et obtint en apparence que la somme serait déposée dans les caisses d'amortissement, en attendant que les tribunaux eussent prononcé en sa faveur. Hussein crut sans peine à la sainteté du contrat, tandis qu'il y avait de notre part un déni prémédité. L'événement a prouvé qu'on n'était point dans l'intention de payer, qu'on ne le pouvait plus sans un nouveau crédit consenti par les chambres, puisque le numéraire destiné au paiement, avait disparu du trésor sans que personne ait jamais su en quelles mains il avait passé. Quelques mois s'écoulèrent et les tribunaux n'instruisirent point le procès. Le dey n'oubliait rien, il en avait parlé au consul Deval, qui ne pouvait lui répondre que sur ce qu'il savait, et il est probable qu'il ne savait pas grand chose sur cette affaire. Enfin prenant une voie plus courte, il écrivit lui-même au ministre

des finances et lui fit remettre sa missive par une main sûre. Sa lettre resta sans réponse ; une seconde eut le même sort, il en projettait une troisième, lorsque les fêtes du Beiram, firent naître l'incident du coup d'éventail. Le consul Deval admis au baisement de main, eut avec le dey le colloque suivant. « Quel homme est-il que votre ministre des finances, je lui demande par deux fois un argent bien acquis et je n'obtiens aucune réponse. N'a t-il rien à me dire ou à me donner ? » Le consul lui répondit que n'ayant point été chargé de la lettre, il ne pouvait assurer qu'elle fut parvenue. Hussein fut mécontent de ce langage, il suspectait déja le mandataire de la France et le traitant avec mépris, il lui dit en le frappant et en le renvoyant, « Vous êtes complice de ceux qui me trompent, de ceux qui croiraient déroger à leur puissance, s'ils daignaient écrire à un souverain dont ils sont les insolvables débiteurs. Les rois de l'Europe ne sont pas si fiers et tiennent mieux à leurs serment ». Le dey s'emportait en paroles et en actions. M. Deval quitta l'assemblée, mais en prenant congé du dey, il lui lança une de ces injures qu'un musulman ne pardonne jamais. « Vous ne craignez pas Dieu, » lui dit le consul ; aussitôt il se retira. Tel est l'exposé des griefs de la France envers la régence barbaresque d'Alger. Ces griefs ont été les vrais motifs qui ont poussé le dey a couvrir la Méditerranée de ses corsaires, avec l'injonction formelle de courir sur nos navires du commerce.

Si nous voulions prolonger plus long-temps les incidens auxquels ont donné lieu les causes premières de nos démêlés avec la régence, nous relaterions ici la somme des torts que nous eûmes plus tard à lui reprocher. Entr'autres le massacre et la spoliation de plusieurs bâtimens ; la violation de la maison consulaire de Bone, sous le prétexte qu'elle recelait des poudres pour les livrer aux tribus ennemies, vio-

lation du reste qui se passa avec les formes les plus propres à en mitiger l'inconvenance. Enfin l'insulte faite au pavillon, lors de l'embassade du contre-amiral la Bretonnière, fut la dernière et celle qui en dernière analyse détermina le gouvernement français à déployer les mesures les plus propres à en tirer vengeance. Le manifeste lancé à cette occasion est connu de tout le monde.

NOTES DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

(a) Que voit-on de Jezer, de la cité guerrière.

Jezer-el-Gazi, Alger la guerrière, c'est ainsi que les Algériens appellent leur métropole.

(b) Le chef montre à nos preux les rivages numides.

Ce qui suit renferme le sens littéral de la proclamation du généralissime à l'armée. Elle fut envoyée à bord de tous les navires, cinq heures avant le débarquement. Corrigez ainsi qu'il suit le 8e. distique :

L'animal du désert qu'il dirige en avant,
Lui sert d'épouvantail et de rempart mouvant.

(c) L'agave, le palmier transformés en lianes.

La presqu'île de Sidi-el-Ferutch offrait en abondance ces deux espèces de végétaux, venus sans soins et sans culture.

(d) Le toscan mercantile indifférent thersite.

Les navires marchands toscans, furent à Sidi-el-Ferutch les vivandiers les mieux approvisionnés.

NOTES DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

(a) Jurer par l'alsirat, etc.

L'alsirat ou pont de l'Enfer sur lequel doivent, après leur mort passer les Musulmans, prononcé par eux dans les circonstances solennelles, forme la base d'un serment terrible et sacré.

(b) Du palamphore vert dey d'Alger ceins la tête.

Le palamphore consacre en Turquie l'expression vulgaire de turban vert; c'est le signe de parenté avec la race du prophète. Un pèlerinage à la Mecque concède cette couleur privilégiée à tout pieux Osmanlis.

(c) Dont la main peut brandir la longue tophaïque.

La tophaïque est à proprement parler le long fusil des albanais. Cette arme que les soldats d'Afrique ont apporté en

17.

France comme objet de curiosité, constituera dans un musée de guerre, la véritable enfance de l'art.

(d) Par Eblis, par Monkir, etc.

Eblis et Monkir sont deux divinités infernales des orientaux.

(e) Allah hou!

Exclamation de joie de Hussein.

(f) J'entends des tambourgis, etc.

Tambourgi est le nom des tambours turcs.

(g) De l'impur Giaour.

C'est le nom que les Mahométans donnent à quiconque ne professe point la religion de Mahomet.

(h) Allez...Mon Giamschid.

On appelle de ce nom un superbe diamant du sultan de Constantinople. C'est par analogie qu'on l'a donné ici à celui du dey.

(i) Les bernous éclatants.

Un bernous est un grand lambeau d'un tissu de laine plus ou moins grossier, qui sert au Bédouin de manteau pour le jour et de couverture pendant la nuit.

(j) Et la voix des musseins se refuse aux louanges.

Les musseins ou mieux muezzins sont des prêtres musulmans qui d'heure en heure et du sommet des minarets, annoncent aux croyans qu'il faut prier. Dieu seul est grand et Mahomet est son prophète, forme le texte de leurs éternelles psalmodies.

(k) Asraël les verra dans sa course rapide.

L'ange Asraël parmi les attributs de sa puissance, possède celui d'enlever par la touffe de cheveux que tout Musulman conserve au sommet de la tête, les cadavres restés sur le champ de bataille. C'est à l'aide de la touffe, qu'un vrai croyant, pense un jour être transporté dans la demeure des houris.

(l) Dans leur course pareil au simoun africain.

Tout le monde connaît, au dire des voyageurs, les terribles effets du simoun, autrement nommé vent du désert.

(m) Et le mot de Gazi, ce surnom glorieux.

Gazi, signifie victorieux, ainsi appeler quelqu'un de ce nom, c'est le saluer vainqueur.

NOTES DE LA TROISIÈME JOURNÉE.

(a) Au fort de Charles-Quint un glorieux combat.

Ce n'est point Charles-Quint qui fit bâtir le fort en question, seulement il s'empara de la hauteur sur laquelle il existe et, après son départ, les Algériens convaincus de l'importance de cette position, la fortifièrent en lui donnant le nom de poste militaire de l'Empereur.

(b) Thermopiles d'Afrique, etc.

Ceux qui ont vu le passage où Léonidas arrêta le torrent des Perses, ne désavoueront pas la gorge étroite par laquelle nos soldats d'Afrique ont passé pour arriver aux portes d'Alger.

(c) A ce pompeux cortège, un soleil du grand port.

Le combat du grand port dans l'Inde est une des actions les plus glorieuses de la marine moderne.

FIN.

ERRATA.

Page 3 Au lieu de *divisions*, lisez *division*.
8 Au lieu de *guytomiennes*, lisez *guytonienes*.
12 Au lieu de *chez quelques officiers*, lisez *de quelques*, *etc.*
26 Au lieu de *et les cavernes souterraines*, lisez *et l'absence des cavernes*, *etc.*
31 Au lieu de *inqeter*, lisez *inquiéter*.
31 Au lieu de *nous avant-postes*, lisez *nos avant-postes*.
36 A la fin de la première ligne, ajoutez *Cette circonstace*.
41 A la sixème ligne, au lieu de *l'on été*, lisez *l'ont été*.
41 Au lieu de *rare*, lisez *avare*.
42 Au lieu de *impuissant*, lisez *impuissants*.
43 Troisième ligne, au lieu de *armes chrétiennes*, lisez *armées chrétiennes*.
47 Onzième ligne au lieu de *à peine sur les plateaux*, lisez *à peine arrivés sur*, *etc.*
71 Quatrième ligne, au lieu de *quant vous êtes*, lisez *quand vous êtes*.
91 Au lieu de *l'art*, lisez *art*.
97 Au lieu de *citadiun*, lisez *citadin*.
100 Dix-huitième ligne mettez une virgule après *contagieuse*.
121 Au lieu de *maismes*, lisez *miasmes*.
121 Au lieu de *ottomen*, lisez *ottoman*.
124 Au lieu de *lian*, lisez *loin*.
128 Au lieu de *mahmondins*, lisez *mahmondiers*.
129 Deuxième ligne, au lieu de *mesquin*, lisez *mesquins*.
190 Au lieu de *Belida est adossée*, lisez *Belida est adossé*.
194 Au lieu de *fortune du moment*, lisez *fortune du*, *etc.*
206 Au lieu de *la montagne la plus élancée n'opposera*, lisez *la montagne la plus élancée*, *n'opposeront*.